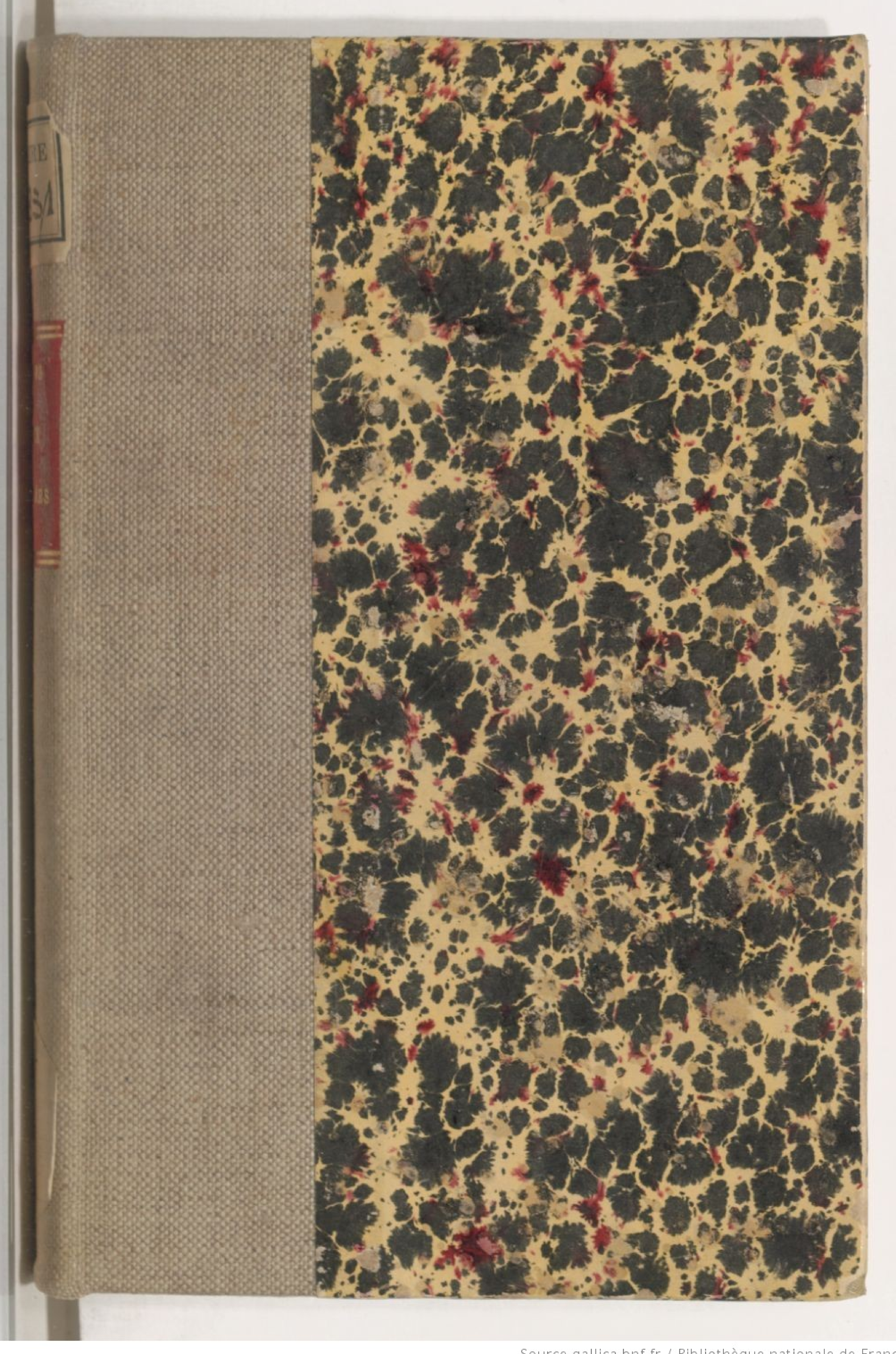


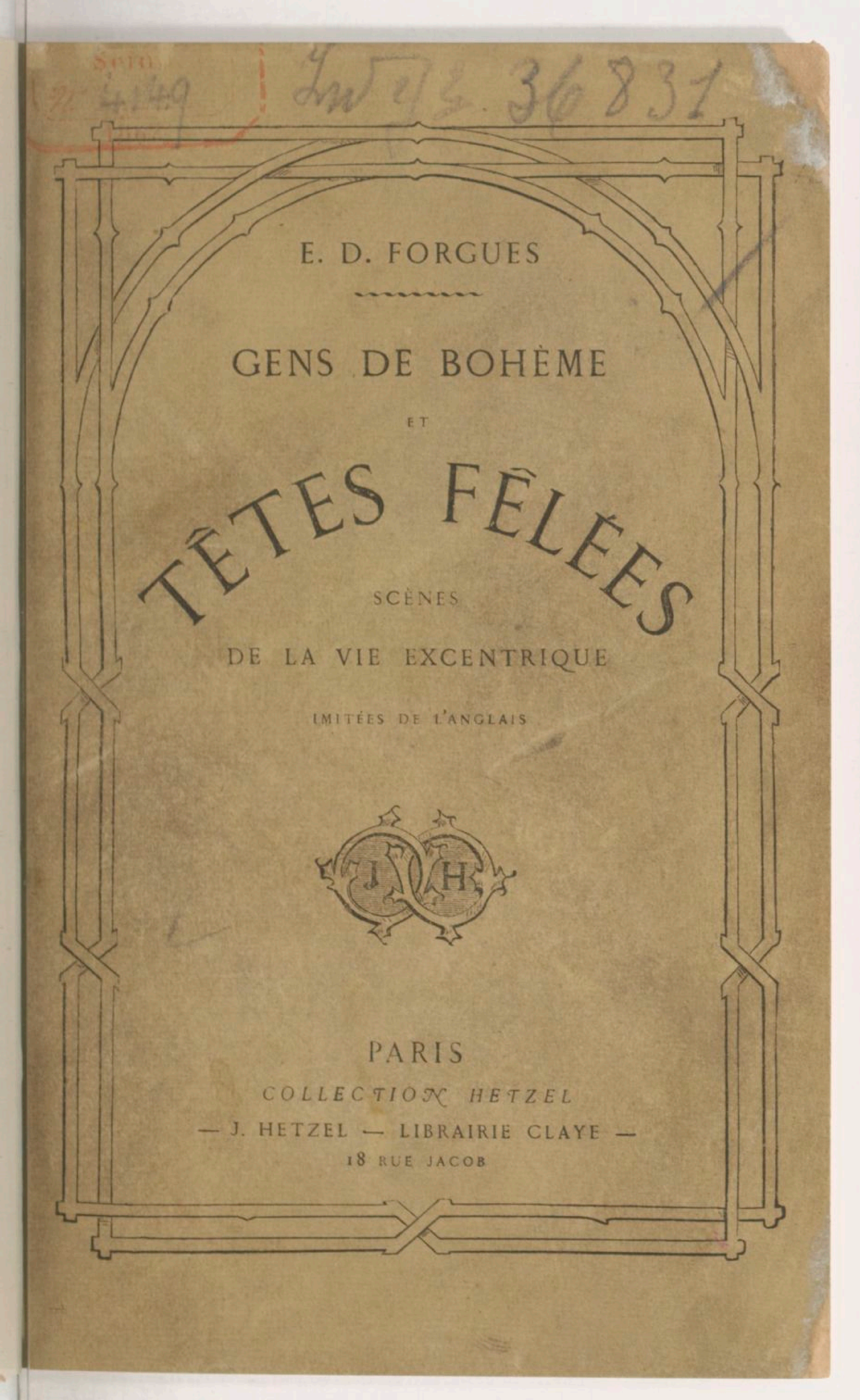
Gens de Bohème et têtes fêlées : scènes de la vie excentrique










E. D. FORGUES
GENS DE BOHÊME
ET
TÊTES FÊLÉES
SCÈNES
DE LA VIE EXCENTRIQUE
IMITÉES DE L'ANGLAIS
J H
PARIS
COLLECTION HETZEL
— J. HETZEL — LIBRAIRIE CLAYE —
18 RUE JACOB

GENS DE BOHÊME

ET

TÊTES FÊLÉES

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE

RUE SAINT-BENOIT, 7



E. D. FORGUES

GENS DE BOHÈME

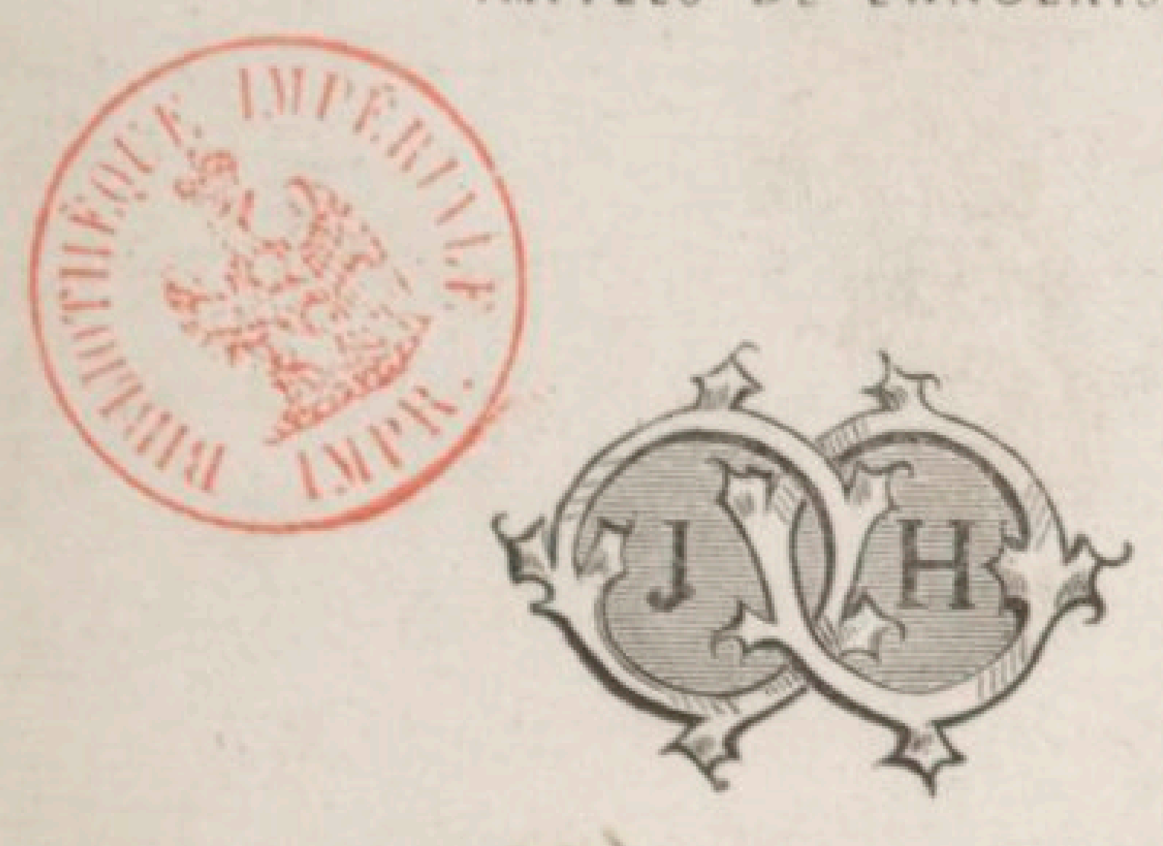
ET

TÊTES FÊLÉES

SCÈNES

DE LA VIE EXCENTRIQUE

IMITÉES DE L'ANGLAIS



PARIS

COLLECTION HETZEL

— J. HETZEL — LIBRAIRIE CLAYE —

18 RUE JACOB

LE
ROMAN D'ISOPEL
IDYLLE BOHÈME

REMARQUES PRÉLIMINAIRES

Georges Borrow est surtout connu en France par ses deux premiers livres, *The Zincali* (monographie très-curieuse des bohémiens espagnols) et la *Bible en Espagne*, dont une traduction complète a été publiée en 1845 [1]. Ceux qui ont lu ces deux ouvrages savent quelle bizarre existence a menée l'écrivain remarquable auquel ils sont dus, et ce n'est pas à eux que nous recommandons les deux fragments autobiographiques publiés depuis, *La-*

[1] Amyot, éditeur; 2 volumes in-8°.—Voir, au surplus, sur les ouvrages de Borrow un article de la *Revue des Deux-Mondes* (15 mars 1851) intitulé : *les Confessions d'un humoriste*, lequel, au reste, a été réimprimé dans le second volume des *Originaux et Beaux-Esprits de l'Angleterre contemporaine*. Paris, Charpentier, 1860.

Voir aussi, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 février 1862, un travail de M. Em. Montégut sur une traduction de G. Borrow. (*Le Barde sommeillant*, Vision du Monde de la Mort et de l'Enfer, par Master Elys Wyn, traduit du breton de Cambrie.) Le talent de l'auteur de *Lavengro* y est fort bien caractérisé.

vengro et *The Rommany rye*. Dans ces cinq volumes, Borrow a raconté, un peu à bâtons rompus, son enfance, sa jeunesse, les études, les métiers par lesquels il a passé, obéissant aux curiosités les plus exceptionnelles, aux nécessités les plus critiques.

Une forte dose de fiction est mêlée à ces récits. Mais quoi? tout est-il vrai dans les *Confessions* de Rousseau? tout est-il roman dans *Robinson Crusoé?* Du faux et du vrai, de l'invention et du souvenir, bien des chefs-d'œuvre ne sont-ils pas issus?

Lavengro et le *Rommany rye* ne sont point des chefs-d'œuvre, mais ce sont des œuvres remarquables, même en faisant abstraction de leur singularité. Le style de Georges Borrow est d'une énergie, d'une saveur, qui le recommandent aux écrivains les plus éminents, aux connaisseurs les plus difficiles. Et celui qui écrit ces lignes a recueilli sur les lèvres d'un célèbre romancier (l'ingénieux auteur de *Vanity Fair* et d'*Henri Esmond*) ce jugement porté en toute connaissance de cause : — « Georges Borrow est un des prosateurs les plus remarquables de l'Angleterre actuelle. »

Pour l'intelligence des tableaux que nous allons emprunter aux deux ouvrages mentionnés en tête du paragraphe précédent, quelques mots d'introduction ne sont pas de trop. Georges Borrow, ou, si l'on veut, Lavengro, — car ces deux noms appartiennent évidemment au même personnage, — nous raconte qu'un jour, (il avait

trois ans), sa mère, épouvantée, le surprit tenant à pleines mains un petit animal dont les brillantes couleurs et le vif regard l'avaient séduit. — C'était tout simplement une vipère.

Quelques années après, vaguant aux environs de Norman-Cross (où nos pauvres soldats prisonniers ont tant souffert), il lui arriva de rencontrer un homme, dont la mise et les allures singulières excitèrent sa curiosité. Cet homme, porteur d'un sac de cuir, hantait, aux heures de grand soleil, les broussailles et les haies. Il scrutait, sur la poudre des chemins, certains vestiges allongés, certaines empreintes tortueuses. — Un jour, le petit Georges le vit sortir triomphant d'un taillis qui *jouxtait* la route. Un gros serpent se tordait entre ses doigts serrés, et n'en alla pas moins rejoindre, bon gré, mal gré, dans la poche de cuir, vingt autres reptiles, la chasse d'une matinée.

L'enfant, charmé de cet exploit, voulut, lui aussi, chasser le serpent. L'inconnu, venant à lui découvrir la *vertu* spéciale qu'exige ce périlleux métier, le mit à même de porter sur lui, habituellement, une vipère apprivoisée. — Or, certain jour qu'ayant surpris en besogne deux faux monnayeurs bohémiens, l'enfant allait être assassiné par eux, sa vipère le sauva.

Les gypsies, en effet, sont superstitieux. Ceux dont il s'agit prirent le petit Georges pour un *fils de serpent*, autant vaut dire pour un sorcier; et le respect qu'ils lui accordaient en cette qualité ne diminua guère quand ils

durent le reconnaître, après explications suffisantes, pour un simple *sap-engro*, un *docteur ès serpents*.

Ce fut en cette qualité que notre écolier contracta une espèce d'alliance fraternelle avec un jeune bandit à peu près de son âge, maître Jasper, surnommé Petul-engro (docteur ès fers à cheval), forgeron-maquignon de la plus belle espérance.

Attaché à la fortune du régiment où servait son père en qualité de capitaine instructeur, Georges Borrow continuait de çà, de là, au hasard des changements de garnison, son éducation vagabonde : tantôt dans le nord de l'Angleterre, tantôt en Écosse, tantôt en Irlande, écolier partout, et se passionnant peu à peu pour l'étude des langues. Comment cette vocation de philologue se développa chez lui, et comment il s'y livra de cœur et d'âme, c'est ce qu'il faut voir dans ses livres. Collecteur de mots et de formes idiomatiques, il apprit l'écossais à la haute école d'Édimbourg, l'irlandais dans un séminaire protestant du Tipperary, et en Angleterre, lorsque son père eut quitté le service, il apprit encore l'italien et le français, à l'aide d'une grammaire tétraglotte, et d'un pauvre abbé, notre compatriote, aimable débris de l'émigration cléricale, lequel lui recommandait *monsieur* Boileau de préférence à *monsieur* Dante... ce *sacre de Dante*, comme il disait.

Ce fut ainsi que Borrow acquit des droits au surnom que lui donnèrent plus tard ses amis les bohémiens. Ce fut ainsi qu'il devint pour eux un *lav-engro* (un doc-

teur ès langues) lorsque son goût pour l'équitation lui eut fait retrouver, dans une de ces foires où les gypsies se donnent rendez-vous, son frère d'adoption, — son *pal*, disent-ils, — ce Jasper dont nous avons parlé.

Jasper, *alias* Petul-engro, voyageait alors en compagnie de Tawno-Chikno, l'Apollon de sa race, le plus beau des *Rommany ryes*, — « si beau, disait la légende, que la fille d'un comte était venue se jeter à ses pieds, parée de tous ses diamants, et le suppliant de l'emmener avec lui. » — Mais Tawno le Petit (ainsi désigné par antiphrase) avait vu sans s'émouvoir cette immolation de l'orgueil aristocratique. Déjà marié en légitimes noces à une femme de sa tribu, — plus âgée que lui, boiteuse, d'une laideur paradoxale, et jalouse au superlatif, — rien ne pouvait l'ébranler dans son héroïque fidélité.

Petul-engro avait épousé une de leurs filles, mais il ne put concilier à son ami, à son *pal*, la bienveillance de sa belle-mère. Lavengro était devenu suspect à cette mégère par l'empressement même avec lequel il la recherchait, pour s'instruire dans le dialecte rommany : — « Je ne souffrirai pas, — s'écriait-elle, en lui jetant des regards chargés de haine, — qu'on vienne ainsi nous dérober notre langue, celle qui nous sert à déjouer les poursuites des chrétiens, des *busnès*, des *gorgios*. Mon nom est Herne, et je descends des Chevelus... Sachez que je suis dangereuse !... »

Lavengro ne se laissa pas effaroucher par ces menaces,

et ajouta la langue bohême à ses conquêtes philologiques. Pourtant aucune carrière bien définie ne s'ouvrait devant lui. Son père, un beau jour, décida qu'il étudierait les lois, et le plaça chez un avocat où, pendant huit mortelles heures chaque jour, il copiait des actes de procédure et commentait Blackstone, le Barthole anglais. Mais, de même qu'il avait appris l'irlandais dans une classe de latin, et le bohémien dans les foires d'Angleterre, il déterra, dans cette sombre étude d'*attorney*, un poëte gallois du quatorzième siècle, et se plongea tout aussitôt dans l'étude des chefs-d'œuvre encore inconnus de cet Homère, de cet Ossian cambrien, lequel s'appelait Ab-Gwilym.

Plus tard, un vieux campagnard et sa femme, touchés des attentions qu'il avait pour eux quand ils venaient consulter, à titre de clients, son farouche patron, lui offrirent, n'osant le rémunérer autrement, un vieux volume relié en bois, rempli de caractères bizarres, « et qu'avaient laissé chez eux, lui dirent-ils, des naufragés danois auxquels il avaient donné asile. »

Ce mystérieux volume, que la tempête lui avait ainsi apporté sur ses ailes d'écume et de flamme, était le *Kæmpe-Viser*, « un recueil d'anciennes ballades, colligées par un particulier nommé Anders Vedel, lequel vivait en compagnie d'un certain Tycho Brahé, l'aidant à faire des observations sur les corps célestes, dans un endroit appelé *Uranias Castle*, sur la petite île de Hveen,

en plein Cattegat... » Sans grammaire et sans lexique, comment venir à bout de ces textes inconnus? Lavengro résolut ce problème au moyen d'une de ces bibles que la Société protestante fait imprimer en toutes langues, — et même en danois, — pour répandre de tout côté la sainte parole, et qu'elle distribue à peu près gratuitement.

En conférant les textes, Lavengro apprit le danois comme il avait appris le gallois; il traduisit le *Kæmpe-Viser* d'Anders Vedel tout comme il avait traduit les *cowydds* amoureux d'Ab-Gwilym; et lorsque, d'un juif appelé Mousha, — lequel ne savait ni l'hébreu ni l'allemand, — il eut trouvé moyen d'apprendre l'allemand et l'hébreu, l'intrépide philologue, à bout de forces, se sentit pris d'un grand dégoût de la vie.

Petul-engro, dont un heureux hasard le rapprocha justement alors, le ranima par quelques échantillons de cette philosophie pratique dont sa race conservera jusqu'au dernier jour la tradition aussi vieille que le monde. — Cependant, le père de Lavengro, se sentant près de sa fin, voulut savoir à quoi s'en tenir sur les travaux obstinés de son fils, travaux dont la portée lui échappait; et qu'on juge de sa tristesse, au vieux brave, lorsque le jeune érudit se vit contraint de lui avouer que depuis plusieurs mois il s'occupait d'apprendre... l'arménien; — non pas l'arménien moderne, mais l'arménien d'autrefois, celui qu'on ne parle plus.

« Au nom de Dieu, malheureux enfant, ne savez-vous

rien de plus utile?... Et si cela est, quand je serai mort, ce qui ne tardera pas, que deviendrez-vous?

— Mon père... mon père, répondit Lavengro, fort embarrassé... je sais... je sais mieux que cela... Je sais forger un fer à cheval... »

Il disait vrai. La fréquentation des bohémiens, et l'étude du rommany, lui avaient au moins procuré ce talent pratique.

Son père mort, Lavengro arrive à Londres. Il y arrive seul, ayant en poche une cinquantaine de guinées, et dans sa malle les dix mille vers d'Ab-Gwilym, traduits en hexamètres anglais, plus les ballades danoises, — les *Chants des géants et des héros*, — également translatées, et dont il possède encore le manuscrit, nul éditeur ne s'étant trouvé pour en doter le monde savant. Enfin, Lavengro avait dans son portefeuille une recommandation pressante pour l'éditeur d'une *Revue*.

Laquelle? il ne le dit pas, et nous ne chercherons pas à le deviner. Nous n'aborderons même pas cette partie du récit où Borrow raconte avec une amertume mal déguisée, avec des sourires pleins de larmes, l'histoire cent et cent fois redite des misères qu'on rencontre au seuil de la carrière des lettres. Laissons-le à sa triste besogne, compilant dans son grenier un recueil des *Causes célèbres*, — traduisant en allemand les élucubrations philosophiques de son rédacteur en chef, — et tenant par surcroît le « sceptre de la critique, » dans la *Revue* agonisante.

Triste existence, dont quelques bizarres aventures ne déguisent pas la navrante monotonie, et qui mit aux prises avec toutes les tentations de la faim, — sans qu'il paraisse y avoir jamais succombé, — notre littérateur imberbe.

Petul-engro, qui le rencontra dans cette passe critique, lui offrait toujours une place à son errant foyer. Mais, résolu à se tirer d'affaire par lui-même, l'intrépide Borrow s'enferma dans son misérable taudis, et là, strictement au pain et à l'eau, écrivant nuit et jour, il enfanta un volume de voyages imaginaires, la *Vie et les Aventures de Joseph Sell*[1]. Cette rapsodie, — plus heureuse qu'Ab-Gwilym, le génie inspiré, — trouva sur-le-champ un acquéreur.

Vingt livres sterling tombèrent ainsi dans la bourse vide du pauvre écrivain.

Vingt livres (500 francs), après une épreuve comme celle que venait de subir Lavengro, c'était littéralement toute une fortune. C'était, en même temps, le moyen providentiel d'embrasser une de ces professions régulières qui exigent ce qu'on appelle « une mise de fonds. » Lavengro comprit ce bienfait d'en haut.

Se précipitant hors de la « grande Babylone moderne, » — c'est ainsi que les bibliques appellent Londres, — et secouant aux portes la poussière de ses sandales pour ne

[1] Titre apocryphe, il y a tout lieu de le croire, vu le double sens qu'offre le nom du prétendu voyageur. *Sell* veut dire « vendre. »

rien emporter de la fange qu'il y avait foulée, le jeune écrivain prit possession de l'air libre, de la vaste campagne, des prés fumant sous le soleil, des taillis trempés de rosée. Avec quel enthousiasme et avec quelle espérance! avec quel courage renouvelé, quel ferme vouloir de ne plus demander sa vie qu'au travail de ses bras! avec quels serments de ne plus asservir qu'eux, et non sa pensée!

Sa première station fut le gigantesque portail de Stone-Henge.

C'était le matin : la brise piquait un peu. Un bruit de clochettes réveilla Lavengro, qui s'était assoupi sur un des grands monolithes du cercle druidique. Un berger menait paître ses brebis parmi les gazons vagues de ce lieu jadis sacré! Tandis que Lavengro et cet homme causaient ensemble de l'ère lointaine où Stone-Henge était un temple païen, une belle brebis, suivie de son agneau, vint lécher les genoux de son maître. Celui-ci exprima des mamelles gonflées qu'elle lui apportait un flot de lait pur, écumant au bord de la tasse d'étain : — Prenez, prenez!... c'est du lait de la plaine, disait-il avec un certain orgueil au voyageur altéré.

Quel beau début d'épopée rustique! et combien elle devait sembler touchante au sortir de la vieille capitale et de l'horrible vie qu'on y mène; — au sortir de Grub-street et des misères qu'on y endure! à quelques lieues de ce sinistre « pont de Londres, » d'où tant de gens se

jettent à l'eau, et où Lavengro était allé, quelques semaines auparavant, bien résolu d'en finir avec cette existence effroyable que lui faisaient les vampires de la librairie!

Maintenant que le voici libéré du joug littéraire, marchant d'un pas leste sur la berge fleurie des rivières, s'arrêtant chaque soir dans l'hôtellerie ou la ferme la plus voisine, nous allons lui céder la parole. On sait de lui, de son génie particulier, de sa jeunesse aventureuse, tout ce qui est indispensable pour apprécier les nuances de son récit et saisir les allusions qu'il fait aux diverses phases de son existence.

Quelques mots, seulement, avant de clore cette rapide introduction. Georges Borrow, à nos yeux, possède deux qualités de premier ordre. D'abord, il est lui-même, « il boit dans son verre, » pour parler comme Alfred de Musset[1]; puis il excelle à transporter sur les froides pages d'un livre quelques parcelles, tièdes encore, de la vraie vie humaine, de la vraie nature, de la vraie passion. Les *reviewers* anglais, très-compétents en ces matières, lui ont reproché d'avoir tenté dans son *autobiographie* un amalgame impossible de l'Arioste et de Smollett, de l'*Orlando* et de *Peregrine Pickle*. Peut-être, de par les saines lois littéraires, avaient-ils raison de le condamner pour ce crime. Mais, ne leur en déplaise, et sans vouloir nous

[1] Mon verre est bien petit, mais je bois dans mon verre.

aveugler sur les *hérésies* audacieuses de Lavengro, sans prétendre dissimuler ce que son intraitable personnalité comporte d'opinions absurdes, de bavardages parfois fatigants, de naïvetés choquantes, nous lui gardons cette estime particulière que méritent, malgré tous leurs défauts, les rares esprits qui vont tout droit devant eux, sans modèles et sans guides, assez confiants dans leur valeur propre pour ne rien emprunter à personne, et assez libres de toute vanité puérile pour ne sacrifier l'indépendance de leur pensée à aucun suffrage, si désirable qu'il soit.

Peintre sans rival des mœurs bohémiennes, il est aussi, dans l'ordre littéraire, un vrai bohémien : ni son talent, ni ses idées, ni ses conceptions, ni ses goûts, ne se conforment à la règle et ne peuvent se juger d'après les conventions généralement admises. Dans ce déclassement qui l'isole, il a puisé sa force et sa renommée. Peut-être, quand on aura lu les pages qui vont suivre, reconnaîtra-t-on que cette force est réelle, que cette renommée est légitime.

C'est notre espérance comme c'est notre désir.

E. D. F.

Paris, 30 mars 1862.

LE

ROMAN D'ISOPEL

IDYLLE BOHÊME

I

CONDITIONS DE BONHEUR. — UNE ENSEIGNE. — VRAI CŒUR DE MÈRE. — LE FLAMBOYANT. — GREY MOLL. — LUTTE INÉGALE. — UNE BIBLE ! UNE BIBLE ! — VAINCU PAR UN BOSS. — SCRUPULES HONORABLES. — MARCHÉ CONCLU.

Chaque philosophe, à son tour, s'est cru permis de donner ce qu'il regardait comme la formule du bonheur. Voici la mienne, après expérience faite.

Jeune, ardent, l'imagination vive, les sens tout neufs encore, avec cette inquiète curiosité qui pousse à toutes les aventures, cette heureuse humeur qui fait supporter tous les déboires, allez vous enfermer, comme moi, dans quelqu'un de ces horribles galetas où végète, à Londres, la classe infime de la gent écrivante.

Soyez-y, deux années durant, la victime résignée de ces vampires qui dirigent certains journaux, de ces marchands de papier noirci qui s'intitulent libraires. L'esprit chaque jour tendu sur les chances d'un dîner douteux, harassé par des travaux excessifs et rétribués pauvrement, vivez deux longues années de privations cruelles, d'humiliations plus cruelles encore, et tout à coup, un beau jour, grâce à quelque accident imprévu, trouvez-vous à la tête de 20 £, libre de réaliser des plans longtemps caressés au fond de votre grenier.

Mettez à profit cet éclair de fortune : saisissez l'Occasion par cette mèche qu'elle conserve, à ce qu'on dit, derrière son crâne dépouillé. Quittez Londres un beau matin — comme je le quittai — bien décidé à n'y jamais rentrer, du moins pour y reprendre le joug odieux que vous venez de secouer. Montez au hasard sur l'impériale de quelque diligence qui passe. Descendez, quelques heures après, au premier relai venu. Prenez, entre deux haies, un sentier quelconque. Emparez-vous de cette campagne verte et riante qui s'étend devant vous, de ces plaines fécondes, de ces collines doucement ondulées, de cette rivière sinueuse qui roule à vos pieds son eau limpide, de ces bois déserts qui vous offrent leur lit de mousse épaisse, l'agreste parfum de leurs fleurs sauvages, et l'abri de leurs frémissantes ramures.

Libre de soucis rongeurs, maître de vous-même, marchez librement sur ces bruyères vagues où nul œil jaloux ne vous surveille, et si vous n'êtes pas heureux, si votre

cœur ne bat pas, si vous ne vous sentez pas absorbé par une sorte de mystérieuse extase... alors c'est que mes souvenirs me trompent, — c'est que je n'entends rien au bonheur.

. . . .

Je marchais dans la direction du nord. Un vent assez froid me frappait au visage : mon pas n'en était que plus leste et mes muscles plus élastiques. Après deux heures de route, environ, j'aperçus, à droite, une espèce de chaumière. Devant cette chaumière un énorme chêne qui la dérobait presque au regard. Sous ce chêne une pauvre charrette à laquelle était attelé un maigre poney.

J'allais peut-être passer outre, lorsque je lus, griffonné sur la porte du *cottage*, cet avis tentateur : *Bonne bière à vendre ici*. Je me sentis, à l'instant même, une soif ardente et une envie démesurée de juger par moi-même si l'enseigne disait vrai.

J'entrai dans une cuisine bien sablée, et m'assis sur un banc de bois qui longeait une longue table blanche. De l'autre côté de la table, tout près du mur, était installée une *société*, disons mieux, une famille composée comme suit. D'abord un homme d'aspect suffisamment grossier, un peu au-dessous de la taille moyenne, veste et pantalon en velours terni et râpé : un tablier de cuir pendait à sa ceinture. Une femme assez jolie, mais le teint brûlé par le soleil, et d'ailleurs pauvrement mise. Deux enfants déguenillés, fille et garçon, de quatre et cinq ans, accoudés sur les genoux de leur mère.

Le menton dans les mains, les yeux abaissés vers la table, l'homme avait l'air profondément soucieux. La femme ne bougeait pas, osant à peine, de temps à autre, jeter un triste regard du côté de son mari. Les enfants, immobiles aussi, n'avaient rien de la joyeuse vivacité qui appartient à cet âge.

Je n'avais jamais vu de famille plus désolée.

Sur la table, en face d'eux, un cruchon qui pouvait bien tenir — rempli de bière — une demi-pinte tout au plus.

Mais il était vide.

Désolée famille, en vérité!

« Ohé! la maison! m'écriai-je — et, comme personne ne répondait : — La maison! la maison! la maison! repris-je à tue-tête.

— Que demandez-vous, jeune homme? répondit enfin une bonne vieille femme qui sortit lentement d'une pièce voisine.

— A goûter votre ale.

— Que vous en faut-il?... » Et elle étendait déjà la main vers le petit cruchon vide.

Je repoussai doucement cette main parcimonieuse.

« Donnez-moi votre plus grande mesure, repris-je. Les demi-pintes ne sont pas de saison.

— A votre gré, jeune homme,... » repartit l'hôtesse toujours sérieuse. Bientôt après elle arriva, portant avec effort une cruche de terre qui tenait au moins trois pintes, couronnée d'une écume encore petillante.

« Est-ce payé? lui demandai-je en tirant de ma poche une pièce de six *pence*.

— Il vous revient un penny, répondit-elle, portant la main à son tablier.

— Je n'ai pas besoin de monnaie, répliquai-je avec un magnifique dédain.

— Comme il vous plaira, mon gentilhomme!... »

Et la vieille me fit une belle révérence avant de rentrer dans sa chambre.

« Maintenant, monsieur, à votre santé!... » dis-je à mon rude voisin, comme je portais la cruche à mes lèvres.

Le chaudronnier, — son costume indiquait assez sa profession, — ne changea point d'attitude, mais leva seulement les yeux vers moi. Il me contempla un moment, inclina légèrement la tête, et, de nouveau, abaissa son regard vers la table.

J'absorbai un long trait d'ale, et m'assurai qu'elle était excellente.

« Est-ce que vous ne voulez pas boire?... » dis-je à mon voisin de table en poussant la cruche devant lui.

Cet homme leva les yeux, me regarda, regarda la cruche, puis moi derechef, très-indécis. Je crus voir le moment où il me répondrait par un geste de refus : mais non; — il venait de jeter un dernier coup d'œil à la cruche, et cette fois la tentation était trop forte. Soulevant sa tête pour dégager ses bras, il prit la cruche, soupira,

but assez à loisir, et replaça devant moi le vase fort allégé.

« Bah! vous devriez repasser là-dessus, dis-je au chaudronnier... Triste cœur que celui où la joie n'entre jamais.

— C'est bien vrai, ceci, » repartit mon interlocuteur; et, portant de nouveau la cruche à ses lèvres, il fit ainsi que je le lui avais conseillé.

« A votre femme!... » ajoutai-je quand il eut fini.

La pauvre créature saisit des mains de son mari la cruche encore à demi pleine. Mais, avant d'y poser ses lèvres, elle regarda ses enfants.

« Vrai cœur de mère! » pensai-je à part moi; et, prenant la demi-pinte que je lui fis remplir, je la tendis moi-même aux deux marmots, qui, de ma main, burent tour à tour.

Avant de soulever la cruche et de boire, elle aussi, — à ma santé! — la femme s'essuya les yeux avec un coin de sa robe.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que ces pauvres gens n'avaient plus l'air si désolés, et que nous bavardions, le chaudronnier et moi, comme deux pies.

Ale! — boisson vraiment anglaise, — je renie pour compatriote quiconque médira jamais de toi. N'est-il pas merveilleux de penser qu'il existe des Anglais assez dénaturés pour te vouer une hostilité systématique... — Braves gens qui se scandaliseront de ma conduite en cette mémorable occasion, et jetteront ce livre au feu... — Im-

béciles qui auraient cru mieux agir, sans doute, en offrant à l'infortunée famille du chaudronnier,.... une belle carafe d'eau bien fraîche.

De l'eau? — il y en avait, et claire à s'y mirer, dans le ruisseau du pré voisin. Ce n'était point d'eau qu'ils avaient besoin. Ce n'était pas non plus de pain et de viande. Ils n'avaient pas faim; ils avaient le gosier serré par leurs sanglots contenus. Manger les eût étouffés sur place. Fallait-il leur offrir de l'argent? Quel droit avais-je de les insulter ainsi? Et que leur donner alors? Des conseils, peut-être. « Des mots, des mots, des mots, » comme dit Hamlet. Non. Il y a temps pour tout, en ce monde : temps pour un verre d'eau fraîche, temps pour une tranche de bœuf, temps pour des conseils, — et temps pour un cruchon d'ale.

Donc, ennemis jurés de ce breuvage salutaire, plantez-là mon livre, indigne d'arrêter vos regards, et cessons de faire route ensemble!... Je déteste, aussi bien, l'hypocrisie, les grands mots, les phrases toutes faites et le charlatanisme sous ses mille formes.

« En vérité, me dit le chaudronnier après quelques discours, j'étais loin de penser, quand je vous vis, que nous étions confrères.

— Confrères n'est pas précisément le mot. Cependant il n'y a pas grande différence, j'en conviens, entre un chaudronnier et un maréchal ferrant.

— A vos mains, je ne vous aurais jamais cru de cet état.

— J'ai vu mes mains toutes pareilles aux vôtres. Il est vrai que je ne travaille pas, voici bien des jours.

— Où avez-vous d'abord pratiqué?

— En Irlande.

— C'est loin, l'Irlande, n'est-il pas vrai?

— Pas trop. Passez ces montagnes à gauche, et le bras d'eau salée que vous trouverez derrière, vous êtes en Irlande.

— Belle chose que d'être savant.

— Pas si belle que d'être chaudronnier.

— Ah!... que dites-vous là?

— Vérité pure, et pas autre chose. Avant tout, il faut s'appartenir. Un chaudronnier s'appartient. Un savant ne s'appartient pas. Prenons ce qu'il y a de mieux en fait de savants : — un maître d'école, par exemple. C'est bien ce qu'il y a de plus savant au monde, puisqu'il enseigne les autres. Appelez-vous sa vie une bonne vie? N'est-il pas l'esclave de l'école plutôt que le maître de l'école? Vous le figurez-vous, par une magnifique journée comme celle-ci, dans sa classe fermée, apprenant aux enfants à écrire sur leurs cahiers de copie :

Les mauvaises connaissances gâtent les bonnes mœurs.

Ou bien encore :

On ne touche pas au goudron sans qu'il en reste aux doigts.

Figurez-vous cet homme, du matin au soir, occupé de

faire épeler l'alphabet ou ânonner quelque conte moral, sans autre plaisir que celui de fustiger parfois ceux de ses élèves qui l'ont ennuyé outre mesure. Comparez-vous cette vie de chien à votre heureuse existence — la plus belle qui soit sous le ciel — vraie vie de paradis, passée sous la tente, à l'ombre des haies fleuries, tandis que les oiseaux chantent pour vous?... On va querir dans le voisinage les chaudières, les bouilloires fêlées, on les raccommode, on les ressoude, on gagne honnêtement son pain, on a bien sué, on ne s'en porte que mieux, on.... — Eh bien! mon brave homme, que vous prend de larmoyer ainsi?... »

Le chaudronnier venait, en effet, tout à coup, de cacher sa tête dans ses mains : il gémissait, il sanglotait comme une âme en peine. Le sein de sa femme s'était gonflé : les petits eux-mêmes commençaient à se sentir émus. Le plus jeune pleurait déjà.

« Qu'avez-vous tous à gémir de la sorte?.... m'écriai-je, étonné moi-même de mon succès oratoire.

— Ce sont vos paroles, répondit le chaudronnier démasquant sa face noire.... Ne feraient-elles pas pleurer un mort?... Voyez plutôt cette marmaille?... Oh! oui, vous dites vrai.... C'est une vie de paradis, celle que nous menions... Je le vois bien, maintenant qu'il y faut renoncer.

— Y renoncer?... Vous n'y songez pas?

— Je voudrais n'y pas songer... mais comment faire? C'est bien dur, allez, que d'être menacé, chassé par force du grand chemin.

— Qui diable peut vous chasser de là?

— Qui?... l'Étameur Flamboyant.

— Et quel est ce personnage?

— Le plus vigoureux coquin d'Angleterre, et le plus méchant aussi, sans nul doute, ou bien il ne m'aurait pas traité comme il l'a fait. Vous allez savoir toute mon histoire :

« Je suis né sur les chemins. Ainsi naquit mon père, et ma mère y était aussi venue au monde. Tant qu'ils vécurent, je travaillai avec eux et pour eux, et je n'ai rien à me reprocher de ce côté. Mon père mort, je pris la suite de ses affaires; je faisais sa tournée, et je soutenais ma mère qui survécut peu. Quand elle eut trépassé, j'épousai cette jeune femme que vous voyez, et qui, elle, n'est pas née, comme nous autres, sur les chemins. C'est la fille d'un petit boutiquier de Glocester. Elle avait une idée pour moi, et, malgré tous ses amis qui voulaient empêcher ce mariage, elle s'obstina, elle voulut être la femme du pauvre chaudronnier; elle vint vivre avec lui sur les chemins. Eh bien! jeune homme, je puis bien dire ceci : pendant six ou sept ans, je me suis trouvé le plus heureux compagnon qui fût, menant tout juste cette vie dont vous parliez tout à l'heure — et, dans ce district, bien vu d'un chacun... Quand tout à coup survient ce Jean-le-Noir, cet Étameur Flamboyant, chassé, nous dit-on, du Yorkshire... et non pour de bonnes actions, cela va de soi.

« Maintenant, comme vous devez le savoir, il n'y a pas

de *tournée* qui puisse suffire à deux chaudronniers. La mienne était bonne, mais à condition que j'y vécusse seul ; d'ailleurs, eût-elle été vingt fois meilleure, ce fugitif, ce méchant Étameur, n'eût pas voulu y souffrir de concurrent.

« Il vient donc me trouver, et me propose de nous battre pour décider à qui la tournée restera. Né sur les routes, je ne suis pas sans savoir me battre un peu... c'est-à-dire avec des gens de ma taille et de ma force ; mais je n'allais pas me risquer avec un gaillard deux fois grand et deux fois robuste comme moi. Ce que je lui dis tout franc. Il me répondit en me couchant par terre, où il m'eût fait un méchant parti sans quelques hommes qui étaient proche et l'en empêchèrent. Il s'en alla donc, menaçant de me couper le sifflet.

« Je n'étais content que tout juste de me voir ainsi traité ; je me tenais, tant que faire se pouvait, hors du chemin de ce maudit homme, n'allant qu'aux endroits où je pensais ne pas le rencontrer. De fait, plusieurs mois durant, je l'évitai. Quelqu'un, au bout de ce temps, m'ayant dit qu'il s'en était retourné dans le Yorkshire, cela me réjouit le cœur, et je me hasardai, comme avant sa venue, à me montrer de çà de là, partout où j'avais affaire.

« Pas plus tard qu'hier, jeune homme, nous nous étions établis, moi et les miens, dans une lande à cinq ou six milles d'ici. Le feu flambait, le dîner avait cui, et nous l'avions mangé. Je m'étais mis en train de raccommoder trois chaudrons et une poële que les gens de là m'avaient

confiés ; — car, je vous le disais tantôt, vu qu'on me sait honnête, j'ai bonne pratique en ce pays. J'étais donc assis, travaillant dur depuis pas mal d'heures, ne pensant à rien de fâcheux qui nous pût arriver, lorsque survient ce Noir-Jean, ce roi des Étameurs; menant force bruit dans sa charrette, avec sa femme assise à côté de lui, — on l'appelle Marguerite-la-Grise, — et encore une servante qu'il a.

« Celle-ci, je ne l'ai jamais qu'entrevue ; mais ceux qui la connaissent prétendent qu'elle est grande comme une maison, et jeune, et point trop laide, ce qu'on ne peut dire de Marguerite, qui est grande assez, mais point jeune, et nullement belle.

« Eh bien ! il ne nous a pas plutôt vus, — ma femme, moi, et les petits, — que, jetant les rênes à la Grise, il saute de sa charrette et vient de mon côté, sans souffler mot, mais droit sur moi, comme un taureau sauvage. Je suis, jeune homme, un être paisible. Mais je vis bien tout de suite que, si paisible que je sois, cela ne servirait à rien. Aussi comme, élevé sur les routes, je sais un peu me battre, je lui fis face lorsqu'il arriva sur moi, et nous eûmes deux ou trois prises. Mais, grand Dieu !... c'était le combat d'une mouche contre un éléphant... — une de ces grandes bêtes qu'on promène pour les montrer... — Je n'étais pas de force, voyez-vous, contre un homme de ce calibre-là... D'un coup il m'envoyait dans la haie, d'un autre il me renvoyait sur le chemin... Je fus bientôt aux abois, et ma pauvre femme s'en aperçut. Or

ma pauvre femme, douce d'ailleurs comme une vraie colombe, a pourtant de la résolution; et, quoiqu'elle n'ait pas été élevée sur les routes, elle sait un peu se servir de ses ongles... Si bien que, me voyant aux abois, elle se lança sur ce sacripant, — pouvait-elle me laisser tranquillement assassiner? — et lui sauta au visage pour l'égratigner de son mieux.

« Jeune homme, elle eût mieux fait de rester paisible. La Grise-Marguerite n'eut pas vu plutôt de quoi il retournait, qu'elle bondit hors de sa charrette, où elle était demeurée, jusqu'alors, parfaitement immobile, sauf qu'elle criait par moments pour exciter son homme. Donc, comme je vous le disais, — et j'en frissonne encore; car je suis bon mari, moi, j'aime ma pauvre femme....

— Allons, encore un peu d'ale!... Vous voilà comme terrifié; cela vous fera du bien... *Forte liqueur donne du cœur*, comme dit la chanson.

— C'est bien vrai, jeune homme... A votre santé!... Où donc en étais-je?... La Grise-Marguerite ne vit pas plutôt ce qui arrivait, que, bondissant hors de sa charette, elle se jeta sur ma femme. En un moment, elle lui eut arraché son chapeau, et, l'empoignant par les cheveux... Voyez-vous, jeune homme, ma pauvre femme dans les mains de Margot-la-Grise, c'était comme un pigeon dans les griffes d'un busard, ou comme moi dans celles du Flamboyant. Quand je vis cela, je sentis mon cœur prêt à se fendre et je me décidai à lâcher tout, — oui, tout, — pour tirer ma

femme des mains de Margot : « — Halte! m'écriai-je... halte tous les deux!... Jean, Marguerite, un moment! arrêtez-vous, pour l'amour de Dieu!... Je ferai ce qui vous plaira... Métier, affaires, pratiques, mon pain et celui de mes enfants, je quitte tout... je renonce aux chemins, et, si cela ne suffit pas, je me mets à vos genoux par dessus le marché.

« Ceci fit quelque effet sur eux. Margot lâcha ma femme; le Flamboyant cessa un instant de me frapper... Mais ce ne fut qu'un moment... et, tout à coup, il me lança un coup de poing qui m'envoya tomber assis contre un arbre...

« Que pensez-vous qu'il fit alors, le mécréant? Il me prit la gorge à m'étrangler, et criant... Que croiriez-vous qu'il criait, jeune homme?

— En vérité! je ne sais... sans doute quelque chose d'horrible.

— Vous pouvez bien le dire : quelque chose d'horrible et d'affreux... Il demandait une Bible... — *Une Bible! une Bible!* hurlait ce méchant vaurien; et il me serrait si fort contre l'arbre, que je me sentais défaillir... A peine mes oreilles bourdonnantes saisissaient-elles ces cris enragés : *Une Bible! une Bible!* Or, vous saurez, jeune homme, que ma femme est une femme chrétienne. Elle a beau vivre sur la grand'route, elle n'en a pas moins, au fond de son sac, une Bible qui l'accompagne partout, et dans laquelle les petits apprennent à lire... C'est même la seule chose qu'elle m'ait apportée en dot, sauf son corps

et les vêtements qui le couvraient... Donc ma pauvre femme, à moitié folle de terreur, court à son sac, en tire la Bible et la met dans la main du Flamboyant, qui, tout aussitôt, force dans ma bouche un coin du volume... mes lèvres en saignaient et une de mes dents en fut brisée, déjà mauvaise, à vrai dire : — « Jurez, disait-il, jurez, lâche coquin, jurez par la Bible, que vous quitterez la tournée, que vous y renoncez à jamais!... Ou sinon, je... » Et alors, ce cœur endurci me fit prêter serment sur le saint livre et sur ma damnation à venir... à demi étranglé comme j'étais... que je... je... Vous voyez, je ne puis continuer.

— Buvez encore un coup!... *Forte liqueur*...

— Oh! je ne puis plus boire... Mon cœur est trop plein... D'ailleurs, jeune homme, la cruche est vide.

— Voyons, vous avez juré de lui abandonner votre tournée...

— Il l'a bien fallu.

— Et... qu'allez-vous faire?

— Oui, demandez-moi cela... Est-ce que je le sais? ma pauvre femme et moi nous en avons parlé toute la matinée, autour de cette demi-pinte de bière... et nous ne savons que décider. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faut renoncer aux chemins. Ce scélérat de bohème... — encore n'est-il pas bohème tout à fait, mais un demi-sang, un *boss*, comme ils disent... — ce scélérat a juré que, s'il nous rencontrait encore, il nous tuerait tous et saisirait

notre pauvre charrette avec le cheval que vous avez dû voir, en passant, sous le grand arbre.

— Oui dà?... Et que comptez-vous faire, alors, de ce cheval, de cette charrette?

— Autre question. A quoi voulez-vous qu'ils nous servent? Pour garder mon serment... et ma peau, je ne resterai certainement pas sur les chemins. Si j'avais un peu d'argent, nous irions jusqu'à Bristol, où je trouverais quelque travail... mais nous n'avons rien de rien... Ce cruchon de bière nous a coûté nos derniers trois liards.

— Pourquoi ne pas vendre charrette et poney?

— A qui, bon Dieu? Il faudrait trouver un homme de ma profession, et encore demanderait-il une *tournée* libre, une clientèle que je n'ai plus. A qui peuvent servir, autrement, le cheval, la charrette, et quelques outils qui sont dedans?

— J'ai presque envie de vous acheter tout cela, et la tournée par-dessus le marché.

— Vous!... quelle diable d'idée vous prend là?

— Toute simple : je suis à peu près comme vous, ne sachant que faire. Il me faut un logis et de l'ouvrage. Un logis? votre tente et votre chariot m'en feront un; de l'ouvrage? il me semble que j'apprendrai sans trop de peine le métier de chaudronnier... Pour un forgeron, cela va tout seul... Que ferais-je de mieux?... Pousser jusqu'à Chester?... là, je ne puis travailler de mon chef. Il faut me mettre en apprentissage... Supposons que mon maître et moi ne soyons pas d'accord... Je boxe facilement les

gens avec qui je ne m'accorde point... On met en prison ceux qui boxent les autres... Je ne me sens, décidément, aucun attrait pour Chester ni pour la prison de Chester...

— A la bonne heure. Vous n'y réussirez pas, en effet, si vous êtes d'humeur querelleuse... Mais je ne sais que vous conseiller... car si vous achetez mon fonds...

— Eh bien?

— Eh bien!... vous risquez d'être assommé... Supposons que vous veniez à *lé* rencontrer...

— Bah!... n'en prenez nul souci!... Je viendrai bien à bout de l'apprivoiser, de façon ou d'autre... Je sais toute sorte de mots étranges et de noms qui l'étonneraient... D'ailleurs, comme je vous le disais, quand je ne m'accorde pas avec les gens, je suis sujet à les boxer... »

Ici, la femme du chaudronnier, qui, depuis quelques minutes, prêtait à nos discours une oreille attentive, jugea convenable d'intervenir dans la discussion, et d'une voix basse et douce :

« — Je ne vois point, John, pourquoi vous ne vendriez pas nos affaires au jeune homme, puisqu'il semble le souhaiter et qu'il a confiance. Vous lui avez dit clairement ce qui en est; s'il arrivait quelque malheur, ce qu'à Dieu ne plaise, personne n'en pourrait jeter sur vous le blâme; mais je ne pense pas qu'il soit puni de sa bonté. Je crois, au contraire, que Dieu nous l'envoie tout exprès à l'heure où nous avons besoin d'assistance.

— Pas de ça, ma femme, dit le chaudronnier... J'ai bu aux dépens du jeune homme, et, malgré ce qu'il dit de

son humeur battante, je ne souhaiterais jamais de meilleur compagnon. Je serais donc, à mes propres yeux, un joli garçon, si je le laissais suivre son caprice. Qu'il prenne ma tournée, et c'est un homme perdu. Il n'en sera pas quitte à moins de quelques côtes rentrées dans le corps, ou de son crâne endommagé pour toujours... Oui, je vois bien que vous allez pleurnicher, mais je ne vous céderai point, ma mie!... Je ne veux pas causer la mort de ce jeune homme... Ah! s'il pouvait réellement tenir tête à cet autre... mais je sais que c'est impossible... Il rosse les gens, dit-il... mais il n'y a pas à rosser le Flamboyant avec des mains comme celles du jeune homme... Voyons, voyons, allez-vous pleurer encore? Vous voulez donc me faire perdre la cervelle?... Ce n'est pas l'embarras, jeune cadet, vous m'avez l'air d'en savoir plus long que d'autres... Vous parliez tout à l'heure de mots étranges, de noms qui étonnent... Voyons un peu!... A une condition, je vous cède la charrette et le poney... — pas la tournée, entendons-nous; — elle n'est plus à moi, puisque j'y ai renoncé par serment... Dites-moi... dites-moi comment je m'appelle... Sinon, par le...

— Ne jurez pas!... Mauvaise habitude, qui ne sert à rien... Vous voulez que je vous dise votre nom... Eh bien! votre nom est Slingsby... — Jacques Slingsby... — Voyons, ne vous émerveillez pas ainsi!... rien de plus naturel que je sache votre nom... Il y a dix ans de cela (je n'étais guère qu'un enfant), je me trouvais, en chaise de poste, arrêté à la porte d'une auberge qui doit être située à quel-

ques vingt milles d'ici... Comme je regardais par la portière, je vous vis, une grande cuiller en main, occupé à raccommoder une gouttière... Quelqu'un vint à passer et vous nomma. Or, de ce que je vois ou j'entends, je n'oublie rien ; la nature m'a fait ainsi... Je voudrais être autrement, que tout, hommes, choses, noms, s'imposeraient de même à mon souvenir. Il n'y a donc rien d'étrange à ce que je sache votre nom .. Voyez-vous, quand on les examine de près, les choses les plus bizarres se réduisent toujours aux proportions les plus ordinaires... Maintenant, que voulez-vous de votre établissement sur roulettes?... »

Je payai le tout, outils, charrette et cheval, cinq livres et dix shellings[1]. J'achetai en outre, à notre vieille hôtesse, quelques provisions et un surtout de charretier qui lui restait d'un fils à elle, défunt depuis quelques mois. Puis je donnai l'avoine à ma petite bête... et je me préparai à partir.

« Que Dieu vous accompagne et vous bénisse ! me dit Slingsby quand nous échangeâmes la poignée de main des adieux. Vous êtes le meilleur ami que j'aie rencontré voici bien du temps. Je n'ai qu'un conseil à vous donner : si vous le pouvez, ne vous trouvez jamais sur *sa* route!... Et puis... arrêtez donc un instant!... si le poney refuse d'avancer, touchez-le de cette façon... vous voyez?... il ira comme le vent. »

[1] Quelque chose comme 140 fr. en monnaie française.

II

A TRAVERS CHAMPS. — UNE HALTE DANS LES BOIS. — DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES. — L'INVENTAIRE. — O JUPITER! — VOLUNDR OU VELINT, L'ARMURIER SCANDINAVE. — COMMENT SE FABRIQUE UN *PETUL*. — LES LANGUES DE FEU. — GRENOUILLES ET SALAMANDRES. — SCÈNES D'HORREUR. — UN PATER INUTILE. — LA PITIÉ D'UN PONEY. — SOMMEIL INESPÉRÉ. — JE DÉJEUNE!...

Je suis un piéton distingué; mais l'avoine avait produit sur le poney un si bon effet, que j'avais peine à suivre la petite charrette, et qu'il me fallut (bien loin de mettre à profit le dernier conseil de mon ami Slingsby) modérer l'ardeur de l'agile petit animal.

Nous traversions une campagne intéressante et belle, mais à peu près déserte; de rares habitations s'y montraient çà et là. Indifférent à la direction que je prendrais, puisque j'avais le monde entier devant moi, j'avais laissé le poney à ses instincts naturels; et lorsque, peu curieux des endroits fréquentés, il quitta la grande route, je le

suivis sans hésiter, — je ne savais où, — dans une direction qui me parut être celle du nord-ouest. A la longue, la nuit tomba, un vent froid s'éleva et fut suivi d'une pluie grésillante.

J'avais d'abord prémédité de passer la nuit en charrette, ou de planter ma tente au bord du chemin, dans quelque endroit bien choisi; mais le changement de temps me fit envisager autrement la question, et je pensai qu'il serait fort désirable de rencontrer un cabaret, si pauvre fût-il, qui m'offrît sa toiture hospitalière.

« Dormons une nuit encore, — me disais-je, — d'une façon tant soit peu chrétienne; il sera temps, demain, de divorcer avec les habitudes civilisées. »

Mais les résolutions les mieux formées ne sont pas toujours d'une exécution facile, et le ciel semblait s'être mis de moitié dans mes projets primitifs. Tout le pays semblait désert; du moins je ne voyais pas, à la ronde, une seule habitation. Il est vrai qu'en l'absence de lune et d'étoiles, par une nuit épaisse, je pouvais fort bien passer, sans m'en douter, à quelques pas d'une hôtellerie comme j'en souhaitais une.

De moment en moment j'entendais aboyer quelques chiens; mais le bruit venait de loin, et il ne pouvait me servir d'indication.

La pluie, cependant, tombait toujours; la terre, sous mes pieds, devenait de plus en plus molle et boueuse; le vagabond le plus déterminé, par un temps pareil, eût préféré une demeure quelconque à sa promenade noc-

turne. J'avisai, finalement, qu'ayant une voiture à moi, je pourrais bien m'en servir au lieu de marcher derrière. Je montai donc dans ma charrette, et, prenant les rênes du poney, je lui adressai un petit cri d'encouragement qui fit merveille; l'agile petite bête se remit à trotter comme si elle n'avait pas eu dans les jambes plus d'un mille que les miennes avaient trouvé bien long.

J'étais à demi couché, ne tenant les rênes que d'une main très-négligente, et laissant le poney choisir sa route. — Où me mènera-t-il bien? me demandais-je parfois; — puis mes idées s'embrouillèrent; une sorte d'engourdissement s'empara de moi; ma tête tomba sur ma poitrine. Je me réveillai en sursaut, puis me rendormis encore, et cela plusieurs fois de suite.

Après un somme quelque peu plus long que les autres, venant à ouvrir tout à fait les yeux, je constatai que le grésil avait cessé; — un coin de la lune, se montrant au bord des nuages, répandait quelques vagues lueurs; — je voulus m'orienter, mais tête et paupières étaient alourdies par le sommeil, et je pouvais à peine discerner ce qui m'entourait. Une vague perception me disait que nous traversions une campagne sans clôtures; — une bruyère, peut-être. Cependant, à distance, je voyais ou croyais voir quelques noirs massifs qui, dans mes idées fort peu nettes, représentaient, assez probablement, des bois ou plantations quelconques. Le poney continuait son train d'habitude; le branle un peu dur de ma charrette n'avait rien de désagréable : bien au contraire, je lui trouvais

comme une vertu soporifique. Mes yeux se refermèrent et se rouvrirent alternativement, moins certains, chaque fois, de leurs appréciations; enfin, murmurant je ne sais quoi sur les pays boisés, je pris instinctivement une position plus commode que je n'avais fait jusqu'alors, et je m'endormis, à la fin, pour tout de bon.

Je ne dirai point au juste combien dura mon sommeil, car je l'ignore absolument; — mais je pense qu'il fut long. Je fus réveillé, la charrette s'étant arrêtée, par la cessation du bercement un peu rude auquel je m'étais habitué. Cette fois, la lune brillait d'un plein éclat et les étoiles scintillaient dans le ciel. Je me trouvai dans un étroit labyrinthe formé par des bouquets de bois taillis, noisetiers et houx, pour la plupart; il y avait là comme une sente, bordée à droite et à gauche par des gazons abondants où le poney s'était mis à paître avec une activité remarquable.

Je conjecturai que c'était sans doute une des haltes familières à son ancien maître, et ce qui me confirma dans cette opinion, lorsque j'eus mis pied à terre, ce fut de trouver, à la base d'un gros frêne, des traces noirâtres indiquant, à n'en pas douter, qu'on y avait souvent allumé du feu.

« Voici, pensai-je, le campement qui me convient : endroit charmant pour un chaudronnier qui débute. N'ai-je pas eu raison de me fier à la sagacité du poney? »

Aussi, le débarrassant incontinent de ses harnais, je lui donnai plein congé de chercher sa vie dans les herba-

ges prochains, convaincu, du reste, qu'il ne s'éloignerait pas d'un endroit où ses prédilections particulières l'avaient ramené. Je plantai, immédiatement après, ma petite tente dans le voisinage du frêne dont j'ai parlé; j'y transportai deux ou trois objets de première nécessité; et je m'aperçus à l'instant même que, pour la première fois de ma vie, j'entrais en ménage.

Un ménage sans feu, néanmoins, est assez triste : on dirait le jeu familier aux enfants qui font la cuisine pour s'amuser. Je compris d'autant mieux cette vérité pratique, qu'après avoir eu la pluie sur le dos et avoir sommeillé fort à la dure, exposé à l'air des nuits, le froid et le frisson m'avaient gagné.

Je ramassai de tous côtés quelques menues branches, quelques bruyères sèches; j'y ajoutai, en les plaçant dans l'espèce de cheminée préparée par mon prédécesseur, quelques copeaux et une bûchette que Slingsby portait, de précaution, dans le coffre de sa charrette; puis, à l'aide d'une allumette que je pris dans mon briquet, je fis bientôt flamber ce foyer improvisé. Tirant alors ma charrette du côté du feu, je m'assis sur un des brancards et me mis à jouir, avec une satisfaction dont l'intensité m'étonna moi-même, de cette chaleur que je venais de créer.

Après avoir longtemps savouré ce plaisir, je levai les yeux vers le ciel pour y chercher une étoile particulièrement aimée; mais je ne l'y vis point, ni elle ni la plupart de ses compagnes, d'où je conclus que le matin ne devait pas être loin. Une espèce de torpeur s'empara encore de

moi; cette fois, je me levai, j'arrangeai, sous ma tente, une manière de couchette, et je me livrai au sommeil.

Je ne dirai point que je fus réveillé, le jour venu, par le gazouillement des oiseaux; ceci serait bon dans un roman; la vérité vulgaire, c'est que je cessai de dormir quand je fus à bout de sommeil; — depuis plusieurs heures, sans nul doute, les oiseaux gazouillaient sur ma tête, et ils ne m'avaient dérangé en rien, sourd que j'étais à leur poétique ramage.

A peine levé, je quittai ma tente : la matinée était belle, plus belle encore que celle de la veille. Je marchai de côtés et d'autres pour savoir, au juste, dans quel endroit m'avait conduit le hasard.... ou le poney, pour parler plus juste. En suivant le sentier, parmi des buissons et des arbres étêtés, j'arrivai à un bosquet de sapins que, sans doute, il servait à exploiter. Je voulus y pénétrer, et j'y fis, en effet, quelques centaines de pas; mais la pluie récente avait tellement détrempé le terrain, que j'en eus bientôt assez, et, revenant sur mes traces, je pris un chemin sablé qui me conduisit dans un vaste communal, le même, sans doute, que j'avais traversé la nuit précédente.

Ma curiosité se trouvant à peu près satisfaite, je revins vers mon camp et constatai, chemin faisant, l'existence d'un petit sentier qui aboutissait près de là, perdu dans le taillis, et qui m'avait d'abord échappé. Je me mis ensuite à déjeuner avec les provisions que j'avais eu soin d'acheter la veille, et, tout aussitôt après le repas, je

procédai à l'examen des objets mobiliers, jadis appartenant à Slingsby, mais dont un marché formel m'avait rendu le possesseur légitime.

L'inventaire fut satisfaisant : outre le poney, la charrette et la tente, je me voyais à la tête d'une paillasse pour y dormir et d'une couverture de laine pour me garantir du froid : — celle-ci très-propre et quasi neuve. Il y avait aussi une poêle à frire et un chaudron : — de quoi faire la cuisine et chauffer l'eau dont j'aurais besoin. Je découvris enfin une théière et deux ou trois tasses en faïence. A vrai dire, je me vante. De la théière, il ne restait plus que les débris. Depuis que j'en étais devenu le possesseur, — aucun soupçon ne m'était permis là-dessus, — elle s'était cassée en trois, ce qui m'eût gêné pour donner une soirée, si j'en avais conçu l'idée, et si, — ce qui n'était pas, — j'avais eu à ma disposition du sucre et du thé.

Finalement, je halai hors du coffre ce qui constituait plus exactement le fonds de commerce, l'outillage proprement dit : il consistait en divers objets, une cuiller de fer, un réchaud sur trépied et le soufflet y annexé, plusieurs casseroles et bouilloires, celles-ci de fer-blanc, — à l'exception d'une seule qui était en cuivre, — et toutes dans un assez pauvre état. Slingsby m'avait surtout parlé de ces dernières, me recommandant de les remettre à neuf le plus tôt possible, afin de les vendre, si je pouvais, et de rentrer ainsi dans une partie de mon capital. Il y avait aussi, par petites quantités, de l'étain en lingots, en feuilles, et de la soudure.

« Vraiment, ce Slingsby est un honnête homme! m'écriai-je en terminant mon inventaire industriel; il m'a donné plus que l'équivalent de mon argent; et encore me semble-t-il que je n'ai pas tout à fait vidé la charrette. »

Effectivement, fouillant sous la paille qui en garnissait le fond, je découvris une petite enclume, un soufflet de forge et deux marteaux, l'un grand, l'autre petit, tels que ceux dont se servent les forgerons.

Il y avait là un mystère; car Slingsby n'avait pas laissé échapper une parole qui pût me faire penser qu'il eût jamais exercé cette dernière profession. — Mais, quelle que pût être l'origine des outils qu'il possédait ainsi, l'idée ne me vint pas de soupçonner ce digne homme de les avoir acquis autrement que par un de ces hasards si fréquents sur les chemins, et qui constituent, pour celui qui en profite, des chances parfaitement légitimes. Non, cette idée ne me vint pas alors; elle ne m'est pas venue depuis vingt ans que je n'ai vu ce brave homme, trépassé sans doute à cette heure, et dont je n'ai pas eu la moindre nouvelle.

Je passai la plus grande partie du jour à m'initier dans les secrets de ma profession nouvelle; il serait mal à propos de dire que mes premiers essais furent très-heureux; mais le temps s'écoulait fort agréablement, et je n'appellerai jamais du temps perdu celui que remplit un travail inutile, s'il est attrayant. Vers le soir, je plantai là ma besogne, et, après un léger repas, j'avisai à de nouvelles explorations.

Cette fois, je pris par le petit sentier perdu qui circulait en nombreux zigzags parmi des bouquets de noisetiers, de sureaux et d'églantiers odoriférants. En suivant ses détours pendant un demi-quart de mille, à peu près, j'arrivai au bord d'un petit ruisseau dont le murmure caressait depuis quelques instants mon oreille, et qui coupait justement cette fraîche allée.

Ma découverte me causa un vif plaisir, car j'avais déjà expérimenté les inconvénients du manque d'eau, bien que certain d'en avoir à proximité. J'étais, en effet, dans un endroit évidemment fréquenté par des voyageurs de mon espèce, et je les savais incapables d'établir leurs quartiers là où il n'est pas facile de se procurer de l'eau. Je m'étendis à plat ventre pour me désaltérer à même à ce courant limpide, et m'assis ensuite, adossé à un buisson fleuri, afin d'admirer à mon aise le flot babillard qui se perdait, à quelques pas de moi, sous le taillis entr'ouvert.

Cette contemplation m'aurait peut-être mené loin, si je ne m'étais rappelé que mon camp restait livré à tous les hasards, pendant que je m'amusais à rêver ainsi. J'y retournai immédiatement.

La nuit vint, — belle et magnifique nuit. La lune monta dans le ciel, dans le ciel où la main prodigue du Créateur dispersait par millions les étoiles scintillantes. J'étais assis sur mon brancard, les yeux levés vers *elle!* Je venais de la découvrir parmi toutes ses compagnes, brillant à des millions de lieues au-dessus de ma tête, la principale étoile du système auquel appartient notre planète, — de

toutes celle que je préfère, — Jupiter, enfin, s'il faut la nommer.

Pourquoi, bel astre, pourquoi rêvé-je si souvent de toi? — ce que je sais de ton existence, c'est ce qu'en sait l'enfant à peine instruit, — que, de toutes les étoiles, tu es la plus vaste, et que tes seules clartés te viennent de rayonnements lunaires. N'est-ce point assez de ces simples notions pour qu'on s'intéresse à Jupiter? Si on y vit, — et cela n'est point douteux, — quelle y doit être la vie? Bien autre, dans cette étoile immense, que sur notre petite planète, à coup sûr! Mais, ici, nous vivons sous le soleil radieux. On vit dans Jupiter sous quatre lunes, quatre flambeaux n'étant pas de trop pour cette énorme masse qui se meut au sein de l'éther. Sur notre terre, où notre cher soleil se lève chaque jour, nous savons ce qu'est la vie : une sorte de bonheur routinier. Mais là-bas, dans cet énorme Jupiter, où jamais le jour ne luit, où les pâles clartés de la lune dissipent seules les ténèbres, que l'existence doit être triste, apathique, endormie!...

Eh bien! cette pensée qu'on vit plus tristement, qu'il y a plus de mélancolie dans cette planète sublunaire que dans notre monde à nous, — déjà si triste, hélas! et si mélancolique, malgré le soleil et ses splendeurs, — cette pensée m'a toujours inspiré je ne sais quelle sympathie compatissante pour cette immense étoile, si lointaine....

Trois jours passèrent ainsi : j'employais la matinée à remettre à bien, non sans peine, les chaudrons fêlés qui formaient mon fonds de magasin. Le reste du jour était

rempli comme il pouvait l'être, de courtes promenades, de passe-temps divers, de longs rêves, de menus soins, je ne sais enfin. Durant ces trois journées, je ne vis que deux êtres de mon espèce : deux paysans qui passèrent devant mon camp sans même m'accorder un regard. Ils se regardaient probablement comme mes supérieurs; peut-être, au fait, l'étaient-ils....

Connaissez-vous rien de plus poétique qu'une forge, la nuit? Une forge isolée, surtout dans quelque creux de vallon. Au milieu du silence, les coups de marteaux sont plus solennels. Parmi les ténèbres, l'étincelle jaillit plus brillante; et le visage du *sastramescro* (c'est le nom bohémien des forgerons), ce visage enfumé, noir de suie, à moitié perdu dans l'ombre, à moitié frappé des rouges clartés qui vagabondent autour de lui, ne semble jamais plus étrange et plus mystérieux.

Maintenant encore, — et bien des sensations, vives jadis, se sont émoussées en moi, — si je me trouve, le soir, en voyage, auprès d'une forge de campagne, je tire machinalement les rênes de mon cheval, et m'arrête court devant ce tableau qui me rappelle et ma jeunesse et les récits merveilleux dont elle fut bercée. Combien de forges et de forgerons dans nos contes et fabliaux !

Presque toujours, en pareille occurrence, il me revient en tête une des biographies les plus amusantes que j'aie jamais lues : celle d'un certain Volundr ou Velint, — un forgeron des mythes septentrionaux, — lequel, vivant parmi les bois et broussailles, faisait des épées d'une

trempe excellente, — d'une trempe telle, en vérité, que, placées dans un ruisseau, le fil à contre-courant, elles partageaient net l'objet le plus léger que l'onde venait à pousser vers elles. Par une série d'événements fort compliqués, Volundr ou Velint épousa la fille d'un roi, et en eut un fils, aussi hardi chevalier que son père était habile forgeron.

Quant à Vulcain et à ses Cyclopes, jamais la vue d'une forge ne me les remet en mémoire. J'ai toujours trouvé ces *gentlemen* très-médiocrement poétiques, et cela ne me surprend guère, vu qu'ils appartiennent à la mythologie grecque, pour laquelle je professe la plus sincère aversion. A leur nom seul, le feu de forge pâlit et s'éteint comme si l'on y jetait des boules de neige. Souffler ferme, en pareil cas, est le seul remède, et je n'y manque jamais.

Me voici dans mon vallon boisé, tâchant de fabriquer un fer à cheval. A défaut d'autre animal sur qui je puisse expérimenter mon adresse quelque peu suspecte, je m'essaye avec mon poney. Dans toute l'Angleterre, je ne trouverais pas une bête ayant un besoin plus urgent de mes bons offices. Trois de ses pieds n'ont pas le moindre fer; au quatrième, il en reste un débris à peine. Aussi les sabots du pauvre animal sont-ils usés et fendillés en tous sens, à la suite de ses derniers voyages sur des routes semées de cailloux :

« Bon quand vous apparteniez aux chaudronniers, mon brave Ambrol, lui avais-je dit; mais vous êtes main-

tenant à un forgeron, et je ferai mentir le proverbe, que « les enfants les plus mal chaussés sont ceux de l'homme « qui fait les souliers. »

Ce n'est pourtant pas une mince affaire que de fabriquer un *petul*. — Le lecteur me pardonnera si, pour lui expliquer les difficultés du métier, je reviens au langage du maître bohême à qui je devais mes premières leçons comme maréchal-ferrant. — J'ai vivement manœuvré le *peshota* (le soufflet) pour ranimer le *yag* (le feu) dans ma forge éteinte. Les *angar* (les charbons) brûlent maintenant de leur mieux, jetant de tous côtés leurs *vajescoe chipes* (leurs langues de flamme). Au centre du feu est couchée une petite barre de *sastra* (fer), longue de dix à douze pouces ; et le voilà chaud, très-chaud, excessivement chaud, ami lecteur. Vous allez me voir *prala*, c'est-à-dire saisir le lingot incandescent, et en placer l'extrémité sur la *covantza* (enclume). Je le bats maintenant aussi dru que si j'étais engagé pour un maître à raison de *dui caulor* (deux shellings) par jour. Et quand je l'ai tant battu qu'il est à peu près froid, — mon bras n'en peut plus, — je le replace au milieu des *angar*, me servant de plus belle du *pudamengro* (nom vulgaire et habituel du soufflet) pour leur rendre une ardeur nouvelle. Pendant ce temps, je chante une chanson de gipsy dont l'air s'accorde merveilleusement avec la cadence enrouée du *pudamengro*, et, avant que la chanson soit finie, le fer est redevenu chaud et malléable. Voyez : je le replace sur la *covantza* et je recommence à marteler ; mais, à présent, me voilà fort

embarrassé. J'aurais besoin de quelqu'un, — fût-ce vous, ami lecteur, — pour maintenir le fer sur l'enclume, tandis que, saisissant d'une main le *chinomescro* (une façon de ciseau), en un ou deux coups bien appliqués du *shakaro baro* (le plus lourd des marteaux) je séparerais justement ce qu'il me faut pour le *petul*. N'ayant aucun aide à ma disposition, je parachève de mon mieux, à coups de marteau, cette opération délicate. Je remets au feu le morceau qu'elle me donne, les soufflets rentrent en jeu, la chanson recommence, et, la chanson finie, ôtant le fer du foyer... — cette fois avec mes *plaistra* (mes pincettes), — je recommence à tourner et retourner le fer sur l'enclume, frappant toujours et sans m'arrêter; je le courbe ensuite, et voyez!... le *petul* se dessine déjà... on entrevoit son croissant ébauché...

Ma besogne, on le devine, n'était pas facile. Sans compter mon inexpérience relative, il me fallait lutter contre l'insuffisance de mes outils, l'état de ma forge par trop rudimentaire, etc. Mais j'avais en ma faveur un élément de succès qui m'a manqué rarement et m'a tenu lieu, dans bien des circonstances, soit d'amis, soit d'argent, soit d'autres ressources non moins essentielles, — c'est-à-dire une persévérance sans laquelle tous les avantages accessoires, toutes les circonstances favorables sont d'une utilité médiocre. Je m'étais mis dans la tête que je fabriquerais un fer à cheval, — un bon fer à cheval, — en dépit de tous les obstacles. Après quatre jours, durant lesquels j'avais façonné et refaçonné l'objet en question cinquante

fois, pour le moins, je mis au monde un *petul* dont aucun maître de l'art n'eût été honteux. Le second me donna moitié moins de peine; et, lorsque j'achevai le quatrième, je me sentais de force à ne pas reculer devant le premier forgeron venu de tout le comté de Chester.

Mais je n'avais pas encore ferré mon petit *gry* (mon cheval). Je procédai sans retard à cette opération. Après avoir dûment préparé les sabots, j'y appliquai chaque *petul* presque brûlant. Oh ! comme la corne sifflait ! quelle poignante odeur s'épandait dans le vallon ! — odeur saine et forte qui ranime les esprits abattus.

Je chaussai mon poney bravement, sans l'enclouer au vif plus d'une seule petite fois; et, cette fois-là, je m'en souviens, il me lança une belle ruade qui me jeta sur le dos. Au lieu de me laisser décourager par ce petit accident, j'y trouvai simplement un avis d'être plus prudent à l'avenir ; et, terminant l'œuvre entreprise, je polis soigneusement le sabot avec mon *ren-baro* (ma lime) ; puis j'envoyai la bonne petite bête chercher pâture dans le taillis, et, mes outils remis à leur place, je m'assis sur ma pierre, le coude sur mon genou, la joue sur ma main.

Mon cœur venait de se serrer : la tristesse s'emparait de moi.

Tristesse morale et tristesse physique, s'il est permis de parler ainsi. Ma tâche était accomplie, accomplie à grand'peine, et je n'avais, pour le moment, plus rien à faire. Mon énergie, dont j'avais peut-être un peu abusé, m'abandonnait tout à coup ; je me sentais sans force et

comme sans espérance. Peut-être mon régime alimentaire contribuait-il aussi à m'abattre : il n'était pas en rapport avec le travail manuel que je m'imposais. Depuis que je m'étais installé dans le vallon, je ne mangeais plus que de grossières galettes d'orge avec un peu de fromage dur, et, pour tout breuvage, j'avais l'eau d'une mare voisine, où je voyais nager souvent, non des poissons d'or et d'argent, mais des grenouilles grises et de petites salamandres aquatiques.

Quoi qu'il en soit, je demeurai longtemps dans cet état d'épuisement nerveux et d'atonie intellectuelle, assis sur ma pierre, ma tête dans mes mains. Je finis cependant par la soulever et je commençai à jeter çà et là, dans le vallon, des regards inquiets.

Une ombre épaisse l'avait envahi peu à peu. A peine, dans la partie haute, apercevait-on encore, à la cime des arbres, quelques rayons lumineux du soleil qui allait disparaître derrière l'horizon; tout le reste était plongé dans une pénombre crépusculaire.

Oserai-je avouer que ces ténèbres croissantes et ma profonde solitude m'effrayaient presque?

Je laissai retomber ma tête sur ma main et demeurai longtemps encore, les yeux arrêtés sur les objets les plus proches, ma forge, mes outils, etc., jusqu'à ce qu'ils eussent, eux aussi, disparu dans l'ombre. Je me trouvai alors dans une attitude dont je n'avais pas conscience; trois doigts de ma main gauche étaient étreints dans ma main droite et comme tordus par un mouvement convul-

sif qui en faisait craquer les jointures; puis je redevins tranquille, mais non pour longtemps.

Tout d'un coup, je me levai en pieds, et pus à peine arrêter sur mes lèvres un cri près de m'échapper. Fallait-il le croire? Hélas! il n'était que trop vrai! le mauvais esprit pesait sur ma poitrine. Cette horreur indicible, familière à mon enfance, s'emparait de moi comme autrefois, et cependant je m'en étais cru débarrassé à jamais. Je l'avais en quelque sorte défiée, y songeant sans aucune appréhension, comme à ces mauvais rêves dont on ne suppose pas le retour possible, et là, au moment où j'y songeais le moins, elle venait ressaisir sa proie!... De minute en minute, je la sentais grandir, je me voyais plus complétement sa victime.

Que faire? Résister, sans nul doute. Aussi me roidissais-je avec tout ce que j'avais à ma disposition de forces viriles. Mais à quoi servait cette résistance? Pour me débarrasser de cette sensation qui était en moi, il eût fallu me débarrasser de moi-même. Je courais parmi les arbres, les heurtant à dessein de mes poings déjà meurtris; je me lançais contre eux, la tête en avant, espérant qu'une vive douleur physique chasserait l'angoisse morale. Vain effort!... cette horreur intime me rendait, au contraire, insensible à toute autre souffrance.

Je finis par me jeter à terre, mordre le sol, avaler ce que j'avais mordu; — puis je me relevai brusquement et me mis à fuir... A la base du petit sentier tortueux par lequel on gravissait les pentes entre lesquelles j'étais

comme emprisonné, je trébuchai sur je ne sais quoi de vivant étendu par terre.

Ce je ne sais quoi tressaillit et poussa une sorte de soupir gémissant... C'était mon poney — qui, dans cet endroit, avait pris son gîte de nuit, — mon poney, seul compagnon de ma triste solitude...

J'arrivai à l'issue du vallon; le soleil, tout au bord de l'ouest lointain, inondait la plaine de ses dernières clartés. Comme tout semblait beau dans ces lueurs prismatiques du soleil à son déclin!... Je me sentis, pour un moment, soulagé... Je n'étais plus dans le vallon peuplé d'horreurs... Mais, quelques minutes après, le soleil avait disparu; un noir nuage vint occuper sa place, et je me retrouvai bientôt dans une nuit aussi épaisse que celle dont j'avais fui les terribles prestiges.

Maintenant, il ne restait rien à faire; et je compris bien que, dans cette lutte inégale, l'angoisse dont j'étais pénétré aurait toujours raison de mes résistances. Plus je la voulais combattre, plus elle acquérait de forces et d'empire. Comment lui échapper? comment? — Si je disais mes prières!...

Et pourquoi non? Je m'agenouillai donc et murmurai : *Notre Père, qui êtes aux cieux!*... Mais cela ne servit à rien... Et maintenant ma souffrance était à ce point que je ne pouvais plus retenir le cri qu'elle m'arrachait...

« Où courir? au village voisin? On me prendra pour un fou... A aucun prix je ne subirai cette humiliation... Quoi qu'il arrive, je resterai dans le vallon... » Et j'allai, déses-

péré, m'adosser contre un buisson de ronces. Je les sentais pénétrer dans ma chair, et j'appuyais avec une sorte de rage, espérant trouver dans ces tortures un remède à mes déchirements intérieurs... Mais ni souffrances ni prières ne pouvaient prévaloir...

A la fin, cependant, il me sembla que l'angoisse était moins terrible, moins écrasante... Je me relevai, chancelant, pour m'enfoncer encore dans le vallon.

Au même endroit où je l'avais laissé, je retrouvai mon cheval. J'approchai ma main de ses naseaux, il lécha ma main. Je me jetai à côté de lui, je passai mes bras autour de son col. Le pauvre animal hennit doucement et sembla donner quelque sympathie à l'agitation fébrile qui me dévorait encore.

C'était là un étrange consolateur;... c'en était un, cependant.

Je me serrai contre mon poney comme pour lui demander protection et secours; je posai ma tête sur son épaule et me sentis à peu près calme. La peur revint ensuite, mais non pas cette folle crainte qui m'arrachait des cris; elle s'effaça, reparut plus faible encore, et s'effaça de nouveau : une sorte d'engourdissement lui succéda cette fois, et, finalement, je m'assoupis, la tête toujours appuyée sur l'épaule de mon bon petit poney.

Plus tard je me réveillai... je me réveillai dans une complète obscurité; — pas une étoile n'était en vue; — mais l'horreur s'était dissipée. Je ne ressentais plus aucune crainte; je me levai, quittant mon cheval, pour

rentrer sous ma tente, où, de plus belle, je me rendormis.

Le lendemain, au réveil, je me retrouvai faible, souffreteux, et frissonnant encore. Le soleil brillait; mais il n'était pas assez haut dans le ciel pour sécher le vallon, humide encore des rosées de la nuit. J'allumai mon feu, et, après être resté quelque temps assis à portée de sa bienfaisante chaleur, je me sentis en bonne disposition de faire honneur à mon très-modeste et très-insuffisant déjeuner. . . . .

III

LIBERTÉ COMPLÈTE. — LE MOT QUE SAIT UN CHEVAL. — VISITE MAL VENUE. — LA JEUNE GÉANTE. — LE GALANT BATTU. — APPRÊTS DU COMBAT. — LA MAIN DROITE ET LA MAIN GAUCHE. — CONSEILS SYMPATHIQUES. — LE COUP SOUS L'OREILLE. — LONG-MELFORD. — FRANC JEU, S'IL VOUS PLAÎT! — LE FLAMBOYANT REVIENT A LUI. — L'ANATHÈME ET LES REGRETS. — SEULE AU MONDE.

Deux jours après, le matin, je me retrouvai de même, assis devant mon feu. Jusqu'au dernier morceau, toutes les provisions que j'avais apportées avec moi dans ce vallon solitaire étaient bel et bien épuisées.

Je délibérai naturellement sur le parti que j'avais à prendre.

Rentrer dans le monde me souriait peu. Le monde n'avait eu pour moi que déboires et déceptions. La solitude m'offrait cette complète indépendance que j'ai toujours préférée à tout. Encore fallait-il de quoi manger. Eh bien! j'irais à la ville la plus voisine renouveler mon

approvisionnement de comestibles, et je reviendrais dans mon trou jouir encore de quelque liberté. Par manière de passe-temps, si je rapportais plumes et papier, je pourrais écrire quelques pages. Ma Bible me servirait de pupitre.

Excellent pupitre que la Bible pour écrire, par exemple, une bonne et vive satire sur les folies mondaines... Mais, avant tout, il faut manger.

J'avais calculé que la ville la plus voisine devait être à cinq milles environ de ma petite vallée. Avec ma charrette et mon cheval, j'étais en mesure d'y aller et d'en être revenu avant la nuit. Pour alléger mon équipage, il me parut à propos de laisser derrière moi, toute dressée, la tente que mon ami Slingsby m'avait vendue, ainsi que l'outillage de ma pauvre forge. Tout cela ne courait pas grand risque dans ce retrait ignoré où j'aurais pu vivre six mois entiers sans y voir figure humaine.

Au premier coup de sifflet, mon poney, — maintenant tout habitué à mes allures, — quitta la hauteur où il était allé paître, et vint vers moi au petit trot, docile et dévoué comme un chien.

« C'est pour toi, mon vieux, — me pris-je à lui dire, — pour toi comme pour moi que nous allons à la ville. Tu as besoin d'avoine comme j'ai besoin de pain. Seulement il faudra faire hâte, car je suis pressé de revenir ici. Va bon train, petit Ambrol, et je te promets de l'avoine aussitôt que nous aurons dételé. Tu sais, Ambrol, ce qu'on appelle avoine?... »

Ambrol se mit à hennir comme pour me prouver qu'il comprenait à merveille. Et pourquoi n'aurait-il pas compris? Depuis qu'il était à moi, je ne lui avais jamais donné à manger sans lui répéter le mot en question.

Maintenant, le lecteur saura qu'en langue bohémienne, *ambrol* signifie *poire*.

Le poney déjà couvert de son harnais, et la charrette préparée, j'allais relever le brancard, j'allais siffler pour avertir Ambrol et l'installer à son poste, lorsqu'il me sembla que j'entendais quelque bruit,... un bruit distinct de ceux qui animaient ordinairement ma solitude, cris d'oiseau, craquement de branches. Celui-ci, lorsque je l'analysai plus à loisir, la tête un peu inclinée vers la terre, ressemblait fort au grincement des roues quand elles sillonnent un terrain sablonneux.

Venait-il donc de la route? Non... la route était trop éloignée pour que le vent m'apportât de ses échos.

J'écoutai de plus belle : c'étaient bien des roues; à chaque instant elles se rapprochaient du vallon. Un murmure de voix se maria peu à peu à leur roulement monotone; enfin j'entendis une clameur distincte qui partait bien évidemment de l'entrée même de ma retraite en entonnoir.

« Voilà certainement des gens de mon espèce, me dis-je laissant retomber à terre le brancard de ma charrette... Est-il bien possible qu'ils viennent par ici?... »

Mes doutes sur ce point, s'il m'en restait encore,

allaient être bientôt dissipés. Les roues, qui s'étaient un moment arrêtées, se remirent en mouvement, et cette fois sur le sentier tournant qui aboutissait à ma petite Thébaïde. Je ne songeai plus qu'à regarder du côté où il s'ouvrait devant moi, — du côté où allaient paraître ces visiteurs inattendus, à coup sûr, et très-médiocrement bien venus. Presque aussitôt j'entendis un choc, une glissade indiquant assez un cheval engagé sur un terrain difficile, puis un grossier juron; et l'instant d'après apparut un homme guidant une charrette attelée d'un cheval.

Tout occupé de soutenir la tête de cet animal pour l'empêcher de butter sur la pente où il l'avait poussé, l'homme en question avait, à ce moment, la tête tournée dans le sens opposé au mien. Mais, en arrivant au bas de la descente, il reprit sa position naturelle, et tout à coup m'aperçut, tête nue, sans habit ni gilet, à quelques mètres de lui.

Ceci parut le saisir : il se rejeta en arrière par un mouvement si brusque, si violent, que son cheval se trouva presque assis de force, et la croupe à terre.

« Pourquoi donc n'avancez-vous pas? cria une voix qui semblait celle d'une femme et partait de derrière la charrette ainsi arrêtée. Vous nous barrez le passage, et nous allons trébucher les uns sur les autres... »

J'aperçus alors, par-dessus la toile du premier chariot, la tête d'un second cheval.

— Avancez donc, Jean! » dit une autre voix, voix de

femme comme la première, venue d'un point encore plus élevé.

L'homme à qui on s'adressait ainsi ne bougea point. Il restait, me contemplant toujours, dans la même attitude qu'il avait prise à ma vue, le corps très-rejeté en arrière, son pied gauche en avant du droit, et de sa main droite pesant toujours sur le licol du cheval, qui, pour le coup, s'était assis tout à fait.

« Mais qu'avez-vous donc? reprit la voix que j'avais entendue la dernière.

— Reculez!... arrêtez, les femmes! dit l'homme, qui me regardait toujours avec le même ébahissement... Voici du nouveau, et rien d'agréable.

— Qu'est-ce, enfin? répliqua la même voix. Laissez, Moll, laissez-moi passer!... j'aurai bientôt nettoyé la route... »

Et j'entendis une sorte d'élan sur la pente du sentier.

« Vous n'avez pas à vous effrayer, dis-je alors m'adressant à l'homme en question. Je ne vous veux aucun mal. Je suis un voyageur comme vous... N'ayez pas peur!... Je suis immatriculé parmi les *chabos* (bohémiens)... Un Rommany de la bonne espèce, ou c'est, alors, qu'il n'y en a pas en ce monde... Bonjour donc à vous, frère... Et soyez le bienvenu!... »

L'homme me regarda un moment d'un air soupçonneux; puis, adressant à son cheval une énergique malédiction, il le releva d'un coup de fouet et lui fit traverser

la vallée dans toute sa largeur, murmurant lorsqu'il passa près de moi :

« J'ai donc eu peur?... Mmm!... »

Je ne me rappelle point avoir jamais vu un gaillard de mine plus sinistre : taille de cinq pieds sept à huit pouces, conformation athlétique, face brune et mafflée, favoris épais, çà et là grisonnant, car il ne pouvait avoir guère moins d'une cinquantaine d'années. Il portait une veste courte d'un bleu passé, des culottes justes, bas de laine et brodequins lacés; sur sa tête il avait une sorte de bonnet rouge, autour de son cou de taureau un foulard espagnol.

Cet homme, décidément, ne me revenait pas.

« Peur! continua-t-il à grommeler tout en dételant sa charrette... C'est bien *peur* que j'ai entendu, ce me semble... »

Déjà d'autres personnages entraient en scène.

S'élançant en avant de la charrette qui venait de déboucher à l'entrée du défilé, parut d'abord une femme ou plutôt une jeune fille de très-haute stature, mais qui ne paraissait pas plus de dix-huit ans. Une manière de corps très-juste et un jupon de grosse étoffe bleue constituaient le plus clair de son costume. Point de chapeau, ni de bonnet, ni de couvre-chef quelconque. Sa chevelure épaisse et blonde tombait librement sur ses épaules. Son teint était beau, sa physionomie très-hardie, mais ouverte et bonne, ses traits étaient agréables.

Sur ses talons venait une autre femme, d'environ qua-

rante ans, d'aspect repoussant et vulgaire, à laquelle j'accordai à peine un coup d'œil, absorbé que j'étais par la vue de la grande jeune fille.

« Eh bien donc, Jean, que se passe-t-il? demanda cette dernière, regardant l'homme au chariot.

— Rien... J'ai eu peur... Voilà tout... répondit celui-ci sans quitter sa besogne.

— Peur de quoi?... de ce gamin?... Mais il n'a que le souffle... Je m'engagerais à le rosser d'une seule main.

— Vous pourriez même vous passer de mains tout à fait, belle demoiselle; vos yeux suffiraient pour venir à bout de moi. Je n'ai jamais vu port et figure si vraiment dignes d'une reine. Vous me rappelez Ingeborge, princesse de Norvége. Elle avait, comme vous le savez, douze frères, — autant de héros, — et les étrillait fort bien au besoin.

— Tâchez, mon camarade, de garder pour vous vos moqueries, me répondit la jeune géante, ou je vous donnerai sur la figure de quoi vous forcer à l'essuyer. Parlez poliment!... sinon il vous en pourrait cuire.

— Oui-da!... Peut-être ai-je un peu trop compté sur vos connaissances historiques... Eh bien! je vous en demande pardon... Descendons le cours des âges. Voici qui vous conviendra probablement mieux :

As I was jawing to the gav yeck diwus.
I met on the drom miro Rommany Chi... [1]

[1] Deux vers bohémiens dont nous ne risquerons pas la traduction, mais dans lesquels nous entrevoyons le début d'une ballade

— Au diable vos *Rommany chis* (filles bohêmes) ! jeune cadet, interrompit brusquement la grande jeune fille, qui me lança un regard plus menaçant et dont les poings se crispèrent de façon à m'inquiéter... Soyez plus poli, s'il vous plaît !... Vous croyez parler à une de vos bohémiennes, et vous vous trompez... Bien que je vive en compagnie de *gypsies* ou, pour mieux dire, de *métis*, de *half-and-halfs*, je vous prie de vous rappeler que je suis de sang chrétien et de race chrétienne, étant née dans la grande maison de Long-Melford.

— A ne calculer que d'après votre taille, répliquai-je en toute bonne humeur, vous avez, en effet, dû venir au monde dans une maison très-grande... Ce serait dans une cathédrale que je ne m'en étonnerais nullement.

— Halte ! Bella, s'écria l'homme se jetant au-devant de la jeune virago, qui, cette fois pour tout de bon, courait sur moi le poing levé... La première manche m'appartient.... »

Puis, s'avançant de mon côté dans une attitude menaçante et avec un regard qui ne promettait rien de bon :

« N'est-ce pas *peur* que vous avez dit? reprit-il.

— J'ai dit *peur*, en effet ; mais je crois que je vous faisais tort en me servant de ce mot ; j'aurais dû dire *stupéfaction ;* du reste, vous aviez tout à fait l'air d'un homme qui ne peut maîtriser la frayeur dont il est saisi. »

amoureuse : — « Comme j'allais... je rencontrai sur la route une fillette bohême, » etc.

Le gaillard me regardait, cependant, avec une expression de visage où était empreinte je ne sais quelle stupide férocité. Il semblait délibérer, à part lui, s'il frapperait ou non; mais, avant qu'il eût pris son parti, la grande jeune fille bondit en avant :

« Il se moque! il se moque! » criait-elle; et, sans que j'eusse songé à me mettre en défense, elle m'appliqua sur la figure un coup de poing qui faillit me renverser.

« Holà!... c'est assez! dis-je en portant la main à ma joue. Vous avez tenu votre promesse en me forçant à essuyer mon visage.... Tâchons à présent de vivre en paix!... et dites-moi, si vous le pouvez, pourquoi vous me cherchez querelle?

— Pourquoi? reprit l'homme. N'avez-vous pas dit que j'avais peur de vous?... Mais, d'ailleurs, qui vous a permis de camper ainsi sur mon terrain?

— Ceci est un terrain à vous?

— Belle question!... Comme si personne l'ignorait!... Ne savez-vous pas qui je suis?

— Il me semble que je le devine.... A moins que je ne me trompe, vous devez être celui qu'on appelle l'Étameur Flamboyant. Pour vous dire la vérité, je suis charmé de notre rencontre... Je désirais vous voir... Voici, je suppose, vos deux femmes. Je les salue de grand cœur et sans rancune... Nous avons ici place pour tous, et, j'ose le dire, nous serons bientôt bons amis. Faisons d'abord connaissance, et je vous dirai mon histoire.

— Eh bien! ceci passe tout le reste? s'écria mon interlocuteur abasourdi.

— Non!... Je ne crois pas que, maintenant, il se moque, interrompit la jeune fille dont la colère semblait s'être apaisée tout à coup... Ce blanc-bec parle assez poliment pour le quart d'heure.

— Poliment?... reprit, avec un juron, l'homme aux épais favoris... Poliment?... Ceci vous ressemble... Un bon coup, avec vous, et tout est dit... Poliment!... Vous voudriez, sans doute, que monsieur restât ici, tant qu'il lui plairait, à me soutirer tous mes secrets et de moitié dans tout ce que je dirais à mes deux femelles.

— Qu'entendez-vous par « vos deux femelles? » répliqua immédiatement la jeune fille, rougissant déjà de colère. Parlez pour une, et c'est assez!... Je ne suis pas une femelle à vous, si ce nom convient à quelque autre; et retenez bien ceci, Jean-le-Noir, Anselo, ou de telle autre façon qu'il vous plaira être appelé. — Ce que je disais tout à l'heure à ce cadet, je vous le répète, à vous : « Si « vous n'êtes pas civil, on tâchera qu'il vous en cuise. »

L'homme se tourna vers la jeune fille d'un air furieux; mais il lui fallut bientôt baisser les yeux devant son regard intrépide. Il les détourna vers mon petit poney qui paissait parmi les arbres.

« Qu'est ceci? s'écria-t-il, courant à lui et le saisissant par la crinière. Aussi vrai que j'existe, c'est le cheval de ce lâche et misérable coquin, Jacques Slingsby.

— Il n'est plus à lui, répondis-je; je l'ai acheté, je l'ai payé.

— Peu importe; il est maintenant à moi, reprit l'homme. J'ai juré que je le saisirais, la première fois que je le rencontrerais sur ma *tournée*... Oui... et j'ai juré de battre son propriétaire.

— Je ne suis pas Slingsby.

— Qu'est-ce que cela me fait?

— Vous ne songez sans doute pas à me battre?

— J'ai eu *peur*, disiez-vous...

— Je suis malade et n'en puis plus.

— Allons, pas de grimaces!... Haut les poings!

— Si je vous laissais le cheval?...

— Haut les poings, encore une fois!

— Alors, donc, pas moyen de s'entendre?...

— Empochez ceci!...

— Gare aux yeux, Jean!... Là!... vous avez votre paquet!... J'étais sûre que cela finirait ainsi, cria la jeune fille, tandis que mon antagoniste reculait en chancelant, atteint à l'œil d'un *bout-à-l'anglaise* bien détaché... Je me doutais bien que, tout le temps, il se moquait de vous.

— Ce n'est rien, Anselo!... Vous savez votre affaire... En avant! dit à son tour la vieille mégère, qui, jusqu'alors, n'avait pas pris la parole. — En avant, *inapopli!* mon garçon!... Vous en mangeriez dix comme celui-ci. »

L'Étameur Flamboyant ne se fit pas répéter deux fois cet avis, et revint sur moi, penché en avant, pour me démolir d'un coup de tête. Mais il s'arrêta court en recevant sur le nez un *bas en haut* de la main gauche.

« Vous n'en viendrez jamais à bout de cette façon, »

me dit alors la jeune fille avec un regard où se lisait un doute déjà sympathique.

Je pensai qu'elle avait raison lorsque l'Étameur Flamboyant, jetant bas en un clin d'œil sa veste bleue et son bonnet rouge, s'élança de nouveau sur moi, plus irrité que jamais. Il ne prêta pas plus d'attention que n'aurait fait un taureau sauvage, à un *rince-bouche* qui cependant lui fendit la lèvre. Presque aussitôt ses bras m'étreignirent, et, l'instant d'après, précipité à terre, je le sentis étendu sur moi de tout son poids. Le gaillard était d'une force athlétique,

« A présent, faites-lui son compte ! » dit la vieille femme.

L'Étameur Flamboyant ne répliqua rien ; mais, plantant son genou tout au milieu de ma poitrine, il saisit mon cou dans ses deux larges mains, qu'on eût dit gantées de corne.

Cette fois, je me tins bien pour mort, et, sans aucun doute, la minute d'après c'en était fait de moi, n'eût été l'intervention de la grande jeune fille, qui saisit le foulard noué au cou de mon adversaire avec autant de vigueur qu'il en mettait à m'étrangler.

« Est-ce franc jeu, ceci? disait-elle.

— A bas les mains, Bella! cria l'autre femme... Est-ce franc jeu ce que vous faites?... A bas les mains, ou je vous tombe dessus à mon tour!... »

Mais Bella ne prit seulement pas garde à ces injonctions menaçantes, et deux tours qu'elle donna vigoureusement au foulard rétrécirent si bien la cravate de l'Étameur,

qu'il en perdit à peu près la respiration. Aussi, me lâchant tout à coup, il se releva et lança un coup de poing à ma belle protectrice, qui l'évita fort adroitement; puis elle lui dit, du plus beau sang-froid :

« Finissez d'abord l'affaire commencée... Vous me trouverez ensuite, si vous en avez envie... Mais finissez-la loyalement et de franc jeu!... Quand je suis là, tout se passe en règle! vous le savez... Je serai *le second* de cet enfant, et si, par hasard, il vous culbute... c'est Margot qui vous ramassera. »

Le duel reprit en effet, et, pendant les dix minutes suivantes, ce fut une chaude bataille. Mais, dans cet intervalle, bien loin de jeter bas l'Étameur, j'avais moi-même reçu six *atouts* à me coucher par terre.

« Je ne crois pas que je puisse tenir longtemps, dis-je à Bella, — mon *second*, — sur les genoux de laquelle j'étais assis reprenant haleine... Il me faudra céder la partie... Le Flamboyant tape dur... »

Et je crachai, à ces mots, un flot de sang.

« Il est bien certain, comme vous vous y prenez, répondit-elle, que vous ne viendrez jamais à bout de lui. Vous escrimer de la main gauche contre le Flamboyant... cela ne peut pas vous mener loin... Pourquoi ne vous servez-vous pas de la main droite?

— Parce que je suis gaucher, » répliquai-je.

Et, me relevant, je retournai à la charge.

Six fois j'atteignis le Flamboyant, contre un seul coup reçu de lui; mais mes six coups étaient de la main gauche,

et le sien m'envoya par terre, les quatre fers en l'air.

« Eh bien! que vous disais-je?... Vous servirez-vous enfin de Long-Melford? me demanda Bella, m'aidant à me remettre sur pieds.

— Je ne sais pas... ce que vous entendez... par Long-Melford, lui répondis-je hors d'haleine.

— C'est ce grand inutile que vous avez-là, me dit-elle en touchant mon bras droit... Si vous m'écoutez, peut-être vous reste-t-il encore une chance. »

Elle avait à peine fini, que l'Étameur était *paré* derechef, et bien mieux, hélas! que je ne l'étais moi-même. Je quittai cependant les genoux de mon second, aussi résolûment que me le permit mon état de faiblesse.

Jean-le-Noir vint sur moi, frappant de droite et de gauche, aussi frais d'haleine, en apparence, et aussi dispos de muscles qu'il l'était au début du combat, bien qu'il eût les yeux notablement enflés et la lèvre inférieure coupée en deux. De droite et de gauche, il vint frappant. Et je n'aimais ni ses coups, ni même le vent qu'ils chassaient devant eux : tout cela n'avait rien qu me fût agréable, et je rompais, toujours plus découragé.

Finalement, il m'adressa un horion qui, s'il eût eu son plein effet, aurait terminé la bataille; mais, vu que le pied lui glissa au même moment, son poing ne fit que m'effleurer l'épaule gauche, et alla donner avec une force effrayante contre un arbre vers lequel j'avais été acculé.

Avant que l'Étameur eût pu se relever, je rassemblai tout ce qui me restait de forces pour le frapper sous l'o-

reille ; après quoi je tombai par terre, complétement épuisé.

Le hasard voulut que ce dernier coup porté à l'Étameur fût un coup de la main droite.

« *Hurrah pour Long-Melford!* cria Bella dont j'entendis à peine la voix stridente. Rien, pour en finir vite, comme ce gaillard qui n'en finit pas... »

A ces mots, tout étendu que j'étais, je tournai la tête de côté. Je vis alors le Flamboyant couché, lui aussi, sur le sol et paraissant avoir perdu connaissance.

« Il est mort!... disait la vieille femme, essayant en vain de le relever... Il est mort!... — Le plus vaillant homme de tout le pays, tué de cette façon par un enfant!... »

Ces paroles m'alarmèrent tout d'abord. Je fis en sorte de me retrouver debout, et, avec l'assistance de cette femme, je parvins à placer mon adversaire sur son séant. Posant alors la main sur son cœur, j'y sentis une légère pulsation.

« Il n'est point mort, dis-je aussitôt... Il n'est qu'étourdi... Si on lui tirait un peu de sang, vous le verriez reprendre connaissance à l'instant même... »

Je sortis alors de ma poche un canif que j'y avais, et, mettant à nu le bras de l'Étameur, j'allais pratiquer l'incision voulue, quand la vieille femme, me repoussant d'un coup de poing :

« Si vous le touchez, s'écria-t-elle, je vous arrache les yeux de la tête!... Croyez-vous qu'on va vous laisser

compléter votre ouvrage, et, pendant qu'il dort, vous permettre de le tuer?... Vous avez assez de son sang comme cela.

— Mais vous êtes folle, répondis-je. Tout ce que je veux, c'est le tirer de sa léthargie... Vous déplaît-il qu'on le saigne? Alors, allez querir de l'eau, et jetez-lui-en par la figure... Vous savez sans doute où est l'étang?...

— Ah! vous croyez cela?... Vous croyez que je vais laisser mon pauvre mari dans vos mains et dans celles de cette sang-mêlée qui jamais ne nous a été fidèle,... pour le trouver, à mon retour, étranglé ou poignardé?... Pas de ça, petit homme!

— Allez donc! dis-je, m'adressant à la grande jeune fille. Prenez le bidon, et rapportez un peu d'eau.

— Vous feriez mieux d'y aller vous-même, me répondit-elle, essuyant une larme survenue au bord de sa paupière tandis qu'elle regardait le grand corps inerte de l'Étameur évanoui... Si vous pensez que l'eau puisse le guérir, allez en chercher!... »

J'avais, sur ces entrefaites, recouvré quelques forces. J'en profitai pour me traîner, armé d'un bidon, jusqu'à l'étang. En y arrivant, je commençai par me jeter à plat ventre, boire une bonne lippée, et plonger dans l'eau ma tête ardente. Je remplis ensuite le vase et m'en revins du côté du vallon.

Avant de gagner le sentier par lequel on descendait dans ses profondeurs, il fallait longer un temps ses bords élevés. J'arrivai de la sorte sur un point qui dominait pré-

cisément l'espèce de lice où nous venions de combattre; le terrain s'y dérobait en pentes rapides et masquées par une abondante végétation.

Là, j'entendis un grand bruit de voix venant du fond de la vallée. Je fis halte, et, m'accrochant à un arbre, je me penchai, pour mieux entendre, sur cette espèce d'entonnoir.

Les deux femmes se disputaient fort haut.

« Vous êtes cause de tout, méchante métisse, disait la vieille à la jeune... Si vous ne vous en étiez point mêlée, notre homme aurait fait l'affaire de ce petit drôle.

— Je suis, répondait l'autre, pour le franc jeu et pour Long-Melford. Si votre homme, — car ce n'est pas le mien, — avait loyalement attaqué l'enfant, je ne m'en serais pas mêlée, à coup sûr... Mais avec moi, il ne faut pas songer à besogner de travers... Et pour ce qui est de larder ce garçon avec nos couteaux lorsqu'il va revenir, — ainsi que vous me l'avez honnêtement proposé, — je ne vous aime pas assez, vous et votre homme, pour vous servir de la sorte au détriment de mon salut.

— Taisez-vous donc, ou... »

Je ne jugeai pas à propos d'attendre la fin de la phrase, et je me hâtai de descendre dans le vallon.

Mon antagoniste commençait à donner quelques légers signes de vie. La vieille femme lui supportait les épaules, lançant par-ci par-là quelques regards de colère à la grande jeune fille, qui se promenait lentement de long en large.

Je me hâtai de lancer à la figure de l'Étameur la plus grande portion de l'eau que je rapportais; sur quoi il éternua, remua les mains, et se mit à regarder autour de lui. D'abord ses regards, éteints et lourds, n'indiquaient aucun retour d'intelligence. Bientôt, cependant, il parut se recueillir et avoir conscience de sa position. Il me jeta un coup d'œil en dessous, et, immédiatement après, un autre plus haineux encore à la grande jeune fille, qui paraissait, continuant sa promenade, accorder peu d'attention à ce qui se passait. Enfin, il regarda sa main droite, qui avait évidemment souffert du rude coup frappé contre l'arbre, et une malédiction à demi comprimée jaillit de ses lèvres.

La vieille femme se pencha vers lui et lui dit à voix basse quelques paroles. Il la contempla un moment et se releva, non sans quelque peine. — Elle se remit à lui parler sur le même ton : sa physionomie était hideuse. — Elle l'excitait probablement à quelque acte sinistre. Je m'aperçus qu'elle avait à la main un de ces couteaux catalans qui se ferment au moyen d'un ressort.

L'homme resta un moment indécis et délibérant avec lui-même; puis il examina sa main gonflée, hocha la tête, et répondit à cette furie quelques mots dont la signification m'échappa.

La grande jeune fille, qui, sans doute, avait mieux entendu, les répéta en lui adressant la parole :

« Non! lui dit-elle. Vous avez raison : *cela n'irait pas*... Et maintenant, écoutez-moi!... Laissons-là ce qui

est passé. Donnons-nous cordialement la main et campons ici tous les quatre, comme ce garçon nous le proposait il y a un moment... »

L'homme la regarda, haussa les épaules, et, sans lui répondre un mot, s'en alla chercher son cheval qui s'était couché au bord des taillis. Il le fit lever à grands coups de pied, le conduisit à sa charrette, et se mit à l'atteler.

L'autre charrette et l'autre cheval, pendant toute la scène que je viens de raconter, étaient restés immobiles au bas du sentier. La vieille femme alla prendre son cheval par la bride, le fit avancer dans un espace libre où elle pouvait retourner l'équipage, et le ramena, par ce même sentier, jusqu'à mi-pente. Là, elle fit halte et parut attendre son compagnon.

Bella, cependant, regardait tout sans mot dire. Enfin, voyant que l'homme avait attelé sa charrette, et que la vieille et lui allaient partir :

« Eh bien! lui dit-elle, est-ce que vous décampez comme cela?... »

Ne recevant aucune réponse :

« Vraiment, continua-t-elle, je vous dirai, Jean-le-Noir, et je vous dirai, Margot, à vous, sa femelle, que ce n'est pas là me traiter avec politesse... Mais, n'importe!... Je n'ai pas de rancune, moi, et je suis toute disposée, si vous le voulez, passant par-dessus ces procédés, à m'en aller avec vous.... Ce qui est arrivé me fait de la peine; mais à qui vous en prendre, si ce n'est à vous?.... Voyons, dites! partons-nous ensemble?.... »

L'homme ne répondit pas un mot et fouetta son cheval. La femme, qui, probablement, avait moins d'empire sur elle-même, répliqua sur un ton de plainte hargneuse :

« Restez où vous êtes, méchante cavale, et puisse la malédiction de Judas s'attacher à vous!... Restez avec ce fragment d'homme que vous avez voulu tirer d'affaire à nos dépens!... J'espère bien qu'avant d'être pendu il vous régalera d'un bon coup de pointe... Vous emmener, après ce qui s'est passé?... Non vraiment; ni vous, ni ceux qui vous appartiennent.... Descendez ici votre carriole, et vivez si bon vous semble avec ce *chabo!*... »

A ces mots, elle excita son cheval et remonta le défilé, suivie par son homme. Leurs charrettes étaient légères; ils ne furent pas longtemps à gravir cette sente escarpée. Je les suivis pour bien m'assurer qu'ils s'éloignaient.

Arrivé en haut, je trouvai, à l'issue du chemin, une petite brouette attelée d'un âne, qui, sans nul doute, devait appartenir à la jeune fille.

L'Étameur et sa femelle étaient déjà passablement loin. Je demeurai quelque temps à les regarder filer. Ensuite, prenant l'âne par son licol, je le conduisis, avec la brouette, au fond du vallon.

J'y trouvai Bella assise sur la pierre, à côté du foyer. Ses cheveux étaient dans un grand désordre, — et la pauvre enfant pleurait.

« C'étaient de méchantes gens, me dit-elle, et je ne les aimais point.... mais je ne connaissais personne qu'eux... Personne au monde!... »

IV

LES LARMES D'ISOPEL. — ORIGINE MYSTÉRIEUSE. — LA GRANDE-MAISON. — INFLUENCE DES MUSCLES SUR LA VERTU. — UNE MÈRE DE RENCONTRE. — PROPOSITION DE MARIAGE. — TERREURS NÉVRALGIQUES. — TÊTE-A-TÊTE PÉRILLEUX. — L'AMÉRIQUE, TOUJOURS L'AMÉRIQUE! — UNE LEÇON DE GRAMMAIRE. — L'HONNÊTE TAVERNIER. — PARIER A COUP SUR. — LA THÉIÈRE ET LA BIBLE. — EFFET DE SOLEIL.

Le soir de ce même jour, on nous aurait vus, la grande jeune fille et moi, prenant notre thé près du feu; — elle sur un escabeau de bois, moi, comme toujours, sur ma pierre.

« Voilà d'excellent thé! m'écriai-je; — mais je ne puis le savourer comme si je me portais bien... Je me sens bien mal à mon aise.

— Après avoir boxé avec le Flamboyant, répondit la eune fille, il est encore étonnant que vous vous sentiez de façon ou d'autre... Quant au thé, il doit être bon, car je l'ai payé dix shillings la livre.

— Hé!... c'est une somme, cela, pour une personne dans votre état.

— Mon état... mon état!... Sachez d'abord, jeune homme... Mais, non; je n'ai pas le cœur de vous chercher noise... Vous avez si mauvaise mine... D'ailleurs, vous avez raison... dix shillings sont quelque chose pour qui voyage sur les chemins... Mais, quand je prends du thé, il faut que le thé soit bon... or il faut que j'en prenne, car j'en ai l'habitude. Et cependant je ne puis m'empêcher de penser qu'il me met en tête de singuliers caprices..... C'est ce que j'ai entendu appeler, je crois, des vapeurs..... Cela me fait gémir et pleurer.

— Bon Dieu! m'écriai-je... si grande, si vaillante, et pleurer ainsi pour si peu de chose!...

— Jeune homme, vous n'êtes guère poli, ce soir. Bien vous prend d'être malade, ou sinon... Grande! je n'ai pas déjà tant de pouces de plus que vous... Vaillante! vous devriez être le dernier à me reprocher ma vaillance. Il vous a servi quelque peu que je sois vaillante de temps en temps... Si je ne vous eusse pas tiré des griffes de Bosville-le-Flambant, vous ne prendriez pas du thé en ma compagnie, à l'heure présente.

— Vous oubliez le beau coup de poing dont vous m'avez régalé en plein visage... Mais, passons!... Cet homme s'appelle donc Bosville?... Et vous, comment vous nomme-t-on?

— Isopel Berners.

— Et d'où vous vient ce nom, je vous prie?

— Vous aimez les questions, jeune homme... Mon nom est celui de ma mère.

— Elle s'appelait Isopel?

— Isopel Berners.

— Mais votre père... car vous aviez un père?

— Oui, j'avais un père... mais je ne porte pas son nom, répondit la jeune fille avec un soupir.

— C'est donc la mode, dans votre pays, de ne pas donner aux enfants le nom de leur père?

— Nous allons nous fâcher, jeune homme... Vous avez voulu savoir mon nom, je vous l'ai appris; je n'en rougis pas.

— C'est un nom très-noble.

— Comme vous dites. Le chapelain de la Grande-Maison, où je suis née, m'a appris que mon nom était noble. — Il est assez bizarre, répétait-il souvent, que les trois plus grands noms du comté se retrouvent dans la Grande-Maison. — En effet, il y avait le mien, celui de Devereux et celui de Bohun[1].

— Qu'appelez-vous la Grande-Maison?

— L'hospice, donc : — la Maison de Travail.

— Est-il possible que vous y soyez née?

— Oui, jeune homme : — et comme vous me parlez, à présent, avec politesse et douceur, je vous dirai bien volontiers toute mon histoire.

[1] Trois noms normands qui figurent, en effet, parmi les plus illustres du *peerage* anglais.

Mon père était officier sur mer. Il fut tué dans un combat, en revenant épouser ma mère, Isopel Berners. Il l'avait auparavant connue et abandonnée. Au bout de quelques mois, il lui écrivit une lettre pour lui dire qu'il n'était pas en paix avec sa conscience, qu'il se repentait, et qu'il lui offrirait toutes les réparations auxquelles elle avait droit, dès que son vaisseau serait rentré au port. Eh bien, jeune homme, la veille du jour où le vaisseau allait arriver, ils rencontrèrent l'ennemi. Le combat eut lieu. Mon père fut tué après avoir terrassé, sur le pont, six hommes de l'équipage français. C'était un homme très-grand et très-fort, à ce que j'ai ouï dire... et un homme qui savait se servir de ses mains.

Quand ma mère eut ces nouvelles, peu s'en fallut qu'elle ne devînt tout à fait folle. Elle se sauva par les champs et les bois, ne songeant plus à son commerce; — c'était une marchande de modes. — Elle erra ainsi bien longtemps, tantôt assise sous quelque arbre, tantôt suivant le cours de quelque rivière; et enfin, un jour, elle se jeta dans je ne sais quelle eau, où elle se serait noyée, si on ne se fût trouvé là, tout à point, pour l'en tirer. Ce fut alors qu'on la transporta dans la Grande-Maison, de peur qu'elle ne voulût encore se faire du mal; car elle n'avait, pour veiller sur elle, ni amis, ni parents. Elle y mourut trois mois après; — mais j'étais déjà venue au monde.

C'était, m'a-t-on dit, une douce et jolie créature que ma pauvre mère; — mais elle n'avait rien de ce qu'il

faut dans ce monde, n'étant ni grande, ni vaillante, ni capable de se faire porter respect.

Je naquis donc, et je fus élevée dans la Grande-Maison, où j'appris à lire, à coudre, à craindre le Seigneur — et à me faire respecter.

A quatorze ans, on me mit en service chez un fermier et sa femme. Je ne restai pas longtemps avec eux; car j'y étais bien mal nourrie et maltraitée de bien d'autres manières, surtout par ma maîtresse, qui voulut un jour me coucher par terre d'un coup de balai.. Je la couchai par terre d'un coup de poing, après quoi je m'en retournai...

— Et l'on vous reçut?...

— Pas trop bien, jeune homme. Tout au contraire. On me logea dans une chambre obscure, où je restai quinze jours entiers au pain et à l'eau. J'en pris facilement mon parti, d'ailleurs, charmée que j'étais de me retrouver dans la Grande-Maison, — l'endroit où j'étais née... — l'endroit où était morte ma pauvre mère.

J'y restai deux ans de plus, lisant, cousant, honorant Dieu... et me faisant respecter quand besoin était. Ce temps écoulé, on me remit en condition, cette fois chez un riche fermier, marié comme l'autre... Mais, chez le riche, je demeurai moins longtemps que chez le pauvre... Il me fallut quitter pour avoir...

— Pour avoir encore couché par terre votre maîtresse?

— Non, jeune homme... Ce fut mon maître que je cou-

chai par terre, parce qu'il avait avec moi des façons peu convenables. Cette fois, je ne retournai pas à la Grande-Maison, pressentant bien que je n'y serais point reçue. Je lui tournai donc le dos, à cette maison où j'étais née... où ma pauvre mère était morte... et j'errai pendant plusieurs jours, je ne sais trop où ni comment, n'ayant d'autre ressource que quelques *half-pence* retrouvés fort à propos au fond de mes poches.

Un jour que je pleurais au pied d'une haie, — je venais de dépenser mon dernier *farthing*, — une vieille femme, bien vêtue et qui paraissait dans l'aisance, passa sur la route avec sa charrette. Mon désespoir lui fit peine. Elle s'arrêta pour savoir ce que j'avais. Je lui contai en partie mon histoire.

— Eh bien, me dit-elle, n'est-ce que cela?... consolez-vous, ma petite!... Vous pouvez, si le cœur vous en dit, venir avec moi et entrer à mon service...

Je ne fis point grandes façons, et grimpai tout aussitôt dans la charrette, à côté d'elle.

Elle me conduisit à Londres, d'abord; puis en bien d'autres endroits; et je vis bientôt que c'était une marchande ambulante, voyageant pour placer des soieries et du linge. Je lui étais fort utile, surtout dans les endroits où nous nous trouvions en mauvaise compagnie. Revenant de Douvres, un jour, deux matelots, qui nous virent seules, voulurent nous arrêter et nous voler. « Laissez-moi descendre! » dis-je à ma maîtresse... Et je descendis en effet, et je me battis si bien contre ces deux

vauriens, qu'ils gagnèrent pays sans demander leur reste.

Deux années entières je vécus avec cette brave et digne marchande, qui fut toujours bonne pour moi, bonne comme une mère ou peu s'en faut. A la fin, elle tomba malade dans un endroit du comté de Lincoln, et, peu de jours après, elle mourut, me laissant tout, charrette et marchandises, à condition que je la ferais enterrer décemment. Ainsi ai-je fait. Elle a eu des funérailles dignes d'une femme noble.

Depuis, j'ai voyagé, longtemps seule et partant assez triste, mais heureuse en ce que j'ai toujours pu me faire respecter des gens qui voulaient me traiter sans cérémonie. Enfin, un jour que je traversais la vallée de Trodmorden, je liai connaissance avec Bosville-le-Flambant et sa femme, Marguerite-la-Grise. Je m'aperçus bientôt, — voyageant avec eux afin de voyager plus gaiement, — que ce n'étaient point de bonnes personnes; mais, en somme, ils me traitaient avec politesse, je leur prêtais de temps en temps quelque peu d'argent, — et tout allait assez bien entre nous.

Il est vrai de dire, néanmoins, que, lui et moi, nous eûmes une querelle, et peu s'en fallut que nous en vinssions à jouer des mains. Figurez-vous qu'étant seuls, un jour, il voulut me persuader de l'épouser, me promettant, si j'y consentais, de chasser la Grise-Margot, à moins que je ne voulusse l'avoir pour ma servante; il se chargeait, en ce cas, de la contraindre à m'obéir. Je ne l'avais jamais beaucoup aimé, cet homme; mais, à partir

de ce moment, je le pris en horreur. Des deux, je crois que Margot est la meilleure. Au moins lui est-elle fidèle et dévouée. Or j'aime la constance et le dévouement. N'êtes-vous pas de mon avis, jeune homme?

— Mais... oui; ce sont d'assez belles qualités... Je ne sais vraiment ce que j'éprouve.

— Et qu'éprouvez-vous, en effet, jeune homme?

— Je me sens très-effrayé.

— Effrayé? de quoi? de l'Étameur, peut-être?... Allez, allez! n'ayez pas peur de cet homme; il ne reviendra certainement pas... Et s'il revenait, d'ailleurs, faible comme vous êtes, il ne vous toucherait pas; c'est moi qui vous en réponds. Je voudrais bien voir qu'il se permît... mais n'ayez pas peur, il ne reviendra point.

— Ce n'est pas de cet homme que j'ai peur.

— Et de qui donc?...

— Du Mauvais Esprit.

— Du Mauvais Esprit? répéta la jeune fille. Où le voyez-vous?

— Sur ma tête!... Prêt à fondre sur moi.

— Rassurez-vous, s'écria-t-elle... Rassurez-vous!... Je ne vous quitterai pas... »

. . . .

Bien des jours passèrent, et nous n'avions pas abandonné le vallon. Il ne faudrait pas s'imaginer, cependant, que nous y demeurions à poste fixe, ni l'un ni l'autre. Isopel allait où ses affaires l'appelaient. Je vaguais selon ma fantaisie, avec cette différence que mes excursions

ne s'étendaient guère au delà du village voisin, où certaine taverne m'offrait des distractions assurées, des entretiens fort divers, des types fort originaux. Isopel s'absentait souvent pendant des journées et quelquefois des nuits entières. Je n'avais ni la volonté ni le droit de m'en formaliser.

On me demandera, cela va sans le dire, comment se passaient nos longs tête-à-tête dans ce vallon solitaire. Je ne saurais trop l'expliquer; mais, en somme, le temps s'écoulait assez vite. La conversation d'Isopel était nourrie de souvenirs nombreux. Elle avait vu l'Angleterre et le pays de Galles comme bien peu de voyageurs les ont étudiés. Elle connaissait, pour la plupart, les notables personnages qui, à cette époque, s'étaient fait une réputation de grands chemins. Et, — qu'il me soit permis de leur rendre cette justice, — bien que la Renommée ne les immortalise guère, il y a sur les grands chemins des natures à part, que le hasard seul a reléguées dans ces régions obscures. J'aimais les historiettes qu'Isopel avait à me raconter sur ces héros méconnus. Quelques-uns d'entre eux, à ce que je découvris, avaient voulu s'attaquer à elle, ceux-ci tentés par sa fraîche jeunesse, ceux-là par l'appât des pauvres marchandises qu'elle colportait d'une ville à l'autre; — mais, sans recourir aux constables ni aux juges, la vaillante fille avait toujours su les humilier devant elle.

Au surplus, elle était lasse de l'Angleterre, et aspirait à changer de pays. Sa jeune imagination s'était emparée

de tous les récits qu'elle avait entendu faire sur l'Amérique, ses vastes régions ouvertes à qui veut s'en emparer, les chances favorables de son industrie toujours croissante. — Tout le monde vantait ce pays, me disait-elle, excepté les soldats retraités, les sacristains de village et les agents du fisc. — Aussi l'avait-elle en grande vénération, et se voyait-elle, en idée, parcourant les forêts sauvages du nouveau monde avec sa charrette et son âne. Que si j'essayais de lui remontrer que ces forêts sont hantées par des êtres assez peu faciles à vivre :

« Je n'ai pas voyagé si longtemps sur les chemins anglais, me répondait-elle, pour craindre qui que ce soit en Amérique. Et, avec l'aide de Dieu, si je rencontrais de ces êtres que vous dites, j'espère que je me ferais respecter là-bas comme ici, toute disposée que je serais à leur rendre son pour farine et la poire au sac. »

Elle avait, cette Bella, un cœur indompté!

Ma part dans nos entretiens consistait à lui raconter, en les brodant un peu, mes aventures personnelles. Ainsi les vagabondages de mon enfance prenaient dans ma bouche les proportions de l'épopée merveilleuse. Je figurais, dans ces pseudo-mémoires, comme un chevalier de l'Arioste, perdu dans d'épaisses forêts, étranglant des animaux sauvages, découvrant maints trésors confiés à la garde d'un dragon. Parfois aussi je descendais de ces hauteurs allégoriques, et je lui peignais, dans toute leur laideur, les vicissitudes de ma vie littéraire, les misères que j'avais endurées à Londres, quand ces terribles vampires

qu'on appelle éditeurs suçaient mon sang et dévoraient ma cervelle.

Ceci paraissait à Bella bien plus incompréhensible et bien moins probable que mes contes de fées. Cependant, comme elle avait un cœur sincère et compatissant, elle consentait à me croire sur parole, et ses yeux se mouillaient à la pensée des angoisses que j'avais subies. Quant à ces libraires malfaisants et ces rédacteurs en chef qui m'avaient tant fait souffrir, si elle en eût tenu un dans ses mains robustes...

Voici, du reste, un de nos entretiens :

« Qui avez-vous vu, là-bas?... Que disait-on, aujourd'hui, à cette taverne? me demandait Bella.

— Les femmes sont, en vérité, bien curieuses. Que vous importe ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu au cabaret?

— A moi?... cela m'importe fort peu, comme vous dites; mais je vous le demandais... par manière de conversation... Vous ne disiez rien depuis longtemps déjà... et il est assez gênant pour deux personnes de rester ainsi face à face, sans se dire mot... Du moins, c'est ce qui me semble...

— Le silence n'est gênant, en pareille occasion, que lorsque, se taisant, on pense à la personne avec laquelle on est. Or, à vous parler franchement, je ne pensais pas à vous. Je pensais à des personnes que j'ai vues dans cette taverne.

— Vous n'êtes poli que tout juste. Mais, enfin, quelles

étaient ces personnes dont vous vous préoccupez ainsi?... Sans doute quelque jolie... »

Ici Bella s'arrêta court.

« Oh! pas le moins du monde... Rien de ce que vous pensez; mais notre gros hôte, qui parle toujours de son respectable établissement, et deux ou trois buveurs qui se querellaient au sujet de l'Amérique, les uns étant radicaux, les autres, partisans de la monarchie. »

Bella me regarda un moment, et demeura sans rien ajouter, perdue en apparence dans ses pensées.

« L'Amérique... toujours l'Amérique!... murmura-t-elle enfin.

— Eh bien, après? demandai-je.

— Une grande et fertile terre, reprit-elle... où l'on vit au large, sans se heurter comme ici... où qui travaille ne manque jamais de pain... Est-ce que je n'irai jamais en Amérique?

— Il ne tient qu'à vous... Il y avait justement, à la taverne, un grand braillard de radical qui admire, lui aussi, l'Amérique, — peut-être pour d'autres raisons que les vôtres, — et qui sera charmé de vous y conduire.

— J'irai bien toute seule, dit Isopel... à moins que... a moins qu'il n'arrive quelque chose qui n'arrivera probablement pas... Je n'aime point les braillards... Pas plus, du reste, que les gens toujours prêts à se moquer.

— Serait-ce de moi que vous entendez parler?

— Pas précisément... mais il est certain que beaucoup

de paroles qui vous échappent ressemblent à des moqueries et à des rebuts... Enfin, si vous aviez quelque chose à dire contre l'Amérique, pourquoi ne pas le déclarer franchement?... Est-ce le pays qui vous déplaît?

— Je ne le connais pas.

— Est-ce le peuple?

— Je ne l'aime guère.

— Et pourquoi?

— Ah!... c'est que j'ai entendu dire à mon père que les Américains, — fort habiles tireurs, il l'avouait, — conduits par un cadet qu'on appelait Washington, ont naguère chassé les Anglais de chez eux, et plus vite que le pas.

— Voilà toutes vos raisons contre l'Amérique?

— Ma foi, je n'en ai pas d'autres.

— Voulez-vous encore une tasse de thé?... »

J'acceptai. Le silence se rétablit et dura plusieurs minutes.

« Il est gênant, repris-je enfin, de n'avoir rien à se dire, quand on est ainsi seul à seul.

— Vous pensez donc à votre *partner*? me demanda Bella.

— A quel partner?

— A la personne présentement avec vous.

— Comment?... comment?... Ah! oui!... j'y suis... Vous faites allusion à ce que je vous disais moi-même, i y a un quart d'heure... Eh bien, je conviendrai franchement que je pensais à vous depuis déjà quelques minutes...

et j'en étais venu à cette conclusion : que, pour éviter cette gêne de nous trouver en face l'un de l'autre sans rien avoir à nous dire, aussi bien ferions-nous d'avoir un sujet permanent qui, à défaut d'autre, occuperait nos tête-à-tête... Isopel, j'ai résolu de vous donner des leçons d'arménien.

— Qu'est-ce que l'arménien?

— Vous avez entendu parler, sans doute, du mont Ararat?

— Oui, j'ai lu ce nom dans la Bible... C'est l'endroit où l'arche s'arrêta.

— Eh bien, l'arménien est la langue du peuple qui habite cet endroit... J'ai grande envie de vous l'apprendre.

— Pour éviter, n'est-ce pas...

— Oui, pour éviter la gêne que nous éprouvons quand nous n'avons rien à nous dire... Puis, songez à l'agrément d'avoir à notre disposition un langage connu de nous seuls.

— Je crains bien, remarqua Bella, qu'il ne me faille vous quitter avant de savoir cette langue nouvelle... En attendant, si nous avions besoin de nous parler sans être compris... eh bien, nous savons tous deux l'argot des routes.

— Vous le savez mieux que moi, Isopel...; mais enfin je tâcherais de vous comprendre... Maintenant, mettons-nous à l'arménien!

— J'espère qu'il n'y a pas de malice cachée là-dessous? me dit mon élève avec un regard méfiant.

— Pas la plus petite malice.

— Me voici donc prête à vous écouter, prête à tout ce qui pourra vous rendre agréable le temps que nous passons ensemble... pourvu, toujours, que ce soit en tout bien, tout honneur.

— C'est entendu... Bella, si vous voulez, nous commencerons par les nombres notre étude de l'arménien... Je vais compter jusqu'à dix. Écoutez avec attention et de manière à pouvoir redire après moi : un, *me;* — deux, *yergou;* — trois, *yerek*, etc.

— Je ne me souviens que du nombre un, dit Bella, — et c'est parce qu'il ressemble à : *moi.*

— Je vais donc répéter... Attention, plus que jamais !... A présent, voyons si vous les savez.

— *Me, jergo, irache...*

— Je n'ai dit ni *jergo*, ni *irache;* mais *yergou* et *yerek.* J'ai bien peur, Bella, que vous ne soyez une écolière un peu difficile... »

Le fait est que j'eus grand'peine à lui faire compter en arménien jusqu'au nombre *cent.* Et cependant je n'épargnai ni les reproches, ni les punitions, la faisant recommencer jusqu'à trois et quatre fois la leçon mal sue... sans que la vaillante fille eût un seul instant la pensée d'envoyer paître son brutal professeur.

Le lecteur sait, maintenant, comment Isopel et moi nous passions nos journées dans le vallon solitaire.

. . . .

J'ai parlé, je crois, de ce tavernier chez lequel j'allais de temps à autre, un peu par désœuvrement, beaucoup

par régime, car rien ne rétablit les forces comme un pot d'*ale* vidé de temps en temps.

Cet homme était un personnage important dans le district. Jadis, il avait appartenu à ce monde spécial qu'on appelle le *ring*, — espèce de *turf* subalterne, où les paris, au lieu de porter sur des courses de chevaux, se font à propos de boxe, de combats de coqs, etc. Maintenant il avait la meilleure taverne qui fût dans un rayon de vingt milles; et, laissant à une jeune nièce dont il était pourvu les détails prosaïques de l'administration intérieure, il passait la journée à boire et fumer avec ses pratiques, leur contant les exploits de sa jeunesse.

Je jouissais chez lui d'un fort petit crédit, et, partant, d'une fort petite estime. Rarement il daignait m'adresser une de ces bienveillantes paroles que les cabaretiers distribuent à leurs clients, par manière de prime et pour les engager à revenir.

Mais, un jour, je le trouvai dans des dispositions tout autres à mon égard. Il était triste, décontenancé; son cigare pendait mélancoliquement au coin de ses lèvres. Il se plaignait du sort et des hommes. Il n'était plus à cheval sur ce « respectable établissement » dont naguère encore il s'enorgueillissait d'être le chef.

Tout ce désespoir, il me l'avoua, venait d'une fausse spéculation basée sur un combat de coqs, d'un pari perdu qui lui enlevait le plus clair de son capital roulant, et le laissait, en face du brasseur chez lequel il se fournissait, dans l'attitude d'un débiteur insolvable.

Je ne voyais pas bien clairement, avec ses confidences gênantes, où cet homme en voulait venir.

« Si c'est de l'argent qu'il vous faut, lui dis-je, et que vous ayez compté sur moi pour vous en prêter...

— Allons donc! interrompit-il, et pour qui me prenez-vous?... Entre nous autres, gens du *ring*, est-ce qu'on s'emprunte de l'argent?

— Voudriez-vous m'envoyer chez votre brasseur pour lui demander terme et délai?... J'irai volontiers, mais...

— Bon Dieu, quelle idée!... Vous, chez mon brasseur!... il ne manquerait plus que cela pour me perdre à jamais dans son esprit...

— Alors, j'avoue que je ne vois pas...

— Venez par ici, je vous expliquerai la chose. »

Et il m'emmena au comptoir, où sa nièce ne se trouvait pas pour le moment; là, commençant par placer devant moi une pinte de bonne ale, et s'administrant à lui-même un verre de vin d'Espagne :

« Personne ne nous écoute, me dit-il; je vais vous soumettre un plan qui garnirait fort bien ma poche... et la vôtre. Je voudrais organiser ici un combat de boxeurs, ce qui m'amènerait, huit jours avant et huit jours après, grand concours de pratiques. Dans cette quinzaine, en menant bien les choses, j'écoulerais pour mon brasseur tout ce qu'il garde en cave de bières aigries et invendables. Il y a là de quoi liquider ma dette vis-à-vis de lui. Mais, en outre, il y a les paris qui rapporteront gros si

vous voulez me donner un coup de main... car j'ai compté sur vous pour être un des combattants.

— Vous m'excuserez, interrompis-je... je n'ai point envie de me produire comme boxeur... Puis, considérez un peu la différence de nos âges... Vous êtes sans doute le plus expérimenté des deux, et peut-être même le plus robuste... mais je suis en meilleure condition, plus alerte, plus ferme sur mes jambes, et je suis presque sûr que l'avantage me resterait...

— Il ne s'agit pas de moi, dit-il, me coupant à son tour la parole... En m'y remettant un peu, je suis persuadé que je vous battrais... mais à quoi bon? Nous n'aurions pas moitié autant de monde, ni surtout moitié autant de paris, s'il s'agissait de nous deux, que dans l'autre combinaison à laquelle j'ai songé; car, enfin, je suis un homme, moi, — tandis que votre antagoniste, à mon idée, ne serait pas un homme.

— Et quoi donc? lui demandai-je, fort intrigué pour le coup.

— Ce serait une femme... La jeune femme avec qui vous vivez...

— Bah! vraiment?...

— Eh! sans doute : un combat d'homme et de femme, cela ne s'est pas vu dans le *ring* depuis que le monde est monde. Sur les affiches, pensez quel bel effet cela fera!... Nous mettrons la chose tout près d'ici, et les buveurs viendront par milliers... Bonne ou mauvaise, toute la bière du brasseur y passera.

— Mais... un établissement aussi respectable que le vôtre... Que dira-t-on de le voir patronner une lutte d'homme et de femme?... Sa bonne renommée...

— Au diable sa bonne renommée! s'écria le tavernier impatienté... Sa bonne renommée payera-t-elle le brasseur? maintiendra-t-elle ce toit sur ma tête? Non, non; quand la bonne renommée ne rapporte rien, le mieux est de l'envoyer paître... D'ailleurs, mon garçon, songez à ce que peuvent nous valoir les paris... les paris organisés à ma guise... Il y a là de quoi nous enrichir tous les trois... car votre maîtresse, naturellement, partagerait avec nous... Le brasseur ne sera pour rien dans cette partie de l'affaire... »

Ici l'honnête homme regarda de tous côtés si personne ne nous épiait.

« Vous comprenez, reprit-il ensuite, que je ne veux plus m'exposer à être tondu comme je le fus dans ce combat de coqs... Mais ici nous aurons affaire, Dieu merci, à des êtres doués de raison... Les coqs se battaient bon jeu, bon argent; tandis que la jeune femme et vous... ce serait une autre paire de manches.

— Comment cela?

— Bon! faites le naïf... Vous me comprenez de reste. Avant le combat, vous conviendrez avec elle de vos faits et gestes... Nous arrangerons d'avance qu'elle doit être battue; et, comme elle a, dans tout le pays, une réputation de force tout à fait extraordinaire, les imbéciles qui croiront à la sincérité du combat parieront en masse pour

elle... C'est ce que je ferais moi-même, si on me persuadait que la lutte sera de bon aloi... Aussi, les choses bien arrêtées d'avance...

— Mais vous disiez, l'autre jour encore, que votre loyauté...

— Je disais ce que disent tous les joueurs qui veulent être crus sur parole... et ce que disent tous ces bavards du Parlement quand ils veulent établir leur réputation de grands patriotes... Peu importe ce que je disais... Comment trouvez-vous mon plan?

— Très-joli, très-ingénieux.

— N'est-ce pas?... reprit le tavernier enchanté... Laissez faire, et ceux qui, déjà, me croyant pauvre, commencent à me traiter de vieil « imbécile! » seront tous les premiers à me tirer leur révérence quand ils verront que l'eau revient au moulin... Ainsi donc, c'est conclu; achevez votre ale, et retournez chez vous, pour y chapitrer la jeune dame.

— J'y vais de ce pas, répliquai-je, me levant après avoir vidé le fond du pot.

— Pensez-vous qu'elle fasse quelque objection?

— A quoi donc?

— A se battre... pour la frime.

— Mais oui.

— Vous tâcherez, cependant, de la persuader?

— Mais... non.

— Êtes-vous assez nigaud pour vouloir vous battre tout de bon?

— Point : je suis, au contraire, assez spirituel pour ne pas vouloir me battre du tout.

— Et mon brasseur, qui le payera?

— Véritablement, je n'en sais rien...

— Ah!... c'est à se faire Turc! » s'écria le tavernier.

. . . .

Quand je rapportai cet entretien à Isopel Berners, pensant l'amuser, je n'aperçus pas le moindre sourire au bord de ses lèvres; elle me regardait, au contraire, avec des yeux fixes, humides, qui pourtant ne *voulaient* pas pleurer.

Elle venait de comprendre, — et je le compris moi-même à ce moment, — que nous ne devions plus demeurer ainsi l'un près de l'autre, au fond des forêts, — innocents peut-être, mais suspects et calomniés.

Silencieusement elle me versa le thé ce soir-là; silencieusement nous rentrâmes, elle dans sa tente, moi dans la mienne.

Le lendemain, à l'aurore, quand j'ouvris les yeux, j'entendis un bruit matinal qui me surprit, et, regardant au dehors, je vis, attelée à quelques pas, la petite carriole de la jeune fille. Elle-même était occupée à dépiquer sa tente et à la rouler.

Je ne voulus pas, tout d'un coup, me rendre compte de ce qui se passait.

« Vous partez donc, Isopel?

— Je pars, jeune homme : j'aurais dû partir plus tôt...

— Et vous allez... du côté de Chester?

— D'abord, oui...

— Et ensuite?

— A Liverpool, selon toute apparence.

— Et de là?...

— Probablement à New-York!

— A New-York!... Y songez-vous?

— Depuis longtemps, jeune homme; j'aurais dû partir plus tôt. »

Nous demeurâmes, après ces paroles, dans un silence pénible. Je sentais qu'il y avait quelque chose à dire; mais un seul mot, alors prononcé, pouvait m'engager à jamais. Il est permis, en pareil cas, d'hésiter. Isopel continuait à charger ses pauvres bagages. A la fin, n'y tenant plus :

« Si j'allais jamais en Amérique... » m'écriai-je.

Elle s'arrêta court, sans se retourner vers moi, mais attendant évidemment la fin de ma phrase.

« Où faudra-t-il vous chercher, Isopel?

— Le sais-je moi-même? répondit-elle... Au plus loin des villes... des villes et des hommes trop savants. »

Elle reprit alors sa besogne. Mon embarras était grand. Je lui adressai encore deux ou trois questions insignifiantes, auxquelles elle répondit par de simples monosyllabes. Comme elle allait se mettre en route :

« Isopel, lui dis-je... vous oubliez cette théière... »

C'était un misérable ustensile, en métal d'alliage, sans valeur aucune, mais auquel je savais que Bella tenait

beaucoup. Il lui venait de l'honnête marchande qui, pendant deux ans, lui avait servi de mère.

« Je ne l'oublie point, répondit-elle; je vous la laisse. Adieu, jeune homme! »

Elle fit claquer son fouet..... Le petit âne se mit à gravir le sentier par lequel on sortait de notre charmant vallon.

Je suivis machinalement, et le cœur gros. Ma Bible était dans ma poche : je la pris et la glissai à petit bruit parmi les bagages de la pauvre Bella.

Un vif soleil éclairait la plaine, au bord de laquelle nous arrivâmes bientôt. A ce moment, l'âne prit le trot, et je m'arrêtai, posant la main au-dessus de mes yeux éblouis, afin de ne pas perdre de vue, dans le lumineux sillage de l'astre matinal, la petite carriole.

Isopel ne se retourna point.

« Peste soit du soleil! » me dis-je à moi-même, quelques minutes après...

Le fait est qu'à force de regarder du côté du Levant, j'avais les yeux pleins de larmes.

V

LE BIDET SYMPATHIQUE. — UN ANCIEN AMI. — *DOSTA ROMMANY CHALS.* — LA GRANDE DAME DE GRANDS CHEMINS. — OPINIONS BOHÊMES SUR LES RAIL-WAYS. — PAS D'ARGENT, PAS DE DUEL. — UN RÊVE AFFREUX.

Jamais je n'aurais pensé que le départ de ma « grande amie » dût m'isoler à ce point. Vainement, pour me distraire, m'étais-je condamné à un travail sans relâche; vainement aussi, quand le marteau s'échappait de mes mains fatiguées, allais-je chercher, à l'hôtellerie dont j'ai déjà parlé, quelques distractions et quelques passe-temps. Un ennui vague, un découragement que je n'aurais pu expliquer, me rendaient également odieuses et la solitude de mon petit vallon et les bruyantes causeries du cabaret.

Je me surpris, dès la fin de la seconde journée, causant avec Ambrol, mon intelligent bidet, dont les oreilles ne cessaient de jouer tant qu'il entendait ma voix.

« Ambrol, mon ami, lui disais-je, ceci ne peut pas durer... Le Mauvais Esprit ne serait pas longtemps à me venir hanter, si cette ennuyeuse vie ne changeait pas... Encore un peu de patience, Ambrol, et, quand j'aurai décidé de quel côté il faut s'en aller, nous nous remettrons en voyage, mon brave!... N'est-ce pas aussi ta pensée?... »

Ambrol, tout comme s'il eût compris ma question, avança la jambe droite et du bout du pied gratta la terre. Certes, c'était répondre, et très-nettement.

Mais le lendemain matin, lorsque, réveillé dès l'aube, je sortis de la petite vallée pour inspecter les routes et choisir celle qui me semblerait offrir le plus de chances, je vis sur la lisière du bois, dominant les seigles humectés de rosée, un groupe de créatures humaines qui paraissaient fort affairées.

A quelques pas, sur la droite, un homme dressait sa tente. Tenant à la main une tige de fer, pointue par un bout, recourbée à l'autre extrémité (en langue bohême ou romanny, cet ustensile s'appelle *kekauviskoe saster*, — et c'est tout simplement la crémaillère des foyers en plein vent), il creusait dans le sol des trous espacés entre eux d'une vingtaine de pouces, et, dans chacun de ces trous, insérait de longues et fortes baguettes inclinées de manière à s'unir par le sommet. C'était la charpente du bâtiment, dont un pan de toile allait compléter la maçonnerie et la toiture.

Cet homme, je le reconnus à l'instant. C'était mon

ancien ami Jasper, *alias* Petulengro, — le même que j'avais rencontré encore enfant, et qui m'avait voué une sorte d'attachement quasi fraternel, — le même qui, plus tard, aux jours de ma misère, m'avait offert, près de Londres, non-seulement l'hospitalité de sa tente, mais encore un généreux prêt d'argent, refusé non sans mérite, et avec une gratitude proportionnée à l'importance dont il m'eût été alors.

Auprès de Petulengro se tenait, béquilles en main, l'honorable mistress Chickno, la vieille boiteuse, — la femme de Tawno Chickno, l'Antinoüs bohême, — laide et jalouse à faire peur, au demeurant assez bonne créature, qui avait toujours eu pour moi une sorte de faible. Cinq ou six gamins, — les enfants de M. et mistress Petulengro, — gambadaient autour de leur père, sous prétexte de lui prêter assistance.

Lorsque, m'approchant, je parus tout à coup devant mes anciens amis, ils ne témoignèrent aucune surprise. Un bohémien s'étonne peu, et s'émeut encore moins.

« Vous voilà donc, frère, me dit tout simplement Petulengro, retirant de terre son piquet de fer. Eh bien, nous voici, nous. *Butedosta Rommany chals;* — bon nombre de gens bohêmes.

— Charmé de vous voir, répliquai-je, ôtant poliment mon chapeau à mistress Petulengro... Vous aussi, madame, charmé de vous voir, ajoutai-je en saluant mistress Chickno.

— Bonjour, monsieur, repartit mistress Petulengro, qui

se piquait de belles manières. Vous vous portez à ravir, ce me semble, et vous parlez de même... Vous êtes toujours le garçon bien appris que j'ai connu.

— Oh! murmura mistress Chickno, tout ce qui reluit n'est pas or... N'importe, jeune homme : bonjour à vous!

— Je ne vois pas Tawno, ajoutai-je en regardant autour de moi... Où donc est-il, je vous prie?

— Où il est? repartit mistress Chickno avec une certaine aigreur... Ce n'est pas moi qui vous le dirai... Adressez-vous à ceux qui lui fournissent l'occasion de vagabonder...

— Vous le verrez cette après-midi, interrompit Petulengro. Il a pris tout bonnement un chemin de traverse pour aller montrer un poulain de deux ans à un fermier du voisinage... Sa femme m'a bien entendu lui donner mes instructions...; mais, comme de coutume, elle n'est pas contente.

— Je n'ai pas sujet de l'être, dit mistress Chickno.

— Et pourquoi, ma sœur?

— Parce que, mon frère, je ne me fie pas à vos belles paroles. Vous lui prêtez la main, à ce coureur. »

Peu soucieux de me mêler à ces querelles intimes, je demandai à Petulengro si, par hasard, il n'avait pas rencontré sur les chemins la grande Isopel; il ne put rien m'apprendre.

« Alors, que me direz-vous de nouveau? demandai-je à mon vieil ami.

— Les nouvelles n'ont rien de gai, répondit-il en bran-

lant la tête. Les gens deviennent de plus en plus malins. On assure que les anciens constables de paroisse, si bons enfants, vont être remplacés par une police payée[1], qui ne laissera plus un seul promeneur vaguer en paix sur les routes d'Angleterre...

Mais, à propos de routes, une bonne histoire que j'ai entendu conter il y a deux soirs dans une *public-house*, où j'étais allé boire de la bière, en compagnie de mon cousin Silvestre. J'avais voulu emmener Tawno, mais sa femme s'y était opposée.

Donc, en face de moi, fumant leur pipe, s'étaient installés deux individus paraissant être des ingénieurs, ou quelque chose comme cela. Ils parlaient d'une invention merveilleuse qui allait changer la face de tout le pays. On supprimerait toutes les anciennes routes, — qui seraient mises en culture pour devenir en peu de temps des champs de blé, — et l'Angleterre, d'un bout à l'autre, se couvrirait de routes en fer sur lesquelles on roulerait aussi vite que le tonnerre dans le ciel, les voitures étant poussées par le feu et la fumée.

S'il faut vous dire vrai, frère, ces discours commencèrent à m'inquiéter un peu. — Une drôle de route, pensais-je, pour y piquer sa tente : et quel bétail y trouverait une poignée d'herbes? Sans compter qu'une famille, établie sur des chemins pareils, risquerait fort d'y être

[1] Allusion à une réforme qui a eu lieu effectivement, il y a plusieurs années, et dont se trouve fort bien la population rurale des comtés anglais.

échaudée au passage par ces voitures remplies d'eau bouillante. — Aussi me permis-je de dire que j'espérais qu'un pareil projet rencontrerait des obstacles, à cause du grand mal qu'il ne saurait manquer de produire.

Là-dessus, sans ôter sa pipe de sa bouche, et me lançant un regard de travers, un des inconnus dit à son tour qu'il espérait bien voir réussir le projet ; — et, ajoutait-il, quand il n'aurait d'autre avantage que de gêner la circulation des *gipsies* et autres vauriens, encore mériterait-il d'être encouragé.

Ma foi, frère, me sentant insulté, je mets ma main à la poche, tout prêt à lui proposer de jouer cinq shillings à une partie de boxe; mais j'avais laissé mon argent dans ma tente, et ne possédais, pour le moment, que six *pence*, juste assez pour payer ma bière et celle du cousin. Inutile d'emprunter à Silvestre : « Pauvre comme Silvestre » est un de nos dictons. N'ayant donc pas d'enjeu à proposer, je me tins coi et laissai jaboter tout à son aise l'insolent *Gorgio*, qui, après m'avoir toisé des pieds à la tête, se remit à parler de l'invention, expliquant comme quoi elle serait bonne pour ceux qui seraient chargés de faire ces routes, et de ferrer l'Angleterre comme on ferre un cheval. Et, après avoir longtemps causé de ceci, — je ne me rappelle pas la moitié de tout ce qu'ils dirent, — les deux fumeurs se levèrent et s'en allèrent ensemble.

Je m'en revins au camp, mes amis, avec Silvestre. Là, couché sous ma tente, à côté de ma femme, je fis de fort vilains rêves, où je me voyais établi sur une de ces routes

nouvelles; une voiture à feu arrivait et chavirait tout mon établissement; ma femme avait la jambe cassée, et mes affaires étaient sens dessus dessous...

En attendant, frère, n'oubliez pas que demain nous festoyons et que vous êtes des nôtres. »

VI

GRAND GALA GIPSY. — ANTINOÜS ET LAZARE. — RÔTI D'ÉCUREUIL. — LE VIOLON DE PYRAME. — *DRABBER UN BAULO.* — DE QUOI SE FONT LES POËMES. — A PROPOS DE NOMS PROPRES. — LES MYSTÈRES DU COLLIER.

Effectivement, le lendemain, il y eut grand gala chez M. Petulengro.

Pendant toute l'après-midi, les *Rommany chals* de la petite tribu ne firent guère que mettre de la viande au feu, et toute la viande qu'ils mirent au feu était de la chair de porc. Vers les deux heures, les *chals* et *chies* (garçons et filles), se groupant à leur fantaisie, s'assirent sur l'herbe et se mirent à expédier cette viande, dont une partie était rôtie, l'autre cuite à l'eau.

Je dînai, pour ma part, à la table de M. Petulengro et de sa famille, avec sa femme, sa nièce Ursule, — belle brune presque aussi jolie que l'avait été mistress Petulengro, —

les enfants de cette dernière, M. et mistress Chickno, et, finalement, le cousin Silvestre, flanqué de ses deux enfants.

Autant dire ici que Silvestre paraissait veuf et n'avait auprès de lui personne pour préparer ses aliments, lorsqu'il lui arrivait, — chose rare, — d'avoir des aliments à préparer, les affaires de Silvestre étant généralement en assez piètre condition. Il était connu pour sa mauvaise chance commerciale, et n'avait jamais su tirer parti des sages conseils de Jasper, le bon génie de la famille, sous la protection duquel il s'était mis, — comme Tawno Chickno, du reste, autre commerçant très-peu fortuné. Mais Tawno était cependant plus riche que Silvestre, le Lazare de la tribu.

Chacun mangeait de bon appétit, si ce n'est moi. Ma mélancolie m'ôtait la faim. Je ne fis pas honneur à ces masses de porc frais dont chacun se régalait, et dînai d'un écureuil qu'avait tué le matin même un des *chals*, nommé Pyrame, célèbre pour son habileté au tir et pour son talent sur le violon. Pendant le repas, on fit circuler, à diverses reprises, une corne remplie d'ale; je la portai plusieurs fois à mes lèvres, et me sentis à la fin un peu ranimé par la bienfaisante liqueur.

Le dîner achevé, Silvestre et ses enfants se retirèrent du côté de leur tente. Mon hôte, Tawno et moi, nous allâmes nous coucher à l'ombre d'une haie, où M. Petulengro, allumant sa pipe, se mit à fumer, tandis que Tawno se livrait au sommeil.

J'allais m'endormir aussi, lorsqu'un bruit de musique et de chants vint frapper mon oreille. C'était Pyrame qui

jouait du violon, tandis que mistress Chickno, qui avait quelques prétentions comme belle voix, chantait sur un mode des plus aigus, mais avec assez de puissance, une chanson bohême.

En voici le sens, et, quant au texte même, une note en fera jouir ceux de mes lecteurs qui aiment les curiosités philologiques :

« Écoutez-moi, enfants rommanys, — vous qui êtes assis sur la paille autour du feu. — Je vous dirai comment on empoisonne le pourceau. — Je vous dirai, etc.

« Nous allons trouver le faiseur de poison (l'apothicaire). — Nous lui achetons pour trois *pence* d'arsenic, — et, de retour chez nous, — nous disons : Nous empoisonnerons le pourceau. — Nous tâcherons d'empoisonner, etc.

« Nous préparons alors le poison — et nous allons chez le fermier, — comme pour demander quelques restes, — pour demander quelques pauvres petits restes.

« Nous voyons là un beau porc, — et nous disons en rommany : — Jette l'arsenic dans le fumier ; — le pourceau l'y trouvera bien. — Le pourceau, etc.

« De bonne heure, le lendemain, — nous retournons à la ferme — et nous demandons le pourceau mort. — Nous demandons, etc.

« C'est ainsi que nous faisons ; oui, nous faisons ainsi : — pendant la nuit, le pourceau est mort. — Et le matin nous demandons le pourceau. — Nous emportons le pourceau dans notre tente.

« Puis nous le nettoyons bien à l'intérieur, — jusqu'à ce que l'intérieur soit bien propre, — jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'arsenic; — jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un seul grain d'arsenic.

« Ensuite, nous le faisons rôtir avec soin; — nous envoyons chercher l'ale au cabaret, — et nous avons ainsi le joyeux banquet, — le joyeux banquet bohême.

« Le camarade au violon sait jouer, il joue. — La jeune fille sait chanter, elle chante — une ancienne chanson bohême. — Écoutez la vieille chanson bohême[1]. »

[1] To mande shoon ye Rommany chals
Who besh in the pus about the yag
I'll pen how we drab the baulo.
I'll pen how we drab the baulo.

We jaws to the drab-engro ker,
Trin horsworth there of drab we lels,
And when to the swety back we wels,
We pens we'll drab the baulo
We'll have a drab at a baulo

And then we kairs the drab opré,
And then we jaws tho the farming ker
To mang a beti habben,
A beti poggado habben.

A rinkeno baulo there we dick,
And then, we pens in romano jib,
Wust lis odoï opré ye chick,
And the baulo he will lel lis
The baulo he will lel lis.

Coliko, coliko saulo we
Apopli to the farming ker
Will wel and mang him mullo,
Will wel and mang his troppo.

Ursule se mit ensuite à chanter.

Je ne puis, par malheur, donner la traduction du petit poëme lyrique dont elle jugea convenable d'égayer la soirée. Et, quant à n'en publier que le texte, c'est un expédient dont peu de lecteurs me sauraient gré.

Je dirai donc, en somme, que cette chanson racontait, fort en détail, l'histoire d'une jeune fille rommany trompée par un Gorgio, et donnant le jour à un singe mâle.

« Il y a quelque chose dans ces refrains, dit Petulengro quand les chants eurent cessé.

— Oui, répliquai-je... Ils sont, après tout, assez curieux. Ah çà, mon ami Jasper, je compte bien que vous n'avez pas, dans ces derniers temps, *drabbé* les *baulor*[1]?

And so we kairs, and so we kairs,
The baulo in the rarde mers;
We mang him on the saulo,
And rig to the tan the baulo.

And then we toves the wendror well,
Till sore the wendror in ziou se
Till kekkeno drab's adrey lis,
Till drab there's kek adrey lis.

And then his truppo vell we hatch
Kin levinor at the kitchema,
And have a kosko habben,
A kosko Romano habben.

The boshom engro kils, he kils,
The rawnie juva gils, she gils
A puro Romano gillie
Now shoon the Romano gillie

Empoisonné les pourceaux.

— Et en supposant que cela soit, frère, qu'y aurait-il à dire?

— Mais c'est fort aventureux..., sans parler du méfait.

— Nécessité n'a pas de loi, frère.

— Je le reconnais : mais vous n'êtes pas dans la gêne, et alors pourquoi droguer le pourceau?

— Et qui vous dit que je l'aie fait?

— Dame... vous n'avez aujourd'hui mangé que cela... Et puis, mistress Chickno entonnant cette chanson,... j'en ai conclu...

— Très-bien; je conçois ceci. Vous avez quelquefois du bon sens. Je vous dirai pourtant que nous n'avons pas commis la peccadille dont vous nous soupçonnez... Si vous aviez goûté de ce porc, frère, vous auriez pu en juger par vous-même. Il était frais et savoureux, ce que n'est jamais le *balluva* mort du poison. A présent que nous avons de l'argent et du crédit, nous ne recourons pas à cet expédient pour garnir notre garde-manger; mais nécessité n'a pas de loi, et quelques-uns de nos gens, poussés par elle, pourraient bien revenir à l'expédient de leurs ancêtres.

— Je vois que, dans vos banquets, vous chantez volontiers ces résultats de la nécessité... tranchons le mot, vos méchantes actions. Après tout, c'est là ce qui alimente la poésie de tous les peuples. Voyez l'Écosse et ses ballades. Otez-en le maraudeur qui vole des vaches, — ce qui est à peu près aussi mal que d'empoisonner les pourceaux, — et les faux pas des jeunes filles sur la

bruyère glissante, qu'en reste-il? Aussi, la comprît-il d'un bout à l'autre, un champion de la poésie écossaise ne saurait s'effaroucher de la chanson d'Ursule... Qu'en pensez-vous, Jasper?

— Décidément, frère, vous avez parfois le sens commun. J'ai vu cependant des Écossais nous traiter du haut en bas, nous autres *gipsies*, et trouver à dire au violon de Pyrame... Une cornemuse attaquer un violon! et quel violon!... Pyrame a composé un air auquel il a donné son nom, et qui est célèbre chez nous. Il le joue... ah! mais, c'est un charme! Eh bien, n'ai-je pas rencontré un Écossais, à cheveux couleur de carotte, lequel, en son grossier patois nasillard, se permettait d'en faire fi?... Nous eûmes des mots ensemble, et, m'ayant demandé mon nom: « Petulengro! disait-il en ricanant, Petulengro! s'est-on jamais appelé Petulengro?... » — Et vous, monsieur, comment vous nommez-vous? — Sandy Mackraw, répondit-il du plus grand sang-froid... Jugez du bon rire qui nous prit à tous!

— Le fait est, Jasper, que vous portez des noms très-remarquables.

— Et quels jolis noms! reprit-il aussitôt avec enthousiasme. Le mien, par exemple: Jasper. Il y a aussi Ambroise et Silvestre; puis Culvato, qui veut dire Claude... Et Pyrame, donc? voilà, frère, ce que j'appelle un nom.

— Pourquoi ne citez-vous pas celui de votre femme: Pakomovna? Ensuite vous avez Ursula, Morella...

— Ercilla, frère, que vous oubliez.

— Ercilla, le nom du grand poëte espagnol?... c'est bizarre. N'avez-vous pas aussi Leviathan, un nom de femme?

— Certes; Leviathan est notre meilleure chanteuse. Il est dommage qu'elle ne soit pas ici pour le moment, je vous la ferais entendre... Du reste, Leviathan est le nom d'un navire. C'est d'après ce navire que Leviathan fut baptisée... Nous avons encore Sanpriel et Synfiye.

— Oui... et Clementina, Savinia, Camilla, Lydia, Curlanda et Orlanda... D'où tirent-elles ces noms?

— D'où ma femme a-t-elle tiré son collier, frère?

— Elle le sait mieux que moi, Jasper,... du moins je le présume.

— Oh! il n'y a rien à présumer. Elle le tient de sa grand'-mère qui est morte à l'âge de cent trois ans et qui dort dans le cimetière de Cogges-Hall. Celle-ci le tenait de sa mère qui, elle aussi, mourut très-âgée, et qui ne savait rien autre chose sur l'origine de ce collier, si ce n'est qu'il était dans la famille depuis un temps immémorial.

— Et d'où l'avaient-elles eu, effectivement, dans le principe?

— Peut-être du même endroit qui leur a fourni leurs noms. Un *gentleman*, qui avait beaucoup voyagé, m'a dit avoir vu le collier pareil à celui de ma femme. Et savez-vous où?... au cou d'une reine de l'Inde.

— Vous avez, Jasper, des noms qui me semblent slaves : Pakomovna, Mikailia...

— Qu'est-ce que vous entendez par *slave*, frère?

— C'est le nom de famille de certains peuples, parmi lesquels le plus remarquable est le peuple russe... Vous avez bien entendu parler des Russes, Jasper?

— Certainement, frère; j'en ai même vu. J'ai vu leur *krallis*[1] du temps de la paix... Pour un Russe, il n'était pas vilain.

— Tenez, Jasper, ce mot *krallis*, eh bien! je suis porté à le croire slave. J'ai vu quelque chose d'approchant dans un *lil* (livre) intitulé *Vie de Charles XII*, par Voltaire... En vérité, vous m'intriguez, savez-vous? Je ne suis guère au courant de ce qui vous regarde.

— Très-peu, frère; nous-mêmes n'en savons guère, et vous ne savez que ce que nous vous avons appris. Or, par-ci par-là, nous vous avons dit pas mal de choses, nous concernant, qui n'étaient pas exactement vraies, tout bonnement pour nous amuser, frère. Vous direz peut-être que c'est mal, et peut-être avez-vous raison. Un de ces dimanches nous irons au sermon, et on nous prêchera probablement sur les dangers du mensonge. »

[1] Roi, monarque. — Se rappeler la visite de l'empereur Alexandre à Londres, au mois de juin 1814.

VII

LES BOHÉMIENS A L'ÉGLISE. — PERPLEXITÉS D'UN SACRISTAIN. — RETOUR SUR LE PASSÉ. — UN SERMON *AD HOMINES*. — PIEUX COMMENTAIRES DE M. JASPER. — LE SYMBOLE DU COUCOU. — QU'EN SAIT-ON? — CHALS ET RAWNIES.

Le surlendemain était un dimanche. Je rappelai, en riant, à Petulengro, les dernières paroles de notre causerie. A ma grande surprise, il se leva, secoua les cendres de sa pipe, et me dit du plus beau sang-froid :

« Donnez-nous le temps de nous habiller. »

Une heure après, il était en grande toilette, sa femme aussi, voire le beau Tawno qui avait un superbe gilet blanc et un castor noir presque neuf, à bords excessivement larges. Pour moi, je resplendissais, grâce à une chemise blanche que, la veille, j'avais lavée, de mes mains, dans l'eau tiède de la mare où les lézards et les salamandres venaient d'habitude prendre leurs ébats.

Tandis que nous longions les sentiers herbus, franchis-

sant çà et là les échaliers fourrés d'épines, j'admirai l'incomparable gravité de mes compagnons.

Arrivés à la petite porte de l'église au moment où les cloches cessaient de sonner, mistress Petulengro entra la première, suivie de Tawno Chickno. Je formais l'arrière-garde, sur les talons de M. Petulengro qui, au moment où il franchissait le seuil, se tourna vers moi et mit le doigt sur ses lèvres, comme pour me recommander « de me bien conduire. »

Je n'avais pas besoin de cette charitable admonestation, car après un bien long temps, je mettais pour la première fois les pieds dans une église.

Que de souvenirs d'enfance je retrouvai là ! Comme ces pauvres, groupés au fond du *chancel*, ces jeunes écolières vêtues de blanc et leurs cantiques pieux m'apparaissaient imposants !...

En revanche, notre entrée produisit un effet qui n'était pas en harmonie avec mes émotions. Dans la foule, à mesure que nous traversions ses rangs, on entendait murmurer :

« Les Bohémiens !... Regardez, ce sont eux ! »

Mistress Petulengro n'en marchait, pour cela, que d'un pas plus majestueux, fière de ses atours exceptionnels et de sa beauté peu commune. Le *sexton* (sacristain), dans son vaste habit bleu et armé de sa baguette, prétendait la guider vers le bas de la chapelle où étaient certaines banquettes incomplétement occupées par des pauvres et des enfants. Mais, avec un altier haut-le-corps, la fière bohé-

mienne continua sa route vers un magnifique *pew* [1] parfaitement vide, qu'elle ouvrit elle-même, et où nous autres, ses humbles suivants, nous pénétrâmes sur ses pas.

Le *sexton,* que cet arrangement semblait contrarier, me voyant le plus près de la porte du *pew*, encore entr'ouverte, vint poser son doigt sur mon bras, comme pour m'intimer l'ordre de quitter, avec mes compagnons, les places aristocratiques que nous avions si lestement usurpées. Je n'articulai pas une parole, mais je dirigeai mes regards vers le prêtre, qui répondit à cette muette adjuration par une petite toux significative. Le *sexton*, ainsi averti, le regarda un moment, et, s'inclinant, referma la porte; — un peu après, la musique cessa : — *Je me lèverai et j'irai vers mon Père,* articula nettement le prêtre... La belle liturgie anglaise venait de commencer.

Que de réflexions vinrent m'assaillir tandis que, les yeux fixés sur le *prayer-book* que j'avais trouvé à ma place, — *prayer-book* aux armes d'un comte, — je suivais ces sublimes prières! Il me semblait que, comme cela m'était arrivé bien des fois dans ma jeunesse, je venais de me réveiller dans la vieille église de la jolie ville de D***. Oui, sûrement, je m'étais endormi; et je me frottais les yeux... Mais non, je n'avais pas dormi tout ce temps-là : ou bien, si je dormais, en dormant je marchais, je luttais, j'apprenais, j'oubliais... Et cependant

[1] On nomme ainsi les rangs de siéges réservés, et fermés aux deux bouts, que l'on trouve dans toutes les églises anglaises.

les années avaient suivi leur cours, — le fruit mûr était tombé, — le fruit vert avait mûri. — Et que de changements en moi, que de changements autour de moi, pendant ce long sommeil!...

Hélas! non : je ne m'étais pas endormi dans la vieille église. Je me retrouvai bien dans un *pew* : — mais ce *pew* n'était pas garni de cuir noir, comme celui où je sommeillais jadis de si bon cœur. Je n'étais pas non plus dans la même compagnie : je n'étais plus avec mon père et ma mère, si dignes de respect, avec mon frère si chéri, mais bien avec le *kral* bohême et avec sa femme, avec le grand Tawno, l'Antinoüs de la tribu rommany. — Et moi-même, qu'étais-je devenu?....

Mes compagnons, cependant, se comportaient avec le plus parfait décorum, s'asseyant, se relevant avec le reste de la communauté, et tenant gravement en main les *prayer-books* qu'ils avaient trouvés à leurs places. Je remarquai bien que, sauf mistress Petulengro, ils les tenaient à rebours; mais l'intention et l'apparence étaient bonnes.

Le prêtre, cependant, le service fini, monta dans sa chaire, imposant sous sa longue robe noire. L'auditoire devint attentif, et mes compagnons, imitant le reste de la congrégation, arrêtèrent leurs regards sur le prédicateur avec cette fixité singulièrement immuable que je crois particulière à leur race. Le sermon commença sur ce texte : « Que gagnerait un homme, eût-il acquis la terre tout entière, s'il avait en même temps perdu son âme? »

Le ministre, — homme de haute taille, paraissant avoir passé la cinquantaine, cheveux gris, traits réguliers, visage mélancolique, voix vibrante et triste, — prêcha longtemps et prêcha bien, sans notes écrites; il improvisait. Vers la fin de son discours, il y eut un passage que je notai : « Il y a, disait-il, des gens qui gagnent quelque chose en échange de leur âme perdue; sinon la terre entière, du moins de beaux domaines, l'opulence, le respect, la renommée, — vaines bagatelles, on doit le reconnaître, au prix de l'âme perdue,... mais, dans le temps et pour le temps, bagatelles de quelque valeur. Que dire pourtant de ceux qui perdent leur âme et n'ont rien acquis en échange,... ni terres, ni richesses, ni renom, ni respect... pauvres proscrits que chacun méprise... N'est-ce pas là, mes frères, ajouta le prédicateur, le comble de la folie, le dernier degré de l'aliénation? »

Et ses yeux, à ces mots, erraient, de rang en rang, sur tout son troupeau... Quand son apostrophe fut terminée, tout le troupeau avait les yeux fixés sur mes compagnons... et sur moi.

Au sortir de l'église, et quand nous reprîmes le chemin de notre camp, il fallut essuyer quelques risées et quelques sarcasmes. M. et mistress Petulengro y répondirent avec usure. Tawno et moi ne disions rien. Tawno, comme la plupart des jolis garçons de son espèce, n'était pas habitué à la guerre défensive. Moi, qui ne suis pas de l'espèce des jolis garçons, je n'ai jamais brillé dans la repartie.

Peu à peu nous laissâmes derrière nous les gamins qui nous poursuivaient de leurs insultes. Mistress Petulengro et Tawno prirent les devants. Je restai, avec Jasper, à l'arrière-garde.

« Nous avons entendu, lui dis-je, un excellent prédicateur.

— Et un fameux, frère!... On ne parle que de ses sermons à bien des lieues à la ronde.

— Il n'a pas l'air gai, Jasper.

— Le pauvre homme, il y a quelques années, a perdu sa femme qui était, dit-on, une des plus belles qu'on ait jamais vues... Il paraît que le chagrin l'a rendu beau parleur; car, avant la mort de sa femme, il ne montait jamais en chaire. Depuis lors on ne parle plus que de lui... Ces deux jolies jeunes demoiselles que vous avez vues parmi les enfants, ce sont ses filles.

— Vous paraissez bien au courant de ce qui le concerne, Jasper. L'aviez-vous donc entendu déjà?

— Jamais, frère. Mais il est souvent venu à nos tentes, — ses filles aussi, du reste, — pour nous distribuer des *Traités* [1]. C'est un de ces gens qu'on appelle « évangéliques, » très-forts pour donner des petits livres aux gens qui ne savent pas lire.

— Vous devriez, Jasper, apprendre à lire.

— Nous n'avons pas le temps, frère.

[1] *Tracts*, petites instructions religieuses imprimées à très-gran nombre et vendues à bas prix, quand elles ne sont pas distribuées gratuitement.

— N'êtes-vous donc jamais oisifs?

— Jamais, frère... Quand nous ne sommes pas occupés de nos affaires, nous sommes occupés à nous reposer. Nous n'avons donc pas le temps d'apprendre.

— Bah! essayez donc!... Vous vous en trouverez bien.

— En quoi, frère?

— Vous lirez l'Écriture... Vous apprendrez vos devoirs envers Dieu, envers les autres...

— Nous les connaissons, frère. Les constables et les juges de paix nous les ont fait entrer dans la tête à force de taper dessus.

— Pourtant il vous arrive souvent d'enfreindre les lois.

— Cela n'arrive-t-il jamais à ceux qui savent lire?

— Hum!... Enfin, Jasper, en apprenant à lire, vous rempliriez au moins votre devoir envers vous-même... Vous sauriez comment sauver votre âme, et vous avez entendu le prêtre : *En quoi, — eût-il gagné la terre tout entière, — l'homme...*

— Oh! frère, nous n'avons pas gagné grand'chose, en fait de terre.

— Pas grand'chose, comme vous dites. Aussi vous avez vu toute la congrégation nous regarder quand le prêtre a parlé de ceux qui donnent leur âme et n'obtiennent rien en retour,... qui sont méprisés, malheureux...

— Mais, frère, nous ne sommes pas malheureux.

— Possible;... mais vous devriez l'être, Jasper. Car enfin, voyons : vous n'avez pas, entre vous, un pouce de terre qui vous appartienne... A quoi êtes-vous bons?...

Chacun ne médit-il pas de vous?... Au fait, qu'est-ce qu'un Bohémien?

— Frère, quel est cet oiseau que j'entends là-bas?

— L'oiseau?... mais c'est le chant du coucou... Quel rapport y a-t-il?...

— Attendez, frère : un coucou, dites-moi ce que c'est?

— Vous le savez comme moi, Jasper... Que signifie?...

— N'est-ce pas un oiseau quelque peu voleur, quelque peu insolent?

— On le dit, Jasper.

— Et personne, frère, ne sait d'où il vient?

— Personne;... je le crois, du moins.

— Il est très-pauvre, frère; il n'a pas même un nid à lui.

— C'est l'opinion générale.

— Et de lui, généralement, on ne dit guère de bien.

— Il est vrai, Jasper; on se raille de lui à cœur joie.

— Il est cependant assez gai, frère.

— Il l'est, Jasper.

— Frère, est-ce qu'il sert à quelque chose?

— A rien du tout, Jasper.

— Et alors, frère, vous voudriez sans doute vous défaire du coucou?

— Quelle idée, Jasper! Le coucou est un oiseau joyeux, amusant, dont le vol et la voix égayent la verdure des bois et des champs... Me défaire du coucou!... je ne crois pas avoir jamais formé ce vœu.

— Et maintenant, frère..., qu'est-ce qu'un *chal* bohême?

— Répondez vous-même à cette question.

— N'est-ce pas un camarade tant soit peu voleur, tant soit peu insolent?...

— Hé! Jasper, il y a de cela.

— Qui n'est bon à rien?...

— D'accord, Jasper... Je saisis, maintenant...

— Ne ressemble-t-il pas, sous plusieurs rapports, au coucou?...

— Je vois où vous voulez en venir.

— Alors, n'est-ce pas, vous voudriez vous défaire de nous?

— Mais non... pas précisément.

— N'est-ce point, par hasard, que nous servons à orner les landes vertes pendant le printemps et l'été?... Les jeux de nos fillettes, leurs commérages, leur bonne aventure n'ajoutent-ils pas à l'agrément du paysage?

— Bien, bien, Jasper;... je comprends.

— Voudriez-vous, du coucou, faire une volaille de basse-cour?

— Il y a des gens qui le voudraient, Jasper,... mais je ne puis dire que je pense comme eux.

— Eh bien, frère, de nos *gars* et de nos filles, voudriez-vous faire des tisserands démocrates et des prostituées de fabrique?

— Vraiment, Jasper, j'y regarderais à deux fois... Vous êtes, à n'en pas douter, une gent pittoresque. La ville et les champs vous doivent quelque décor... Les tableaux et

les livres sont aussi vos obligés... Si vous disparaissiez, j'estime qu'on vous regretterait...

— Comme les coucous, si on les cachait au fond des poulaillers. Bien souvent, frère, en rêvassant à l'ombre des haies, pendant que chantait le coucou, j'ai réfléchi qu'à beaucoup d'égards,— mais surtout comme réputation,— nos *chals* et nos *chies* ressemblent singulièrement à cet oiseau tant décrié. On dit de nous pis que pendre, et on est enchanté, la saison venue, de retrouver les coucous et les *gipsies*.

— Ah ! Jasper, faisons une différence. L'oiseau n'a pas d'âme, l'homme en a une.

— Et pourquoi donc les coucous n'en auraient-ils pas, frère ?

— Veillez sur votre langue, Jasper !... vous frisez le blasphème, savez-vous ?... Un oiseau avoir une âme !

— Pourquoi donc un homme en aurait-il une ?

— Ah ! nous savons bien qu'il en est ainsi.

— Comment le savez-vous ?

— Comment ?... On le sait à n'en pouvoir douter.

— En jureriez-vous, frère ?... en jureriez-vous sur votre vie ?

— Ma foi, oui, Jasper !... je crois que j'en jurerais.

— Est-ce que jamais vous vîtes une âme ?

— Jamais.

— Comment, alors, jureriez-vous qu'elle existe ? Beau témoignage à rendre devant une Cour de justice, que d'affirmer sous serment l'existence d'une chose qu'on n'a pas

vue. « Allons, mon camarade, levez la tête!... En quel lieu, « en quel temps vîtes-vous la chose?... Affirmerez-vous, « sous la foi du serment que l'accusé, ce Bohême, a dé- « robé le poulain en question?... » Un fameux faiseur de contre-enquêtes que l'avocat P... Quand nos gens sont dans le pétrin, c'est à lui qu'ils vont de préférence, quoiqu'un peu cher... Par ainsi, frère, convenez que vous n'affirmeriez pas, sous la foi du serment, l'existence de l'âme.

— Soit; ne mêlons pas le serment à cette question. Mais vous-même, frère, vous croyez à l'âme, puisque vous croyez au *dukkerin*[1].... Le *dukkerin*, c'est la science de l'âme.

— Et quand vous ai-je dit que j'y croyais?

— En mainte et mainte occasion. »

Et je lui citai ce qu'il m'avait dit des signes prophétiques du ciel, d'un bandit dont l'âme revenait, etc., etc.

« Quelle mémoire étonnante vous avez! s'écria-t-il avec une sorte de regret naïf... Eh bien, frère, je ne contesterai pas vos souvenirs... Mais comptez bien que ce que je crois, ou prétends croire aujourd'hui, n'est pas ce que je croirai ou dirai croire un autre jour.

— Vous êtes vraiment une race incompréhensible.

— Mais oui, frère... Nous avons souvent embarrassé de plus fortes têtes que la vôtre... Nos femmes, surtout.

— Ah! oui... vos femmes!... Quel peu de souci vous

[1] La bonne aventure.

en avez!... Et cependant vous tenez à être une race bien distincte...

— Oui, frère : mais vous, vous, que pensez-vous de nos femmes?

— Elles ont de drôles de noms.

— Ah! vous pensez à leurs noms, Lavengro?... Du reste, si vous vous occupiez des choses autant que des mots, frère, vous ne seriez pas des nôtres à l'heure qu'il est.

— Enfin, Jasper, quelle était, en me questionnant, votre pensée?

— Je vous demandais si vous ne trouviez pas que nos femmes sont d'étranges animaux.

— Mais... elles ont la langue bien pendue.

— Et leurs dents, et leurs ongles, frère, n'avez-vous jamais eu rien à démêler avec?...

— Jamais, Jasper... J'ai toujours été poli avec elles; aussi...

— Elles vous ont planté là... Croyez-moi, frère, c'est en elles que gît une partie du mystère qui vous préoccupe.

— Elles paraissent assez mauvaises têtes, Jasper.

— Certes, certes.

— Peu réservées dans leur langage.

— Fort peu, frère.

— Peut-on se fier à elles, Jasper?

— Nous ne les surveillons guère, ce me semble.

— Peuvent-elles se fier à vous?

— Pas tout à fait autant que nous à elles. Cependant nos ménages vont assez bien, sauf celui de Mikailia et de son mari; mais Mikailia est estropiée, et elle a pour époux « la Beauté du monde : » rien d'étonnant à ce qu'elle soit jalouse. Encore est-il vrai que Chickno ne la quitterait pas pour une duchesse; pas plus, au reste, que je ne me séparerais de ma *rawnie;* pas plus que, de la sienne, aucun de nos *chals*.

— Fort bien... Mais la *chi* ne quitterait-elle pas son *chal* pour un duc?

— Ma Pakomovna, frère, a quitté un duc pour moi.

— Elle s'en étonne quelquefois, Jasper.

— Oui, frère... Ceci tient à ce que Pakomovna est née sur un communal, pas très-loin d'une enseigne représentant un jambon.

— Un jambon de porc, je suppose?

— Sans doute... mais le mot *jambon*[1] signifie aussi...

— Attendez, Jasper, je le sais. *Gammon* est un ancien mot de la langue norse; on le trouve dans l'Edda. Il veut dire *moquerie*, *raillerie*, *dérision*...

— Bon Dieu! frère, que vous êtes savant!

— J'ai tout simplement lu les *Sagas*, Jasper.

— C'est égal, frère, vous êtes bien savant.

— Pas tant que vous le pensez, Jasper... En somme, vous verriez sans crainte votre femme s'aventurer auprès de son duc.

[1] *Gammon*.

— Certainement :... et même auprès de vous.

— De moi, Jasper?... Oh! croyez-le bien, je n'ai jamais songé à votre femme... Mais enfin, voyons; il y a bien eu, par-ci par-là, quelques amourettes entre *Gorgios* et fillettes bohêmes. Les romans en sont pleins, et une de vos chansons, — tenez, celle qu'Ursule chantait l'autre soir, — roule sur une histoire de ce genre.

— Vieille chanson, frère!... Nos fillettes la chantent aux fêtes par manière d'avertissement.

— Ursule elle-même, Jasper, votre belle-sœur...

— Eh bien, frère?

— Ne parliez-vous pas de me la donner?

— Eh bien, pourquoi ne la prendriez-vous pas?

— Est-ce qu'elle voudrait de moi?

— Probablement, frère... Vous ressemblez si fort à un Rommany!... vous parlez le rommany si remarquablement bien!

— Pauvre petite..., comme elle a l'air innocent!

— C'est vrai, frère... Cependant, quoiqu'elle ne soit pas née au même endroit que ma femme, elle sait encore quelque chose de nos affaires.

— J'aimerais bien, Jasper, à lui poser une ou deux questions à propos de cette chanson qu'elle a chantée.

— Vous ne sauriez mieux vous adresser, frère... Nous voici au camp... La première fois que vous trouverez Ursule à l'ombre d'une haie, faites-lui, croyez-moi, vos petites questions. »

VIII

LE PLUS SUR EST LE PLUS CERTAIN. — SYNDÉRÈSES D'UNE CONSCIENCE. — CHAUDRONNIER, ROMANCIER OU LABOUREUR. — LE COLON ET SA POSTÉRITÉ. — UN A-PROPOS. — LE THÉ D'ISOPEL. — RETOUR PRESSENTI.

... Je redescendis seul au fond de mon étroit vallon. Une épaisse obscurité y régnait, et ces ténèbres m'inspiraient une tristesse profonde. Je résolus d'allumer du feu, ce qui fut besogne prompte, car j'avais une provision de menu bois parfaitement sec. Assis devant mon foyer flambant, je tombai dans une méditation profonde.

Je songeai aux événements de la journée, aux impressions que le service religieux avait réveillées en moi, au sermon que j'avais entendu, au danger de perdre son âme, aux doutes de Jasper Petulengro sur l'existence de la susdite. Je récapitulai tous les arguments restés dans ma mémoire, pour ou contre la probabilité d'une existence prolongée au delà de la mort. A cette heure, ils me paru-

rent se balancer ou peu s'en faut, et j'en conclus qu'il fallait, des deux opinions, adopter la moins dangereuse.

Quoi de plus terrible, après tout, lorsqu'on a vécu dans l'incroyance, que de se trouver, après la mort, en face d'un juge qui déclare votre âme à jamais perdue?

Puis, tout à coup, un scrupule me vint.

« Eh quoi, me disais-je, croire cela, parce qu'il y a moins de danger? mais c'est une lâcheté... J'ai toujours tenu en petite estime les gens qui, dans toute circonstance, plus prudents que sincères, s'en tiennent au parti le moins périlleux. Vais-je donc faire comme ces gens-là?... Prenons garde toutefois, — ajoutai-je *in petto*, — si je ne fais pas comme eux, d'avoir cédé à un mouvement de vanité, fort peu de mise dans une question de cette importance!... Cherchons simplement ce qui est vrai. »

Où le chercher? Je songeai alors à la Bible, la Bible que je lisais encore le matin : mais la Bible dit-elle vrai? Des gens instruits, de fort braves gens, m'ont dit qu'en elle était toute vérité. Des savants, fort honnêtes, m'ont affirmé qu'ils n'en croyaient pas un mot. Comment se décider? Encore un calcul de probabilités. Ah! qu'on me montre la voie de vérité, je m'y traînerai, s'il le faut, sur les genoux et sur les mains. Encore, cependant, faut-il y voir clair...

Et je sentais ma tête se perdre, mon cerveau s'éblouir. Il fallait absolument penser à autre chose.

Je pensai donc à ce que j'étais pour le moment, et à ce que je pourrais devenir, parti de là. Quel bénéfice à tirer d'une vie ainsi passée au fond des bois, occupé à ferrer

des *poneys* et des ânes, et à causer avec des Bohémiens, dans l'espérance assez vague de leur soutirer des secrets qu'eux-mêmes ne savent peut-être pas? D'ailleurs cette existence sans issue ne pouvait pas se prolonger. Je ne gagnais rien par mon travail, et le petit capital emporté de Londres, chaque jour ébréché, allait disparaître. La vie errante, la vie en plein air, a bien des charmes; mais, sûrement, vivre ainsi, c'est perdre son temps. Un regard jeté en arrière me convainquit que, depuis ma venue au monde, je n'avais guère fait autre chose. Tant de langues apprises l'une après l'autre ne m'avaient pas mis à l'abri de la faim. Un seul jour ma littérature m'avait servi. Et à quoi, je vous prie?... à écrire un méchant roman trop bien payé.

Maintenant, de très-bonne foi, cette mauvaise direction donnée à mes travaux n'était-elle pas l'inévitable résultat de mon tempérament et de mon caractère? Aurais-je pu suivre avantageusement la profession régulière à laquelle me destinaient mes parents? Il me semblait que non, et je me voyais, — depuis l'heure de ma naissance jusqu'à celle où, devant mon feu, je songeais ainsi, — conduit pas à pas, obéissant à l'impulsion de la destinée.

Laissant là le passé, songeons à l'avenir. Que ferai-je? Écrirai-je encore un méchant roman, et, quand il sera fini, m'en irai-je l'offrir à un éditeur? Mais je me rappelai les souffrances atroces qui avaient accompagné l'incubation de mon premier livre, et je reculai devant l'idée de les endurer à nouveau. D'ailleurs, j'ignorais s'il me restait, au fond de la cervelle, de quoi écrire une autre *Vie de*

Joseph Sell [1]. — Vaut-il mieux, prenant au sérieux le rôle dont je m'amuse, me faire, pour tout de bon, chaudronnier et *gipsy?* Mais, en y songeant bien, je ne suis fait ni pour ce métier, ni pour cette religion; et il est tout autrement agréable de les embrasser pendant quelques jours, par curiosité, que de s'y consacrer définitivement. J'en avais assez vu, de l'un et de l'autre, pour me bien convaincre de ceci.

Tout à coup, l'idée de labourer la terre s'offrit à moi et s'empara de mon imagination. Quel noble et sain métier! Pourtant je ne pouvais associer cette idée avec celle de rester dans mon pays.

En Angleterre, on ne laboure qu'à titre de serf.

Je pensai donc immédiatement à l'Amérique et à ces territoires incultes dont on devient maître, sous cette seule condition d'abattre les arbres qui les encombrent. Je me transportai, en idée, au fond d'une immense forêt, choisissant un lot de terre que mes travaux acharnés transformeraient en une belle plaine, radieuse et fertile. J'entendais le bruit des grands arbres tombant sous ma

[2] Titre probablement pseudonyme du roman par lequel Borrow-*Lavengro* prétend avoir débuté dans la carrière des lettres. On sait, au contraire qu'en 1835, à Saint-Pétersbourg, cet intrépide et précoce polyglotte avait fait paraître un livre intitulé : *Targum,* lequel consistait en traductions du mandchou, du chinois, du tartare, du thibétain, de l'arabe, du persan, du rommany, du malo-russe, du finlandais, de l'anglo-saxon, du vieux norse, du gaélique, du provençal et d'autres langues plus connues qu'il avait apprises dans les dix-huit premières années de sa vie.

cognée, et alors me vint à l'idée qu'un émigrant, un colon doit toujours être marié.

Me marier il fallait, et, si je me mariais, où donc serais-je jamais époux plus heureux, père plus fortuné qu'en Amérique, labourant le sol?... Et je m'y voyais, derrière ma charrue, entouré d'une innombrable progéniture.

Eh bien! pourquoi donc pas? Marions-nous, et partons!... J'étais jeune : il faut l'être pour se marier; il faut l'être pour travailler la terre. Jeune et valide, à part mes yeux un peu fatigués par les dictionnaires et la *Vie de Joseph Sell* : encore, chassie à part, font-ils bien leur besogne.

Je tâtai mes bras, mes jarrets, mes dents : — rien ne clochait trop.

C'était donc bien le temps de labourer la terre, de me marier, de manger force viande, et de produire des enfants robustes. Avec la jeunesse, terriblement éphémère, s'en irait, et bien vite, la faculté de suffire à tant de travaux. Un temps viendrait où la chassie troublerait définitivement ma vue et me l'ôterait peut-être; où mes bras et mes jarrets affaiblis manqueraient de sève; où mes dents branleraient dans leurs alvéoles, en supposant qu'elles n'en sortissent pas. Alors, plus de mariage, plus de travail, plus de viandes succulentes et réparatrices... Alors, plus d'enfants nombreux et vigoureux. Et je regretterais ma jeunesse évanouie, ma postérité restée en chemin...

Pensant à toutes ces choses, je devenais de plus en plus mélancolique... et le sommeil peu à peu, — un

demi-sommeil, — s'emparait par degrés de tous mes sens.

Je m'engourdis ainsi devant mon feu, jusqu'à ce que, réveillé tout à coup, je m'aperçus que mes tisons étaient à peu près consumés. Il était temps, pensai-je, de me retirer pour dormir. Je me levai donc, et j'étais déjà sur le seuil de ma tente lorsqu'une pensée m'arrêta court.

« Supposons, me disais-je, qu'Isopel Berners revînt ici, cette nuit même; combien ce noir vallon lui paraîtrait sombre et froid, si elle n'y trouvait pas de feu! Vraiment, je m'arrangerai pour qu'elle en trouve. Quant au couvert, je n'ai pas de quoi le mettre; mais l'eau sera sur le feu, toute bouillante, de façon que, si elle vient, je pourrai lui offrir du thé... de ce thé qu'elle aime tant. »

J'empilai donc sur les charbons mourants une bonne poignée de bois, et le feu flamba mieux que devant. Je pris ensuite la bouilloire et m'acheminai vers la source.

A l'entrée orientale du vallon, je m'aperçus que le signe du Chariot était, en face de moi, bien haut dans les cieux, et j'en conclus que la nuit allait bientôt faire place à l'aurore.

Le camp des *gipsies* était devant moi. Pas le moindre bruit sous ces tentes dont on eût dit les habitants profondément ensevelis dans le sommeil. Les chiens, cependant, au bruit de mes pas, commencèrent à grommeler sourdement; puis, m'ayant reconnu, ils se turent. Quelques-uns même remuèrent la queue. En me rapprochant d'une des tentes, j'entendis une voix de femme.

« Quelqu'un rôde par là, » disait-elle.

Puis, comme je passais devant, le pan de toile qui servait de porte se souleva soudain : — une tête noire et un buste nu apparurent.

C'était la tête et le buste du géant Tawno, qui, suivant la coutume égyptienne, couchait en travers de sa porte, roulé dans une couverture de laine; mais la couverture était tombée, et la lune se mirait sur les épaules lustrées du jeune géant, presque aussi brillante que dans ses grands yeux hagards.

« Ce n'est que moi, Tawno, lui dis-je. Je vais remplir la bouilloire, pour le cas où miss Berners reviendrait cette nuit.

— *Kos-ko*, murmura-t-il sur un mode plaintif, et la porte de toile se rabattit.

— Vous dites qu'il a raison, reprit la voix aigre de sa femme; et moi je dis qu'il a tort. Si le jeune cadet ne vivait pas avec cette *rawnie* sur un pied d'intimité tout à fait illégal, il ne se lèverait pas au milieu de la nuit pour garnir des bouilloires à son intention. »

Je n'en terminai pas moins, pour la voir si mal interpréter, la mission que je m'étais donnée. La bouilloire pleine fut placée à côté du feu, sur un bon lit de charbons, et quand je l'eus entendue chanter, j'allai, mes souliers ôtés, mais encore demi-vêtu, me jeter sur ma paillasse, où je m'endormis presque aussitôt.

Je rêvai beaucoup, ce matin-là; et, entre autres choses, je rêvai d'Ursule. Elle était poursuivie par deux chiens féroces qui s'étaient, d'une cour de ferme, élancés sur

elle. Je voulais lui porter secours, et je ne pouvais, retenu par une force mystérieuse. Elle échappait, cependant, et j'entendais, sur le gravier de la route, grincer les roues de sa petite charrette.

Ici, je me réveillai tout à coup; et, en me réveillant, je me trouvai assis dans ma tente.

Une clarté rougeâtre passait à travers la toile. C'était celle du feu que j'avais moi-même allumé. Je n'en fus pas moins saisi d'une sorte d'effroi, plus naturel qu'on ne croit, au moment du réveil, dans un endroit si désert.

Il me semblait qu'il devait y avoir quelqu'un près de ma tente. Cette idée m'obsédant, j'allai soulever la toile qui me masquait la vue du feu, et..., quelle surprise!... j'entrevis une grande taille se dessinant à quelques pas de moi.

« Qui est là?... m'écriai-je, et cependant je sentais le sang affluer avec force vers mon cœur.

— C'est moi, repartit Isopel, dont je reconnus la voix aimée... Je suis sûre que vous ne m'attendiez guère... Allez, allez, continuez à dormir!... Que je ne vous dérange pas.

— Vous vous trompez, je vous attendais, lui répondis-je aussitôt, — et pour preuve, regardez le feu, regardez la bouilloire!... Une minute, et je suis à vous. »

IX

UNE ÉTOURDERIE. — EXIGENCES D'ÉTIQUETTE. — LES SCRUPULES DE MISTRESS CHICKNO. — LE PAS D'ARMES DE PAKOMOVNA. — PETULENGRO ET SES ATOURS. — BEAUTÉ, ROYAUTÉ. — ON SE PREND AUX CHEVEUX. — LE MIROIR DE MISS BERNERS. — LE PARTHE ET SA FLÈCHE.

La grande Isopel était évidemment touchée de ne m'avoir pas pris au dépourvu de souvenirs, et ce fut avec un sourire assez doux qu'elle me permit de l'aider à déménager son chariot.

Une demi-heure après, nous étions installés près du feu, où elle avait apporté le trépied qui lui servait de siége. Elle avait ôté son chapeau, et ses longs cheveux blonds ruisselaient sur ses fortes épaules.

« Vous venez de loin? lui demandai-je, en lui offrant sa tasse de thé.

— De fort loin, » répliqua-t-elle d'un air assez contraint.

On pouvait deviner qu'elle s'inquiétait déjà de mes

questions; mais je n'avais garde, connaissant ses susceptibilités, de me montrer si vite indiscret.

« Il me semble, repris-je simplement, que tout en dormant je vous ai entendue venir... Les chiens de là-haut n'ont-ils pas aboyé après vous?

— Oui, dit-elle, et très-fort... Est-ce que, tout en dormant, vous songiez à moi?

— Ma foi, non, répliquai-je étourdiment. Je rêvais d'une certaine Ursule... une bohémienne qui est venue dans nos parages avec Petulengro.

— Ah! vraiment? » dit-elle avec une indifférence affectée.

J'aurais voulu répondre à sa pensée, que je devinais; mais je prévis que ma pénétration, empreinte d'une certaine fatuité, me vaudrait une dédaigneuse rebuffade, et je me contentai, après un long silence, de demander à Bella le sujet de ses réflexions.

« Je songeais, me dit-elle, à l'extrême bonté avec laquelle vous prépariez tout pour mon arrivée, sans savoir si je viendrais.

— Ce n'est pas la première fois que je vous fais du thé, lui dis-je en riant. Il est vrai que jadis j'étais certain de vous voir revenir... Aujourd'hui, j'en avais le pressentiment.

— Je n'ai nullement oublié ce que vous avez fait pour moi, reprit Bella; mais je commençais, jeune homme, à vous croire un franc égoïste, n'ayant en vue que la satisfaction de vos étranges caprices.

— J'aime assez, je l'avoue, à suivre mes propres inspirations, lui répondis-je; mais je crois vous avoir prouvé que, pour cela, je ne suis pas un « franc égoïste... » Je vous le prouverai encore, s'il plaît à Dieu... Vous trouverez souvent, au retour, la bouilloire devant le feu.

— Il n'est pas bien certain que *vous* ayez à prendre ce soin.

— Et qui donc le prendrait à ma place?... Auriez-vous l'intention de me chasser d'ici?

— Vous avez à y rester le même droit que moi, reprit Isopel, avec un léger soupir, mais qui sait si je n'en partirai pas moi-même?

— Et si vous partez, qui vous dit, à vous, que je ne vous suivrai pas?... Les chemins sont libres, pas vrai?... D'ailleurs, vous perdriez trop en me perdant. Vous savez à peine les premières règles de l'arménien. Il me faudra vingt ans, et peut-être plus, pour vous perfectionner dans cette admirable langue. »

Isopel sourit, mais d'un sourire vague et mélancolique.

« Allons, repris-je, bien décidé à l'égayer; encore une tasse de thé!... Demain je vous présenterai aux dames de là-haut.... Vous les inviterez à déjeuner.

— Je n'irai certainement pas les voir la première, répondit-elle tranquillement.

— Non?... eh bien, soit. Je m'arrangerai pour qu'elles viennent déposer leurs hommages à vos pieds, belle dédaigneuse... Maintenant, à l'arménien, s'il vous plaît! »

Isopel prit sa leçon avec une remarquable docilité.

Le matin même, je portai une belle invitation, de la part de miss Isopel Berners, à M. et mistress Petulengro, à M. et mistress Chickno, et à leurs parents.

Ma requête était tournée selon les règles de la plus scrupuleuse étiquette. Aussi ravit-elle « l'épouse » du chef bohême. En revanche, sa belle-sœur, toujours acariâtre et revêche, toujours prête à contredire et à soupçonner, ne voulait pas qu'on acceptât.

« Est-ce votre femme? me demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

— Ma femme?... m'écriai-je, un peu surpris. Non, nous ne sommes pas mariés.

— Alors, je ne l'irai pas voir... Je ne veux pas prêter la main au « vagabondage. »

— Qu'appelez-vous vagabondage? lui demandai-je, toujours émerveillé de son rigorisme.

— J'appelle ainsi une conduite qui n'est pas *tatcheno* (convenable). Quand les *ryes* et les *rawnies* vivent ensemble, sans certificat, au fond des forêts, j'appelle ceci du vagabondage, et je n'entends pas y prêter la main.

— Il est dur, m'écriai-je, qu'on ne puisse habiter ensemble, en tout bien tout honneur, le même vallon, sans se voir suspectés de mal faire.

— Vous avez raison, dit mistress Petulengro s'interposant, — et, s'il faut confesser ce que je pense, je m'étonne des scrupules exagérés de ma belle-sœur. J'ai bien sou-

vent entendu dire dans la très-bonne compagnie, — on m'y a vue autrefois, jeune homme, — que l'humeur soupçonneuse est la plus sûre marque d'un esprit étroit et peu cultivé... Aussi, je ne soupçonne personne, moi, pas même mon mari, bien que j'en eusse le droit plus qu'une autre, ayant en son honneur refusé la main d'un lord... Ce n'est pas une raison pour moi de vouloir l'attacher aux cordons de mon tablier... Je lui laisse une latitude honnête... Il va où il veut..., cause avec qui lui plaît... Il est vrai que j'ai un peu vécu dans la bonne compagnie, et alors...

— *Meklis!*... interrompit brusquement mistress Chickno, pour qui chaque parole de sa belle-sœur était une poignante allusion. — Je crois avoir vu tout aussi bonne compagnie que vous..., et, quant à ce lord, à ce duc, dont vous rebattez les oreilles de quiconque veut bien vous écouter... ce qu'il vous proposait n'était guère, je crois, que du... vagabondage, et pas autre chose.

— Ce qu'il me proposait, reprit mistress Petulengro, était fort bon à accepter, ma sœur.... Le jeune duc, — car, vous l'avez dit, ce n'était pas seulement un lord, c'était un duc, — le jeune duc, donc, m'offrait un équipage et d'être sa « seconde femme. » Il ne pouvait m'offrir que cela, puisqu'à vrai dire il était déjà marié à une première, qui était vieille et de corpulence énorme, mais aussi très-riche et d'un caractère excellent. La preuve, c'est que le jeune lord m'assurait du consentement qu'elle donnerait à notre liaison, surtout si je voulais habiter avec

elle, car elle aimait de passion la jeunesse et la gaieté. Vous voyez donc bien...

— Je vois, interrompit encore mistress Chickno, que j'avais parfaitement raison de penser que ce qu'il vous proposait n'était ni plus ni moins que du... vagabondage.

— *Meklis!* s'écria mistress Petulengro; — et je me sers, madame, du même mot que vous avez employé, bien que ce soit un mot *rommany*, et que je n'emploie jamais ce langage, si ce n'est dans les sociétés où je puis le faire passer pour du français... — Oui, madame, je n'aime pas le *rommany;* je ferai de mon mieux pour que mes enfants n'apprennent pas à s'en servir, de peur de leur voir contracter des habitudes basses et vulgaires... J'ai quatre enfants, moi, madame, et je vous jure...

— Je vous comprends, allez! interrompit mistress Chickno. Vous ne me parlez de vos quatre enfants que pour me faire honte de n'en avoir pas...— Et elle fondit en larmes. — Si je n'en ai pas, sœur, reprit-elle entre deux sanglots, croyez bien que ce n'est pas ma faute... c'est celle... c'est celle de... Mais, au fait, pourquoi donc vous traité-je de *sœur?* dit-elle, se reprenant tout à coup et retrouvant toute sa colère... Vous n'êtes pas ma sœur, vous n'êtes qu'une *grasni*[1]... Jolie sœur, ma foi, qui renie sa propre langue!... Pensez-vous qu'on ait oublié qu'avec tous vos grands airs, vous avez réduit votre mère...

— Nous laisserons là ce sujet, si vous m'en croyez, dit

[1] « Une jument, » terme de mépris dont les Bohémiennes se servent à l'endroit des femmes de race étrangère.

mistress Petulengro, prenant l'air et le ton d'une reine offensée. Il ne me convient pas d'élever la voix, ni de me rendre ridicule... Jeune *gentleman*, reprit-elle après une pause, présentez, je vous prie, mes compliments à miss Berners. J'aurai l'honneur de lui faire visite cette après-midi pour la remercier de sa gracieuse invitation.

— Ajoutez, dit à son tour Petulengro, que je serai avec ma femme, si toutefois je puis quitter le camp en l'absence du mari de cette... jalouse... »

Quand le couple bohémien, fidèle à sa promesse, descendit au fond de notre petit vallon, Isopel était sous sa tente, et je forgeais à grands coups de marteau l'armature extérieure d'une des roues de son chariot, qui s'était usée pendant son voyage.

Dès que j'aperçus nos hôtes, je me hâtai de courir au-devant d'eux. M. Petulengro, vêtu à la dernière mode... bohémienne, portait une sorte d'habit de chasse d'une coupe assez hardie, et qui avait pour boutons des pièces d'une demi-couronne[1]; de même, à son gilet rouge et noir, brillaient des demi-guinées, démonétisées probablement faute de poids; ses culottes étaient taillées dans un gros cuir de laine à bandes veloutées, celles-ci d'une largeur exceptionnelle; des bas de grosse étoffe de laine, couleur de « la bête, » enserraient ses vigoureux mollets, et ses pieds étaient chaussés d'épais brodequins. Sous son

[1] *Half-crown*, monnaie d'argent valant deux shillings et demi ou un peu plus de 3 francs.

bras se trouvait retenu un fouet de poste à manche de baleine, orné d'un cordon et d'un pompon écarlates, et terminé par un énorme pommeau d'argent. Sur sa tête se dressait un de ces chapeaux à haute forme, semblable à ceux que les Espagnols appellent *calané*, coiffure fort en faveur parmi les *majos* de Séville et de Madrid. Si j'ajoute que la chemise de M. Petulengro, en fine toile de Hollande, était d'une blancheur éblouissante, j'aurai parachevé la description de son élégance.

Quant à mistress Petulengro, — pardon! j'aurais dû la placer en première ligne, — elle avait adopté en grande partie, nonobstant les préjugés que le lecteur lui connaît maintenant, le costume *rommany*. Ses cheveux, très-noirs et très-lustrés, tombaient en lourdes tresses des deux côtés de sa tête. A ses oreilles pendaient de petites poires d'or, retenues par des anneaux de même métal. Un long chapelet de grains ambrés, qui ressemblaient fort à de grosses perles jaunies par le temps, entourait son cou gras et brun.

« Nous voici, frère, nous voici en visiteurs, s'écria M. Petulengro, dès que je fus à portée de l'entendre. Voici le sorcier et la sorcière, la sorcière avec le sorcier.

There's a chovahanee and a chovahano,
The nav se len is Petulengro.

— Taisez-vous, monsieur! lui dit sa digne moitié. Vous me faites honte avec vos dictons vulgaires... Nous sommes en visite : il faut se tenir. »

La laissant achever son homélie, je courus prévenir Bella que ses hôtes l'attendaient.

« Dites-leur que je suis occupée, répondit-elle, sans quitter son aiguille.... Je n'ai pas de temps à perdre en absurdes cérémonies.

— Je n'en ferai rien, lui dis-je. Ce serait blesser ces braves gens, et je n'aime à humilier personne... Venez donc à l'instant, ou...

— Ou... quoi? demanda Bella, souriant à demi, à demi fâchée.

— J'allais, lui répondis-je, ajouter quelque chose en arménien.

— A la bonne heure!... J'irai, dit-elle, posant son ouvrage.

— Un instant! dis-je à mon tour. Vos cheveux pendent sur vos oreilles... votre toilette est en désordre... vous feriez mieux de vous arranger un peu pour vos visiteurs qui se sont mis, eux, dans leurs atours les plus beaux.

— Non, répliqua-t-elle, je ne changerai rien à ma mise. Vous m'avez ordonné de venir à l'instant, n'est-il pas vrai?... Eh bien, vous serez ponctuellement obéi. »

Nous allâmes donc ainsi, Bella et moi, vers nos visiteurs. A notre approche, M. Petulengro, tirant son chapeau, fit un profond salut à ma compagne, tandis que mistress Petulengro, se levant majestueusement de son trépied de bois, lui adressait une révérence de duchesse. Bella, qui, d'un mouvement brusque, avait renvoyé sur ses épaules ses longs cheveux épars, inclina la tête, tout uni-

ment par voie de représailles; puis, après un seul coup d'œil jeté sur M. Petulengro, elle se mit à regarder en face, de ses grands yeux bleus tout ouverts, la femme du chef bohême, laquelle lui rendait examen pour examen, curiosité pour curiosité.

Ces deux femmes étaient presque aussi jolies l'une que l'autre. Et pourtant quelle différence! Bella, avec ses yeux d'azur, sa peau de blanc satin, ses cheveux de soie dorée; mistress Petulengro, avec son teint basané, ses yeux d'un noir d'enfer, ses cheveux plus brillants que l'aile du corbeau. Bella calme, sereine, altière; la bohémienne, toute gracieuse, mais sans repos, sans assiette, sans dignité. Leur stature, d'ailleurs, n'était pas la même. La tête de la *rommany rawnie* arrivait à peine à la poitrine d'Isopel Berners.

Je m'aperçus que le mari et la femme étaient saisis de la même admiration devant ma jeune géante. Mais, tandis que mistress Petulengro s'absorbait dans une contemplation muette :

« Ma foi, s'écria son mari, je puis le dire en toute vérité, je ne connais qu'un seul homme sur terre qui puisse tenir tête à celle-ci..., et c'est la Beauté du monde..., c'est Tawno Chickno en personne... Je regrette qu'il ne soit pas venu.

— Tawno Chickno! reprit mistress Petulengro, non sans quelque dépit..., un beau sire, vraiment, pour qu'on le compare à cette dame!... Et vous regrettez qu'il ne soit pas des nôtres?... Merci!... un joli monsieur, qui a peur de sa

femme!... Lui, tenir tête à madame!... Eh! grands dieux! le seul coup d'œil qu'elle m'a jeté l'aurait fait rentrer sous terre.

— Un regard ferait mieux cet office qu'un coup de poing..., un regard de femme, entendons-nous..., et ce que j'en dis n'est pas pour faire fi des coups de poing que la *rawnie* sait donner..., car je la connais de longue date, et l'ai même vue deux ou trois fois, mais pas de si près qu'aujourd'hui... Eh bien, madame, puisque nous sommes venus vous faire politesse, ma femme et moi, laissez-nous vous féliciter d'avoir quitté le Flamboyant, autrement dit Bosville, et de vous être mise avec notre jeune *pal* que voici... Il n'est pas très-beau, mais, comme bonté...

— Moi, m'être *mise avec* votre *pal*, comme vous l'appelez? interrompit Isopel. Tâchez de mesurer vos paroles!... je ne me suis jamais « mise avec » qui que ce soit.

— J'entendais simplement que vous aviez pris quartier ensemble, reprit pacifiquement l'honnête Petulengro. Et vous ne pouviez tomber sur un camarade plus obligeant, ni plus instructif, surtout si vous aimez l'étude des langues. Tenez, gageons...

— Excusez mon mari, madame! interrompit mistress Petulengro, qui vit, à certain haut-le-corps, qu'Isopel allait s'impatienter tout de bon et battre en retraite... C'est un brave homme, mais il n'a pas grande intelligence... Ce qu'il a dit de plus sensé, c'est que nous sommes venus pour vous faire politesse... Nous avons mis pour cela nos

plus beaux habits *romanys*... Peut-être ne goûtez-vous pas ces costumes? S'il en est ainsi, j'en suis bien fâchée. . Je n'ai point d'habits français, madame... Si j'en avais, madame, croyez bien que je les aurais mis pour vous faire politesse.

— Je vous aime bien mieux comme vous êtes, répondit Bella, un peu radoucie. Les gens doivent tenir au costume de leur état, et le vôtre est fort joli.

— Charmée que vous le trouviez de votre goût, madame. Il a été admiré dans la grande ville. Il y a fait sensation, comme on dit, et quelques grandes dames, des dames de la cour, en ont voulu avoir de pareils, sans quoi, vraiment, je ne le mettrais pas si souvent... Quant à vous, madame, vous êtes très-belle,... mais je voudrais vous voir plus à votre avantage... Vos cheveux, particulièrement, sont dans un désordre étrange... Souffrez, madame, que j'arrange un peu ces cheveux-là... Laissez-moi les mettre à notre mode... Je voudrais voir s'ils font bien, disposés à notre pauvre guise bohémienne... Vous permettez, n'est-ce pas, madame? »

Et elle lui prit la main.

« En vérité, dit Bella, se refusant à cette amicale étreinte, je ne saurais vous laisser faire... Je vous remercie de m'être venue voir, mais...

— Oh! si, si,... vous me laisserez vous coiffer à mon idée, madame, reprit avec instance mistress Petulengro. Je regarderai ceci comme une véritable condescendance... Vous êtes très-belle, madame; et d'autant que vous êtes

blonde, je vous trouve plus belle encore. J'apprécie très-haut les beaux teints et les cheveux blonds : j'ai bien moins d'estime pour les cheveux noirs et les peaux brunes.

— Pourquoi donc, alors, m'avez-vous préféré à ce lord? demanda indiscrètement M. Petulengro... Il me semble qu'il était assez blond de sa personne.

— Quand on est jeune et sotte, repartit sa moitié, on fait bien des choses dont plus tard on se repent, mieux avisée que l'on est. Il m'arrive plus d'une fois par jour de me dire que, si je n'eusse pas été si niaise, je brillerais maintenant à la cour... Et maintenant, madame, laissez-moi vous faire des bandeaux, recommença-t-elle d'un ton suppliant.

— Savez-vous que j'ai bonne envie de me fâcher, répliqua Bella, avec un regard d'une expression toute particulière.

— Voyons! lui dis-je, laissez donc arranger vos cheveux!... C'est une politesse qu'on prétend vous faire, et non pas une malice.

— Vous entendez ce que dit le jeune *rye*? reprit de plus belle mistress Petulengro. Je suis bien sûre que vous ne lui refuserez pas, à lui, ce qu'il vous demande. Bien des personnes sont disposées à ne lui rien refuser, à lui qui ne demande guère... Notre sœur Ursule, entre autres, voudrait bien pouvoir l'obliger en quelque chose, et je ne crois pas qu'il l'ait encore sollicitée de rien, si ce n'est

peut-être d'un pauvre mot par-ci, par-là, dont il cherchait en vain le sens...

— Tenez, interrompit Bella, coiffez-moi, puisque le cœur vous en dit!... mais croyez bien que je ne vous laisse pas faire à cause de lui. Le « jeune *rye,* » comme vous l'appelez, ne m'est absolument rien.

— Soit : c'est pour m'obliger, moi, dit mistress Petulengro, que vous me permettrez d'être aujourd'hui votre femme de chambre.

— C'est, à coup sûr, bien ridicule, reprit Bella rougissant; mais enfin, puisque vous m'êtes venue voir, et puisque vous y tenez tant...

— Merci, madame! s'empressa d'ajouter mistress Petulengro, qui conduisit à l'instant même Bella vers le tabouret où elle l'assit. Vos cheveux sont bien beaux, madame, et votre teint l'est aussi... Si jamais vous allez dans la grande ville, vous y ferez sensation. Moi, qui vous parle, toute brune que je suis, on m'y remarquait... Ah! le blanc, madame, le blanc... rien n'est durable, rien n'est distingué comme le blanc... »

Et, tout en jasant ainsi, ses mains agiles se jouaient dans l'épaisse et blonde chevelure d'Isopel. En quelques minutes, les tresses avaient été déroulées et remplacées par de larges bandeaux.

« Vous voilà coiffée à la bohémienne, et vous êtes, si cela se peut, plus belle encore que vous n'étiez tout à l'heure, » dit mistress Petulengro, évidemment enchantée de son œuvre.

L'enthousiasme de son mari s'exprima tout aussi bruyamment. Quant à moi, je ne trouvais pas que la beauté d'Isopel eût rien gagné aux bons offices de sa « femme de chambre » improvisée.

La nature n'avait pas jeté ma jeune compagne dans le moule bohème. Elle lui avait donné trop de sérieux, trop de fierté pour lui permettre cette métamorphose. Une héroïne, une reine guerrière, Isopel l'eût représentée à merveille : — Marie-Thérèse de Hongrie, par exemple, que les magnats appelaient leur « roi, » — ou, mieux encore, Brynhilda la Valkyrie, la bien-aimée de Sygurd, le Tueur de serpents, qui encourut la malédiction d'Odin, lorsque, dans le choc des lances, elle prit parti pour le jeune prince et causa le trépas du vieux guerrier à qui Odin avait promis la victoire.

Bella me regarda un moment en silence, puis, se tournant vers mistress Petulengro :

« Vous avez fait de moi ce que vous avez voulu... Êtes-vous contente, à présent?

— Très-contente, et vous le serez aussi, je l'espère, quand vous vous serez regardée au miroir.

— C'est déjà fait, repartit Bella, et le miroir ne m'a rien dit de très-flatteur.

— Ah! vous voulez parler de la figure du jeune *rye*?... C'est là votre miroir, n'est-il pas vrai?... N'y faites pas attention, madame. Le jeune *rye* sait bien quelque chose, par-ci par-là... mais il n'a pas la science infuse, il n'est pas la sagesse même ; je puis vous garantir, moi, que ja-

mais vous n'avez été aussi jolie, et j'espère qu'à partir de ce jour vous porterez vos cheveux ainsi.

— Et qui fera mes bandeaux? demanda Bella en souriant.

— Moi, madame, tous les matins, si vous voulez bien vous joindre à nous... Faites cela, madame! et, si vous vous y décidez, je ne doute pas que le jeune *rye* ne soit aussi des nôtres.

— Le jeune *rye*, repartit Isopel, ne m'est absolument rien, et je ne lui suis pas davantage... Nous avons séjourné quelque temps ensemble, mais nos chemins n'iront pas toujours du même côté...

— C'est égal; promettez-moi de vous coiffer dorénavant avec des bandeaux... Vous verrez que d'amoureux vous aurez.

— Non, reprit Bella, je vous ai laissé passer un caprice, mais dorénavant je veux agir à ma fantaisie... Allons, allons, ajouta-t-elle coupant la parole à la bohémienne, toute prête à se récrier, assez de folies comme cela!... Quand je me remettrai en route, je porterai mes cheveux comme je le trouverai bon. »

Après cette déclaration de principes, l'entretien, de part et d'autre, sembla languir. Pakomovna était peut-être un peu piquée. Petulengro n'avait plus grand'chose à dire. Ils s'en allèrent donc, après force salutations.

Comme je les accompagnais jusqu'aux limites de notre désert touffu, le chef bohême, à la manière des Parthes, me lança une dernière flèche en guise d'adieu.

« J'ai parlé à Ursule, me dit-il ; vous la trouverez toute disposée à causer avec vous.

— C'est bien, » répondis-je, ne songeant en ce moment, dans mon incorrigible candeur, qu'à la solution de mes problèmes philologiques.

En revenant, je trouvai Bella, non plus en bandeaux, ni les cheveux épars ; elle avait défait sa coiffure bohémienne, et, grâce au peigne qui maintenait sa luxuriante chevelure, elle avait à peu près l'aspect d'une bonne ménagère.

X

PITIÉ POUR SYLVESTRE. — LA BELLE URSULE ET SES TENTATIONS. — LE CATÉCHISTE IMPRUDENT. — COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE ROMANY. — LA FILLE BIEN GARDÉE. — PROCÉDURE INCONNUE. — D'OU VIENNENT LES MÉTIS. — MÉRIDIANA. — DÉSAPPOINTÉE !

Nous étions invités, pour le dimanche suivant, à prendre le thé chez M. et mistress Petulengro. Jamais je ne pus décider Isopel à m'accompagner. Vainement j'avais voulu éveiller les scrupules de sa politesse native. Elle avait en elle-même des instincts auxquels répugnait tout commerce intime avec nos voisins les *gypsies*. J'allai donc seul les trouver, et leur fis agréer les excuses de ma compagne, pour laquelle, au contraire, ils semblaient avoir une sympathie très-prononcée.

Nous prîmes le thé devant la tente de Petulengro, lui, sa femme et la belle Ursule. Tawno et son acariâtre moitié faisaient bande à part, retirés sous leur tente. Sylvestre, en revanche, nous honorait de sa présence, nonchalamment étendu sur l'herbe à quelques pas de nous.

Plus je regardais cet homme, plus je le jugeais un

compagnon désagréable entre tous. Ses traits, fort disgracieux en eux-mêmes, étaient revêtus d'une sorte de cuir couleur de poivre, et ce cuir, outre sa teinte foncée, avait de plus l'inconvénient d'être assez rarement nettoyé. Ses vêtements étaient en loques et malpropres. Son buste largement développé, ses bras musculeux attestaient une vigueur peu commune; en somme, il offrait l'aspect d'un complet vaurien.

« Je suis vraiment fâché, me disais-je, que cet homme-là soit veuf; jamais il ne pourra trouver à se remarier. Ce qui m'étonne, c'est qu'il ait rencontré déjà une malheureuse, disposée à partager ses destins. »

Après le thé, je me levai, marchant de çà, de là, par la campagne. Je songeais à Isopel Berners, à son humeur indépendante, à ses insaisissables volontés, à la difficulté de discipliner une si fière et si libre nature.

Enfin, ennuyé de mon oisiveté rêveuse, je songeai à rentrer dans le vallon pour y lire un ou deux chapitres de la Bible : « Que pourrais-je faire de mieux, me disais-je, un dimanche soir? » Et tout naturellement je me rapprochais de l'entrée du *dingle*, lorsqu'en tournant la pointe méridionale du taillis qui entourait notre ombreuse retraite, j'aperçus Ursule assise à l'ombre d'un gros bouquet d'épines.

Dans ses atours du dimanche, elle me sembla plus belle que je ne l'avais encore vue.

« Bonsoir, Ursule! lui dis-je en l'abordant; je m'attendais peu au plaisir de vous rencontrer par ici.

— Aussi ne m'y eussiez-vous pas trouvée, frère, si Jasper ne m'avait dit que vous désiriez causer avec moi. Sachant cela, je vous ai guetté, et je suis venue m'asseoir sur votre route.

— Je songeais à rentrer chez moi pour y lire la Bible, Ursule, mais...

— Rentrez alors, rentrez, je vous prie, frère!... Allez lire votre *Miduveleskoe lil!..* Vous pourrez, un autre jour, causer avec moi.

— Décidément, non... Il fait un peu sombre, là-bas, pour y lire à cette heure... J'aime mieux m'asseoir ici près de vous. »

Et je m'assis, en effet, à côté de la belle Ursule.

« Voyons, frère, qu'avez-vous à me dire, maintenant que nous voilà tous deux assis à l'ombre de la même haie?

— Ma foi, Ursule, je n'en sais trop rien.

— Vraiment, frère?... Eh bien! voilà un joli garçon qui demande à parler aux jeunes femmes, et, lorsqu'elles viennent au rendez-vous, ne trouve rien à leur dire.

— Ah!... je me souviens, maintenant... Savez-vous, Ursule, que je vous porte un vif intérêt?

— Merci, frère!... Vous êtes bien bon de penser ainsi.

— Vous devez, ma fille, être exposée à bien des tentations.

— Vous pouvez le dire, allez, frère!... Il est un peu dur de voir à chaque instant, sur le devant des magasins, derrière d'épais carreaux, des châles, des montres, des

chaînes d'or, et de savoir que rien de tout cela n'est pour nous... Bien des fois j'ai été tentée de me jeter dessus; mais j'ai réfléchi, à part moi, que je me couperais les mains après le verre, sans compter que, très-probablement, je serais coffrée et envoyée en pays étranger, par delà la baignoire aux mouettes.

— Voilà vos plus grandes tentations, Ursule?

— Mais... ne les trouvez-vous pas fort périlleuses?

— Fort peu, au contraire.

— Eh bien, frère,... tant pis pour votre intelligence... Aurez-vous donc la bonté de me dire, alors, ce que vous appelez des tentations?

— Il y en a beaucoup d'autres, Ursule: — par exemple, la soif de la renommée et des honneurs.

— La renommée!... les honneurs!... A la bonne heure, frère; mais en seriez-vous, par hasard, à ne pas savoir que, les poches vides et sans un bon habit sur le dos, vous n'obtiendrez jamais, parmi les *gorgios*, ni grands honneurs, ni beaucoup de... comment donc avez-vous dit cela?... Au surplus, il en est de même parmi les *chals* de Romanie.

— J'aurais pensé volontiers, Ursule, que les *chals* de Romanie, errant comme ils font par le monde, toujours libres, ne subissant aucun joug, étaient au-dessus de ces bagatelles.

— C'est donc que vous ne savez rien des *gypsies*, frère. Il n'y a pas au monde un peuple qui attache plus de prix à ces « bagatelles, » comme il vous plaît de les appeler,

— ni qui respecte davantage l'homme qui les possède.

— Ainsi donc, pour de l'argent et de beaux habits il n'est rien que vous ne fissiez, Ursule?

— Rien, frère.

— Quoi! même *chore* (voler), Ursule?

— La belle affaire! .. Comme s'il manquait de *gypsies* transportés pour avoir *choré*.

— Et *hokkawar* (tirer des horoscopes)?

— Certainement... Pas plus tard qu'hier je disais le *dukkerin* (la bonne aventure).

— En somme, violer toutes les lois?

— Qui sait, frère?... qui peut savoir?... Comme je vous le disais, l'or et les beaux habits sont de grandes tentations.

— Vraiment, Ursule, j'en suis fâché pour vous... Je ne vous eusse jamais crue si dépravée.

— En vérité, frère?

— Penser que je suis assis ici auprès d'une personne toute prête à...

— Continuez, frère!

— A voler...

— Continuez!

— A mentir...

— Allez toujours!

— A faire la... »

Ici je lâchai le mot terrible, — le mot *lubbeny*[1].

[1] Ce mot, un peu trop franc pour être littéralement traduit, a un sens que le reste du dialogue éclaircit de reste.

« Vous dites, frère?... s'écria Ursule, se redressant tout à coup.

— Eh bien, quoi? je dis ce que j'ai dit. »

Et je répétai : — *lubbeny!*

« Écoutez, frère! dit Ursule, devenue fort pâle et parlant très-bas, si j'avais quelque chose sous la main, je ferais un malheur.

— Qu'avez-vous donc, Ursule?... en quoi vous ai-je offensée?

— Vous me le demandez?... Ne venez-vous pas d'insinuer que je serais capable de... de...?

— Continuez, Ursule!

— De... non, je ne répéterai pas ce vilain mot... Mais si j'avais quelque chose sous la main...

— Je suis fâché, Ursule, de vous avoir manqué de respect... Si je vous ai dit quelque chose de déplaisant, c'est faute de vous avoir comprise... Revenez vous asseoir, je vous prie!... J'ai beaucoup de questions à vous faire... beaucoup à causer avec vous.

— M'asseoir?... en vérité, non. Tout à l'heure encore vous m'avez fait entendre que vous aviez honte d'être assis auprès d'une voleuse, d'une menteuse...

— Eh bien! Ursule, ne m'avez-vous pas fait entendre que vous étiez l'une et l'autre?

— Peu m'importe qu'on me traite de voleuse et de menteuse, reprit Ursule. On peut mentir, on peut voler, et n'en être pas moins une fort honnête femme; mais...

— Eh bien, Ursule?

— Eh bien, frère, si jamais il vous arrive d'insinuer encore que je mérite le troisième nom, je jure par le diable que je ferai un malheur... Oui, par Dieu et le diable, je le jure!

— A merveille, Ursule; je vous promets que je n'*insinuerai* jamais rien de pareil... Je n'ai aucun doute que vous ne soyez, d'après ce que vous venez de dire, un véritable parangon de vertu... une Lucrétia, une...

— Je m'appelle Ursule, frère, et non pas Lucrétia. Lucrétia n'est pas de notre famille; c'est une Buckland; elle voyage dans le comté d'Oxford; mais je la vaux bien, à tous égards.

— Lucrétia!... une bohémienne qui s'appelle Lucrèce!... Où donc a-t-elle été chercher ce nom?... N'importe : je ne doute point, Ursule, que vous ne valiez cette Lucrèce, et même son homonyme, la dame romaine d'autrefois. Mais, dans cette vertu dont vous êtes si fière, il y a quelque chose dont je ne sais pas me rendre compte. Comment il se fait qu'une menteuse, une voleuse, puisse ou même veuille défendre sa « vertu, » voilà ce que je ne puis comprendre... Vous avouez que vous aimez l'or passionnément. Eh bien! pourquoi ne vendriez-vous pas pour de l'or cette « vertu » si bien gardée? Voyez-vous, Ursule, je suis ce qu'on appelle un philosophe, c'est-à-dire un homme qui veut tout savoir. Vous devez être exposée à bien des tentations, Ursule, car vous êtes d'une beauté à captiver bien des cœurs... Venez donc vous rasseoir!... et dites-moi comment vous pouvez

résister aux offres qu'on vous fait de vous donner de l'or et de beaux habits.

— Il paraît donc, frère, que vous n'y entendiez pas malice... Eh bien, cela étant, je vais me rasseoir... Mais vous êtes bien le plus fier original que j'aie encore rencontré, et celui qui m'ait tenu les propos les plus étranges. »

Ursule, disant ceci, s'était, en effet, assise à côté de moi.

« Très-bien, ma fille... Revenons à notre sujet, c'est-à-dire à vos tentations... Je suppose que vous voyagez souvent, et qu'on vous rencontre en bien des endroits.

— En toute sorte d'endroits, frère, vous pouvez le dire. Je voyage, en effet, beaucoup... Je vais aux foires, je vais aux courses, j'entre un peu partout, dans les cabarets, les *public-houses*, où je dis la bonne aventure, quand on ne veut ni de mes chants, ni de mes danses.

— Eh bien!... ne s'y trouve-t-il pas des gens qui vous tiennent des propos un peu... lestes?

— Souvent, frère... et je leur réponds, soyez-en sûr, tout aussi... lestement.

— Ne vous propose-t-on jamais des cadeaux?... J'entends des cadeaux de prix, tels que...

— Mouchoirs de soie, châles, bijoux, n'est-ce pas?... Très-souvent, frère.

— Et alors... que faites-vous, Ursule?

— Je prends ce qu'on me donne, frère, et je l'escamote aussitôt que j'en trouve l'occasion.

— Fort bien : mais ceux qui vous ont donné attendent quelque chose en retour... Je ne parle pas de *dukkerin*, de danses, de chansons... Je veux dire, à tout le moins, une légère faveur... une petite faveur innocente... un *choomer* [1], par exemple, Ursule.

— Ah! vous appelez cela une faveur innocente, frère?

— Le monde, au moins, l'appelle ainsi... En somme, voyons, les gens qui vous font ces cadeaux ne vous demandent-ils jamais un *choomer?*

— Très souvent, frère.

— Et l'accordez-vous quelquefois?

— Jamais, frère.

— Comment y échappez-vous, alors?

— Je m'esquive du mieux et le plus tôt que je sais, frère... S'ils me suivent, j'essaye de les dérouter par des plaisanteries et des rires... S'ils persistent, je prends ma grosse voix, et je les arrête par de terribles menaces, dont j'ai bonne provision dans mes magasins.

— Et si vos menaces ne les effrayent pas?

— Alors j'appelle le constable... et, en attendant qu'il arrive, je me sers de mes griffes et de mes dents.

— Est-ce que ces armes-là vous suffisent toujours?

— Je n'ai eu que deux fois à m'en servir, frère; mais elles ont parfaitement suffi.

— Maintenant, Ursule, supposons que la personne qui vous poursuit ainsi soit un jeune et joli garçon, un bel

[1] Un baiser.

officier des milices, par exemple, tout habillé de beau drap vert..., lui refuseriez-vous aussi un *choomer?*

— Nous ne faisons pas de différence, frère... Les fillettes gypsies ne font pas de différence... et, ce qui est mieux, n'en voient aucune.

— Le monde croira difficilement, Ursule, à une si complète impartialité.

— Que nous fait le monde, frère?... Est-ce que nous sommes du monde?

— Enfin, je dois supposer que vos pères, vos frères, vos oncles, s'en rapportent à vous là-dessus?

— Certainement, frère... Nos pères, oncles et frères ont en nous toute confiance... Par exemple, je serai à dire la bonne aventure dans une auberge où mon *batu* (amoureux), ou mon *coko* (prétendu), — tous deux, peut-être, — jouent du violon. Mon *batu* et mon *coko* me voient parmi la foule, disant force gaillardises, et n'en entendant guère moins... ils n'ont pas la moindre inquiétude... Ils voient le bel officier des milices, dans son uniforme vert, s'approcher de moi et me lancer une vive œillade... Ils me voient sortir avec lui, quelquefois par la nuit la plus noire... Eh bien, mon *batu* et mon *coko* demeurent à jouer de l'archet, comme s'ils me savaient à six milles de là, paisiblement endormie sous la tente, et non pas dans la rue ténébreuse avec le bel officier à l'habit vert.

— Ils savent, Ursule, qu'ils peuvent se fier à vous?

— Oui, frère; et, ce qui est mieux, je sais que je puis me fier à moi-même.

— Donc, vous ne sortez avec l'officier que pour vous jouer de lui et en faire votre dupe?

— Pas autre chose, je vous assure.

— Savez-vous bien, Ursule, que cette manière d'agir ne laisse pas d'être un peu bien suspecte et risquée?

— Aux yeux des *gorgios* elle doit sembler énorme.

— Eh bien, n'est-il donc pas désagréable de perdre sa bonne renommée, ne fût-ce qu'aux yeux des *gorgios*? Et supposons que l'officier, furieux d'avoir été mystifié par vous, s'en aille dire de vous ce qui n'est pas; supposons qu'il vous rencontre le lendemain sur l'hippodrome, et, dans un groupe de ses camarades, se vante d'avoir obtenu de vous un *choomer*, que feriez-vous alors, ma bonne Ursule?... Ne seriez-vous pas un peu décontenancée?

— Moi?... pas un brin, frère... Je lui ferais son procès.

— Son procès, Ursule?

— Oui, frère... Je donnerais un petit coup de sifflet, et, à ce signal, tous les *batus* et tous les *cokos* que je puis avoir, sans parler de mes parents à tous les degrés, laissant là violons, *dukkerins*, maquignonnage, accourent en foule autour de moi. — « Qu'y a-t-il donc, Ursule? demande mon *coko*. — Rien du tout..., si ce n'est que ce *gorgio* ici présent, l'homme à l'habit vert, prétend avoir obtenu de moi un *choomer*. — Oho!... affirme-t-il vraiment pareille chose ... Eh bien, Ursule, eh bien, mon agneau,

fais-lui son procès bien vite... Disant ceci, le voilà qui me glisse à l'aveuglette un petit objet dans la main. Je m'approche alors du *gorgio* qui continue à rire et à grimacer, et, le regardant bien en face, bien entre les deux yeux : — Vous prétendez avoir obtenu de moi un *choomer* hier au soir, quand nous sortîmes ensemble? — Oui, répond l'officier... C'est précisément là ce que je dis... (Mais déjà le menteur baisse les yeux).—Eh bien, vous mentez, lui dis-je à mon tour, et je lui casse la tête avec le bâton court que je tenais derrière moi, et que le *coko* m'avait glissé en cachette.

— Ah! c'est là votre procès, Ursule?

— Oui, frère, c'est là notre droit-bâton.

— Et lorsque vous avez cassé la tête à ce drôle, tout est dit, n'est-ce pas?... Vos *batus*, vos *cokos* et le reste, demeurent bien convaincus de votre innocence?

— Ils l'étaient auparavant, frère; car il ne leur viendrait jamais en tête que je pusse condescendre à être avec un *gorgio* sur un certain pied d'intimité... La tête cassée n'est là que pour innocenter Ursule aux yeux des *gorgios*.

— Et pour eux, la preuve est suffisante?

— Ne le pensez-vous donc pas, frère? Quand ils ont vu le sang ruisseler du front de l'officier sur son uniforme vert, ils savent à quoi s'en tenir;... le camarade n'osera montrer sa face dans une fête publique avant un an et trois quarts.

— Avez-vous essayé, Ursule, de cette procédure?

— Je ne puis m'en vanter, frère... Mais je vous réponds de son efficacité.

— Qui donc vous en a donné l'idée?

— C'est notre code, frère, c'est le *liri* des *gypsies*. Entre nous les difficultés ne s'arrangent pas autrement. Qu'un jeune homme de la tribu s'amuse à prétendre qu'Ursule a été trop bonne avec lui, Ursule convoque une assemblée. On se réunit, on s'assoit en cercle, le jeune bavard au milieu. Un des *cokos* donne un bâton à Ursule, qui s'avance vers le jeune homme et lui dit : — Ai-je donc véritablement été trop bonne avec toi?.... S'il répond : *Oui*, Ursule lui fend la tête sous les yeux de tous.

— Eh bien, Ursule, en ma qualité d'apprenti légiste, connaissant bien les usages de nos tribunaux, je dois avouer consciencieusement qu'en matière de diffamation la procédure gypsy me paraît moins ennuyeuse, et bien autrement efficace, que celle dont les *gorgios* se servent... Maintenant, éclaircissons un point qui reste à mes yeux enveloppé d'un certain mystère.... Vous avez dit qu'il était tout à fait inadmissible qu'une *chi* bohême oubliât sa vertu avec un *gorgio*. Pourtant, l'autre soir, je vous entendis chanter une complainte, dans laquelle une *chi* confesse elle-même qu'un grand seigneur *gorgio* l'a trompée.

— Triste aventure! dit Ursule.

— Triste ou non, Ursule, voici une chanson qui parle de certaine chose, impossible à vos yeux, me disiez-vous tout à l'heure.

— Dame..., si cela s'est vu, c'est il y a longtemps... Et peut-être, encore, n'est-ce qu'une fable.

— Alors pourquoi chanter cette chanson?

— Je vais vous le dire, frère. Nous la chantons, de temps à autre, comme un avertissement de nous méfier des *gorgios*. Et l'avertissement est bon, n'est-il pas vrai? Vous voyez dans la chanson comment la jeune femme bohême fut chassée hors de la tente maternelle, avec toute espèce d'outrages et de mauvaises paroles. Mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'elle fut ensuite enterrée vive par ses *cokos* et ses *pals*, dans un endroit désert... La chanson ne dit pas cela; mais l'histoire le dit... Une bien vieille histoire, allez, et qui ment peut-être.

— Oui-dà; mais si la chose arrivait de nos jours, est-ce que les *cokos* et les *pals* de la jeune fille l'enterreraient ainsi toute vivante?

— Je ne puis dire ce qu'ils feraient, répliqua Ursule. On n'est plus maintenant aussi sévère que jadis. Ce qui est bien certain, c'est qu'elle serait chassée du *tan*, et mise au ban de ses proches et de ses connaissances. De sorte qu'en fin de compte, peut-être regretterait-elle de n'avoir pas été enterrée vive.

— Très-bien... Je comprends à merveille que les *cokos* et les *batus* s'opposent à ce qu'une *chi* de leur nation se laisse tromper par un *gorgio;* mais que voient-ils de mal à un mariage entre elle et lui? »

Ursule ne répondit pas à cette question.

« Le mariage, Ursule, est un état honorable.

— Je veux bien le croire, frère, puisque vous le dites.

— Je ne vois donc pas pourquoi une bohémienne n'épouserait pas un *gorgio*.

— Vraiment?... Vous ne voyez pas?...

— Non, Ursule... et de plus il me semble que pareille chose, ou à peu près, doit arriver quelquefois, nonobstant tout ce que vous avez manifesté de doutes à cet égard... D'où proviendrait, sans cela, cette race mélangée des *halfs-and-halfs* [1] dont on rencontre de tous côtés des échantillons, et à laquelle appartient l'étameur Flamboyant, autrement dit Anselo Herne?

— Mauvaise race que celle des *halfs-and-halfs*... Et, quant à cet Anselo Herne, il n'y a pas, en Angleterre, de pire coquin.

— D'accord, Ursule... Mais vous admettez qu'il y a des *halfs-and-halfs*.

— C'est grand dommage, frère.

— Dommage ou non, vous reconnaissez qu'ils existent. Comment expliquez-vous la chose?

— Comment je l'explique?... Je vais vous le dire. Je l'explique par la dispersion d'une famille *romany*. Le père d'une petite famille vient à mourir,... et, qui sait? la mère peut-être aussi... Les pauvres enfants restent abandonnés. Quelquefois leurs parents les recueillent, quelquefois des bohémiens charitables, qui les élèvent dans l'observance de la loi nationale. Mais quelquefois aussi le

[1] Métis *romano-gorgios*.

malheur veut qu'ils ne trouvent de ce côté aucun secours. Ils tombent alors aux mains des *gorgios*, de vagabonds, de fabricants de paniers, qui vivent par bandes, avec lesquels ils se familiarisent, et plus tard... Tenez, frère, je déteste parler de tout ceci; mais, enfin, voilà comment se forme la race des *halfs-and-halfs*.

— Est-ce là, voyons, son unique origine?... Supposons un *gorgio*, non pas de ceux que vous énumériez tout à l'heure avec tant de mépris, — pas un vagabond, un fabricant de paniers, non, — un beau *gentleman gorgio*, habitant une grande maison, bien bâtie.

— Frère, nous n'aimons pas beaucoup les maisons... Je ne crois pas, de ma vie, avoir couché sous un toit.

— En vous offrant une bonne somme, ne vous y détermineraitt-on pas?

— Je hais les maisons, frère, et je hais ceux qui les habitent.

— Très-bien... Nous supposerons, alors, que le beau *gentleman* en question, renonçant à sa riche demeure, adopte, pour l'amour de vous, la loi bohémienne, parle romany, couche sous le *tan*... N'auriez-vous jamais rien de commun avec lui?

— Eh! frère..., il apporte sans doute avec lui beaucoup, mais beaucoup d'argent?

— Beaucoup, beaucoup, ma bonne Ursule.

— Très-bien, frère... Montrez-nous votre homme!... Où est-il caché?

— Mais, Ursule, ce n'était qu'une supposition

— Alors, frère, vous ne connaissez personne de cette humeur?

— Ma foi, non, Ursule... Pourquoi me faites-vous cette question?

— Parce que, frère, je commençais à croire que vous étiez vous-même le personnage supposé.

— Moi, ma pauvre Ursule?... Hélas! je n'ai pas de belle maison à quitter... et ma bourse est bien peu garnie... De plus, quoique je vous estime aussi belle que la Méridiana de Pulci...

— Méridiana?... Vous la connaissez?...

— La Méridiana du vieux Pulci, chère Ursule...

— Son père ne s'appelle pas Fulcher; il s'appelle Borzlam... Le vieux Fulcher est un *gorgio*, un fabricant de paniers.

— Je ne parle pas du vieux Fulcher, fabricant de paniers, mais du vieux Pulci, grand poëte italien, qui vivait il y a des cents et cents ans, lequel, dans son poëme de *Morgante maggiore*, parle d'une certaine Méridiana, fille de...

— De Clarus Borzlam, vous dis-je!... Mais si ce monsieur vivait il y a si longtemps, bien certainement il n'a pu la connaître.

— Celle dont je vous parle, Ursule, était fille de Caradoro, grand roi de la terre des Païens, en Orient, qui, étant assiégé dans sa capitale par un autre prince païen, nommé Manfredonio, amoureux de sa fille, laquelle ne voulait pas de lui, fut secouru par quelques paladins de

Charlemagne;... entre autres Olivier, dont Méridiana devint amoureuse...

— Méridiana Borzlam, amoureuse d'Olivier?... un méchant boxeur, qui a été battu à la dernière foire, le jour du grand orage où je fus si bien mouillée?... Allons donc! jamais Méridiana ne s'oublierait avec un Tom Olivier...

— L'Olivier dont je parle était un des douze Pairs de Charlemagne, et Méridiana,— la fille de Caradoro,—s'oublia si bien avec lui qu'elle changea de religion, se fit chrétienne, et plus tard devint *cambri* (mère), toujours du fait de ce paladin.

E nacquene un figliuol, dice la storia,
Che dette a Carloman poï gran vittoria;

ce qui signifie...

— Inutile de me le dire... Je devine que ce n'est rien de bon à savoir... Eh bien! si la Méridiana du *pal* de votre « Charles Main » n'était pas plus jolie que Méridiana Borzlam, je ne lui ferai pas compliment de sa conquête... Sans être bien vaine, je me crois un peu meilleure à dévisager; mais je ne la sais pas légère, et je pense qu'elle mépriserait...

— Certainement, Ursule... Je la tiens pour très-vertueuse, et vous pour plus jolie qu'elle, plus jolie même que la Méridiana d'Olivier... Ce que j'allais dire, au moment où vous m'interrompîtes, c'est que, vous estimant fort et vous admirant pour le moins autant, c'est seulement à titre de frère que je...

— Ainsi, s'écria brusquement Ursule, quand vous m'avez fait donner rendez-vous derrière la haie, vous n'aviez rien de mieux à me dire que ceci?... Ah! pour le coup, je déclare...

— Là, là, Ursule!... seriez-vous par hasard désappointée?

— Désappointée, frère?... oh!... bien loin de là! »

Un long silence suivit, dont je profiterai pour passer à un autre chapitre, celui-ci étant déjà d'une dimension inusitée.

XI

MÉPRISE ET SURPRISE. — L'HISTOIRE DE FEU LOVELL. — DOIT ET AVOIR CONJUGAUX. — SE MÉFIER DU PAIN D'ÉPICES ET DES FEMMES BATTUES. — LE *PATTERAN*. — UN HEUREUX PHILOLOGUE. — RETOUR INOFFENSIF. — *IL MATRIMONIO SEGRETO*. — LE CHEF AUX ÉCOUTES.

« Allons, décidément, reprit Ursule, vous n'êtes qu'un ramasseur de vieux mots!... J'aime tout autant un chiffonnier, ramasseur de vieilles loques.

— Ursule, ne vous mettez pas en colère!... Vous êtes fort jolie et fort spirituelle; aussi m'étonné-je, avec votre esprit et votre beauté, que vous ne soyez pas mariée depuis longtemps...

— Ah!... ceci vous étonne, frère?

— Oui, bonne Ursule... Mais il n'y a pas encore à s'inquiéter, vous n'avez pas atteint l'âge où...

— Frère, tâchez donc d'être poli... J'ai eu vingt-deux ans le mois dernier.

— Ne nous fâchons pas, belle Ursule. Vingt-deux ans

sont vingt-deux ans... Une femme de vingt-deux ans, c'est un homme de vingt-six... Vous êtes encore très-belle; mais je vous conseillerais de ne pas rejeter les premières offres qui vous seront faites.

— Merci, frère!... Votre avis vient un peu tard; j'ai accepté, il y a cinq ans, les premières offres qui me furent faites.

— Comment, Ursule, vous?... mariée?... depuis cinq ans?... Et je n'en ai rien su?...

— Pensez-vous donc tout savoir? et que les Romanys vous tiennent au courant de toutes leurs petites affaires?

— Vous, Ursule, vous?... mariée?...

— Là, là, frère!... seriez-vous par hasard désappointé?

— Moi?... désappointé?... pas le moins du monde; seulement, Jasper m'avait dit, il y a quelque temps, que vous n'étiez point mariée; même il semblait me donner à comprendre que vous ne seriez pas fâchée de trouver un épouseur.

— Et vous l'avez cru, tout bonnement?... Vous ignorez donc qu'il n'est pas, sur tout le globe, un menteur comme Jasper Petulengro?

— Je suis fâché de l'apprendre, Ursule... Maintenant, revenons à votre mariage... Qui donc avez-vous épousé?... un *gorgio*? un romany?...

— Un *gorgio*!... plus souvent... C'était un *camomescro*, frère; un Lovell, un de mes parents les plus éloignés.

— Où est-il? Qu'est-il devenu? Avez-vous des enfants?

— Frère, dit Ursule, s'il faut vous dire la vérité, je suis

un peu lasse de notre long entretien, dont je ne comprends pas très-bien le but... Aussi ai-je grande envie de rentrer chez nous...

— Oh ! pas encore, Ursule!... Parlez-moi un peu de ce Lovell... Je veux le voir, le féliciter. Vous êtes, Ursule, aussi belle que la Méridiana de Pulci, aussi belle que la Despina de *Ricciardetto*... *Ricciardetto*, Ursule, est un poëme écrit, il y a quelques quatre-vingt-dix ans, par un certain Fortiguerra... Mais vous bâillez déjà, chère enfant... Parlons de Lovell!...

— Frère, dit Ursule cueillant une *dens leonis* qui fleurissait à ses pieds, vous êtes un garçon parfaitement poli et parlant bien... J'ai grande estime pour votre science, et, en fait de conversation, je ne demande pas mieux que de vous complaire... Mon histoire n'a rien de gai ; mais vous la voulez, — la voici :

Lancelot Lovell me fit, il y a cinq ans, ce que vous appelez « des offres. » Nous nous mariâmes à la mode bohême, c'est-à-dire que nous unîmes nos mains droites, en nous promettant d'être fidèles l'un à l'autre. Nous vécûmes ensemble deux ans, toujours en voyage, tantôt seuls, tantôt en caravane, avec nos parents. Je lui donnai deux enfants, tous deux morts-nés, à cause, je crois, des fatigues que je prenais à courir le pays, disant la bonne aventure, lorsque mon état eût demandé du repos ; un peu aussi peut-être par suite des coups de pied et des coups de poing que mon mari Lancelot me donnait le soir, quand je rapportais moins de cinq shillings. Or, cinq shillings sont

difficiles à extraire de la poche des campagnards, lorsqu'il n'y a pas de foire ou de réjouissance publique. Au bout de ces deux ans, mon mari Lancelot siffla un cheval qui le suivit hors des prés d'un fermier, et vendit la bête moyennant quarante livres sterling. A cause de ce malheureux cheval, il fut pris, mené en prison, jugé et condamné à être transporté en pays étranger pour le reste de son existence.

Deux jours avant celui où il devait s'embarquer, je demandai la permission de l'aller voir en prison, et, par devant le geôlier, je lui remis un mince gâteau de pain d'épices, dans lequel était cachée une jolie petite lime, qui coupait le fer comme si c'eût été du beurre. Puis il me prit un accès, mes yeux se tournèrent, j'eus des convulsions, et, tout cela prenant bien, je fus emportée hors de la prison. Le soir même, mon mari scia ses fers, scia les barreaux de sa lucarne; et, se laissant glisser d'une hauteur de cinquante pieds, arriva sans encombre au pied du mur; après quoi, clopin-clopant, il vint me rejoindre sur la bruyère où je l'attendais.

Nous arrangions notre départ, lorsque nous entendîmes venir des gens qui bien certainement en voulaient à mon mari, car sa fuite avait été découverte un quart d'heure après qu'il se fut échappé. Mon mari, sans me dire adieu, prit ses jambes à son cou et fut rudement suivi. Pourtant ils ne purent le rattraper et s'en dédommagèrent en revenant me prendre. Ils me rudoyèrent, m'accablèrent de menaces, et me conduisirent par-devant

le *poknees* (juge), qui prit ses grands airs de tête, et voulut me contraindre à déclarer la retraite de mon mari. Je répondis, ce qui était vrai, que je ne la connaissais pas; l'eussé-je connue, je n'en aurais pas dit davantage. Bref, le *poknees* et ses coureurs ne pouvant rien tirer de moi, force leur fut bien de me relâcher; et je partis à la recherche de mon mari.

Pendant plusieurs jours, j'errai avec ma charrette dans la direction que je lui avais vu prendre, mes yeux interrogeant la terre; mais je ne voyais aucune de ses traces. Enfin, arrivée à un carrefour, sur le bord de l'une des quatre routes qui le formaient, j'aperçus le *patteran* de mon mari...

— Le *patteran* de votre mari?

— Oui, frère, son *patteran*... Savez-vous ce que signifie ce mot?

— Très-bien, Ursule. C'est la piste gypsy, l'indication de la route suivie, une poignée de gazon, une branche, que vous laissez comme indice aux compagnons qui cherchent à vous rejoindre.

— Fort bien, frère;... mais le mot lui-même, savez-vous ce qu'il veut dire?

— Je ne lui connais aucun autre sens.

— Eh bien! frère, je vous apprendrai donc quelque chose, à vous qui savez tout... *Patteran* est le nom par lequel on désigne une feuille d'arbre.

— Voilà une traduction que j'ai vainement demandée à

une douzaine de bohémiens, hommes ou femmes. Tous m'ont répondu « qu'ils ne savaient pas. »

— Tous vous disaient vrai, frère. En Angleterre, une seule personne pouvait donner cette explication, et c'est moi... Maintenant il y en a deux : vous êtes l'autre.

— Bon Dieu ! que tout ceci est étrange !... et que je vous suis donc obligé !... Je ne vous ai jamais vue, ce me semble, si jolie qu'en ce moment... Mais qui a pu vous dire ?...

— Ma mère, mistress Herne, me l'a dit un jour, un jour qu'elle était de bonne humeur, ce qui n'arrivait pas toutes les semaines, je vous prie de le croire... Elle me dit, ce jour-là, que le vrai sens du mot *patteran* était *feuille d'arbre*, et que si nos gens s'en servent pour indiquer une piste, une trace, c'est qu'ils ont oublié l'autre signification. Or, la piste s'est appelée *patteran*, parce qu'anciennement les gypsies avaient coutume d'indiquer leur trace au moyen de feuilles ou de branches d'arbre, placées d'une certaine façon... Peut-être, frère, ai-je tort de vous révéler ce secret; mais, comme je le disais, vous me plaisez, et je veux, en ce qui est simple conversation, m'efforcer de vous plaire à mon tour... D'ailleurs, ma mère est morte, et pour longtemps ; elle ne saura donc jamais que j'ai manqué à ses recommandations... Maintenant je reprends mon histoire.

En me mariant, j'avais expliqué à mon mari tout ce que je viens de vous dire ; et notre *patteran* particulier,— car aucun gypsy ne s'en sert maintenant, — consistait en

menus branchages. Je reconnus tout de suite celui de mon mari, et je le suivis à la piste pendant près de deux cents milles, dans la direction du nord. J'arrivai enfin à un profond courant d'eau, sinistre d'aspect, dont les bords surplombaient le lit par endroits. Le *patteran* s'y trouvait, placé de manière à m'indiquer qu'il fallait remonter la rivière du côté de l'orient, ce que je fis, acharnée à suivre mon mari. Mais, à un demi-mille de là, j'arrivai à un endroit où la rive, inclinée en avant, comme je vous le disais, s'était tout à coup éboulée dans l'eau profonde. Sans y trop prendre garde, je passai outre, et j'arrivai dans une auberge, pas bien loin de la rivière; j'y entrai pour boire un peu de bière, peut-être aussi pour y dire un *dukkerin* ou deux, voyant beaucoup de monde amassé devant la porte. En entrant, que trouvai-je? une enquête, comme on appelle cela, qu'on faisait sur un cadavre déposé dans la maison. Le jury venait tout justement de lever la séance pour l'aller examiner. Femme et curieuse, je voulus me glisser après les jurés, et j'y parvins; et je n'eus pas plutôt vu le corps... que je reconnus celui de mon homme!...

Il était bien enflé, bien changé ; mais je le reconnus pourtant, en partie à ses vêtements, en partie aussi à une cicatrice qu'il avait au front... Je n'eus que le temps de crier : « C'est mon mari ! » et me voilà en convulsions.. Cette fois, frère, elles n'étaient pas feintes.

— Quelle horreur ! m'écriai-je... Mais, Ursule, dites-moi donc comment votre mari était mort.

— Le bord de la rivière, surplombant l'eau profonde, avait cédé sous lui, frère, et mon homme s'était noyé. Comme la plupart de nos gens, il ne nageait pas, ou fort mal. Le corps, après un long séjour sous l'eau, était remonté de lui-même. On l'avait trouvé flottant.

Lorsque les maîtres de l'auberge virent que le noyé était bien mon mari, ces braves gens prirent pitié de moi... Ils firent en ma faveur une quête, avec le produit de laquelle, après avoir vu mon homme déposé dans sa fosse, je revins sur mes pas trouver Jasper et sa famille.

Nous avons toujours vécu ensemble, depuis lors ; mais, pendant bien longtemps, je puis vous assurer, frère, que j'étais peu disposée à rire... Mon mari mort me hantait l'esprit.

— Je le comprends, Ursule; car cette mort avait quelque chose d'affreux. S'il eût péri dans des circonstances moins tragiques, vous ne l'auriez peut-être pas autant regretté; car enfin cet homme paraît vous avoir bien maltraitée.

— Les femmes, frère, sont faites pour pâtir; et, sau qu'il me battait quelque peu, et me chassait à coups de pied hors du logis pour m'envoyer dire la bonne aventure, lorsque je pouvais à peine me tenir debout, ce n'était pas un trop méchant mari... La loi gypsy, frère, donne à l'homme le droit de battre sa femme, même de l'enterrer vive, s'il le juge à propos. Je suis une gypsy, et n'ai rien à dire contre la loi.

— Mikailia Chickno ne s'en gêne pourtant guère.

— Elle est estropiée, frère... la seule estropiée parmi nos Romanys; elle peut donc dire et faire à peu près tout ce qu'il lui plaît. D'ailleurs, son mari ne juge pas à propos de la battre, et pourtant m'est avis qu'elle ne l'en aimerait que mieux s'il la battait de temps à autre, et s'il la menaçait de l'enterrer vive... A tout le moins elle le traiterait mieux, et lui montrerait plus de respect qu'elle ne fait.

— Quant à Jasper Petulengro, sa femme...

— Oh! frère, laissons-les, s'il vous plaît, pour ce qu'ils sont;... et je vous dirai, pour votre instruction, que personne ne s'entend comme Jasper à dompter une jument. Si vous saviez aussi bien tirer parti de miss Isopel Berners que lui de Pakomovna...

— Tiens! interrompis-je..., qui vous met en tête Isopel Berners?

— Il est assez naturel que je pense à elle, puisqu'elle vit et voyage avec vous... Mais soyez tranquille, frère, vous aurez avec elle plus de difficultés que Jasper avec ma sœur... Voyons, frère, laissez-moi vous tirer votre horoscope à tous deux... Jamais, écoutez bien ceci... jamais...

— Je ne vous demande pas le *dukkerin*, belle Ursule.

— Jamais vous ne viendrez à bout...

— Encore une fois, Ursule, je n'ai pas besoin de vos horoscopes, en ce qui regarde Isopel Berners... D'ailleurs, c'est aujourd'hui dimanche... Changeons de sujet!... Je m'étonne véritablement qu'après avoir tant souf-

fert vous soyez encore si jolie... Je suppose que vous ne songez pas à vous remarier, bonne Ursule?

— Mais non, frère... Un mari à la fois, c'est tout ce qu'une femme raisonnable peut souhaiter... surtout un bon mari comme le mien.

— Eh! mais... ne m'avez-vous pas dit que votre mari s'était noyé?

— Oui, frère... mon premier mari.

— Et vous en avez repris un autre?

— Certainement, frère.

— Et quel est-il?... Je marche de surprise en surprise.

— Quel il est!... Mais, bien sûr, frère, c'est Sylvestre.

— Sylvestre?... Une jolie femme comme vous choisir un vaurien affreux, couleur de poivre et dégoûtant comme il l'est!... Ah! mais, je suis tenté de me fâcher, savez-vous?

— Et moi donc, frère, ne me fâcherai-je pas aussi?... Je ne veux pas qu'on insulte mon homme, entendez-vous?

— Mais c'est le Lazare de la tribu!... il n'a pas un *penny* vaillant, ce lourdaud!

— Raison de plus pour qu'il ait une femme adroite comme moi, qui prenne soin de lui et de sa marmaille... Je vous le dis, frère, je volerai, s'il le faut, pour mon Sylvestre; pour mon Sylvestre, je dirai la bonne aventure, fût-il lourd à ne pouvoir se tenir debout... Vous le traitez de paresseux?... Ah! je voudrais vous voir en face de lui, dans l'arène où l'on boxe... Voilà un homme qui sait se servir de ses mains!... Jasper doit engager vingt livres sur sa tête, contre Slammoks, au prochain combat, —

contre Slammoks, le frère du Hurleur et de Métal-de-Cloche. Et Jasper se tient pour certain que mon mari gagnera.

— Ah! ma chère, si vous l'aimez, je n'ai rien à dire contre!... Êtes-vous mariés depuis longtemps?

— Depuis quelques semaines, frère. Ce dîner où je chantai la chanson qui vous a si fort occupé..., c'était le dîner de noces.

— Êtes-vous mariés à l'église?

— L'église!... Bon pour les *gorgios*, les *estropiés*, les *lubbenys*... Nous n'avons fait qu'échanger nos paroles... Frère, il y a bientôt trois heures que je cause avec vous derrière la haie... Je vais retourner vers mon mari.

— Sait-il que vous êtes ici?

— Il le sait, frère.

— Et il s'en arrange?

— Mais cela va sans le dire... Sont-ils drôles, ces *gorgios!*... Frère, je m'en retourne vers mon mari et ma maisonnée. »

Sans plus de paroles, Ursule se leva et partit. Quelques instants après je me levai aussi, pensant que je n'avais plus qu'à descendre au fond de mon trou... A l'entrée du *dingle*, je trouvai Petulengro.

« Eh bien! frère, quel genre de conversation avez-vous eu, derrière la haie, avec notre Ursule?

— Pour le savoir vous n'aviez qu'à venir vous asseoir près de nous... Vous n'étiez pas en peine de nous retrouver, n'est-il pas vrai?

— Ma foi, frère, j'ai fait à peu près ce que vous dites là... Seulement, au lieu d'être à côté de vous, j'étais de l'autre côté de la haie.

— Vraiment, Jasper?

— On ne peut plus vraiment, frère.

— Vous avez entendu notre conversation?

— D'un bout à l'autre, frère... Elle était bonne, la conversation!

— Le proverbe dit, Jasper, que les écouteurs attrapent toujours quelque vérité à leur adresse... Peut-être avez-vous entendu l'épithète dont Ursule vous a gratifié.

— Si, par « épitaphe, » vous voulez dire qu'elle m'a traité de menteur, je l'ai, frère, parfaitement entendue,... et certes elle n'était pas trop dans son tort; car, très-positivement, je n'ai pas pour la vérité stricte un amour bien particulier... Du reste, même sous ce rapport, vous n'avez pas à vous plaindre de moi...

— Vous m'avez trompé, relativement à Ursule, en me disant qu'elle n'était pas mariée.

— Aussi ne l'était-elle pas encore à ce moment-là..., du moins pas avec Sylvestre..., et je ne savais pas qu'elle le dût épouser... Je m'étais mis en tête que vous aviez une sorte de goût pour elle, et je suis certain qu'elle avait pour vous tout celui qu'une *chi* bohême peut ressentir pour un *gorgio*. Aussi m'attendais-je à vous voir lui faire la cour derrière la haie... Mais je commence à croire que, dans ce monde, vous ne vous souciez réellement de rien, si ce n'est de vieux mots et d'histoires

étranges... Au surplus, avec votre Méridiana et votre vieux Fulcher, vous lui avez proprement tiré les vers du nez... Savez-vous, frère, que vous êtes un rusé gaillard?

— C'est ce qui vous trompe, Jasper; je ne suis point rusé. Ceux qui me soupçonnent de l'être ne s'aperçoivent pas que ma candeur, ma franchise me font paraître tel à leurs yeux, parce qu'eux-mêmes sont tout artifice... Mais vos femmes sont d'étonnantes créatures, Jasper.

— N'est-ce pas, frère?... une singulière espèce d'animaux!

— Pensez-vous qu'elles ne changeront jamais?

— Eh! qui sait? rien n'est fait pour durer toujours. Voyez ma femme, par exemple : ce n'est pas une gypsy d'il y a soixante ans..., elle aime trop les Français et leur langage... Mais voulez-vous que je vous dise, frère? Si jamais la race gypsy venait à périr, la cause en sera que nos jeunes filles auront été mordues par ce roquet enragé qu'on appelle « Distinction[1]. »

[1] *Gentility*, esprit de caste, prétention aristocratique, etc. Borrow a la *gentility* en horreur. Il lui attribue l'abâtardissement de la race humaine, et, parmi les promoteurs de la *gentility*, Walter Scott, le romancier tory, lui inspire surtout une indicible horreur. Ce sentiment étrange lui a dicté quelques pages vraiment originales.

XII

RÉTICENCE MALHEUREUSE.— LA DERNIÈRE LEÇON.— LE VERBE SIRIEL. — L'IDÉE PRISE AU MOT. — ISOPEL SE FACHE. — ALLONS EN AMÉRIQUE ! — BRYNHILDA LA VALKYRIE. — LE DÉPART POUR LA FOIRE. — TRISTE RETOUR.

Petulengro m'avait prévenu que ses compagnons et lui partiraient le lendemain, de grand matin, pour une foire où ils comptaient se défaire avec avantage de quelques rosses, achetées naguère à vil prix, et qu'ils avaient maquignonnées à leur guise. Sur son invitation formelle, je lui avais promis de l'accompagner. Arrivé au fond de mon petit vallon, — où je me glissais à petit bruit, de peur de réveiller Isopel, — je la trouvai assise devant le feu, à côté de la bouilloire qui chantait.

« M'attendiez-vous? lui demandai-je.

— Sans doute : ne m'avez-vous pas attendue, vous?

— N'importe. C'est là une bonté dont je vous tiens compte.

— Et vous venez de loin?... »

Je ne sais trop pourquoi je ne répondis pas à cette

question avec ma franchise habituelle. Bien des fois, depuis, je me suis amèrement reproché l'espèce de réticence dont j'usai.

« Je quitte Petulengro, répliquai-je à Bella.

— C'est bien, reprit-elle. Bonne compagnie pour un jeune homme!

— La plus mauvaise ne me gâterait pas.

— Peut-être parce que vous êtes déjà gâté... »

Il y avait, dans cette plaisanterie, — des plus innocentes, à coup sûr, — un accent d'amer sarcasme qui me fit tressaillir au moment même, mais auquel je n'attachai pourtant pas toute l'importance qu'il pouvait avoir.

« A merveille, Bella!... Vous jouez sur les mots; vous me tendez des piéges; vous vous raillez de moi .. Tout cela vaut bien, je pense, une leçon d'arménien.

— Ne parlons pas arménien, *surtout ce soir!*... répondit-elle.

— Si; ce soir même, nous parlerons arménien. Et vous allez conjuguer un verbe;... et pas de raisons, entendez-vous!

— Eh bien, comme il vous plaira... *Ce soir*, vous ordonnerez.

— *Ordonner* se dit *hramayel*. Mais *hramayel* est un verbe de la seconde conjugaison. Commençons par la première.

— D'abord, me demanda Bella, qu'est-ce qu'un verbe?

— Le verbe est un mot qui exprime une action ou un

sentiment... Dans la phrase : *Je vous hais, haïr* est un verbe.

— Pourquoi me haïriez-vous? demanda Bella, me regardant avec tristesse.

— Je n'y songe pas, je vous assure. C'est un exemple... Écoutez bien, Bella. Il y a, en arménien, quatre conjugaisons. La première finit en *al*...

— Bien des choses finissent en mal, reprit Bella.

— Pour Dieu, taisez-vous, mon enfant, ou je vais perdre patience.

— La mienne est bientôt à bout.

— Encore?... Les conjugaisons arméniennes sont plus faciles que les déclinaisons... Prenons le verbe *hntal*, de la première conjugeaison : *hntam*, je me réjouis, *hntas*, tu te réjouis... Voyons, Bella, répétez !

— Je n'ai aucun sujet de me réjouir... D'ailleurs, j'ai assez de votre arménien...

— Ah ! Bella, ne fâchez pas votre professeur... Mais, au surplus, je vais vous prouver que je suis meilleur que vous... Nous laisserons là le verbe *hntal*, qui vous déplaît, et tous ceux de la première conjugaison, pour passer à ceux de la seconde, et, parmi ceux-ci, au plus joli verbe de toute la langue arménienne. C'est le verbe *siriel*. Voici le présent : *siriem*, *siries*, *sirè*, *siriemk*, *sirèk*, *sirien*... Allons, Bella, dites *siriem*. »

Elle hésitait un peu. J'insistai.

« *Siriem*, dit-elle enfin.

— Vous en conviendrez, lui dis-je, ce mot-là est bien plus doux que *hntam.*

— Oh! oui, dit-elle, *hntam* est un hennissement de cheval... Je préfère *siriem*, et vous le dirai tant que vous voudrez.

— Vraiment?... Et je riais à part moi... Répétez donc! Vous prononcez ce mot-là comme un *vartabied*, c'est-à-dire un docteur. Maintenant, je vais vous montrer qu'en arménien le verbe sert quelquefois de pronom. Dites après moi : *siriem zkiez.*

— *Siriem zkiez*, répéta la docile enfant... Ce dernier mot est bien pénible à prononcer.

— Je suis fâché que vous le trouviez ainsi, Bella.... Dites à présent, s'il vous plaît, *siria zis*... A merveille!... Continuons : *Yerani thè sirèir zis.*

— *Yerani thè sirèir zis*, répéta Bella.

— Admirable! m'écriai-je. Maintenant savez-vous ce que vous avez dit?... Vous venez de dire : *Je vous aime, aimez-moi!*

— J'ai dit cela? reprit Bella fort surprise.

— Vous l'avez dit, en arménien.

— Je ne l'aurais dit en aucune langue que j'eusse comprise! s'écria Bella, et vous êtes un méchant homme de profiter de mon ignorance pour me faire tenir des propos pareils.

— Eh! mais, Bella!..., si vous avez dit cela, je l'ai dit moi aussi, et tout le premier.

— Oui, dit Bella ; mais vous plaisantiez,... vous vous moquiez de moi...

— Mon enfant, repris-je avec gravité, j'aurai grand'-peine à vous apprendre l'arménien si vous prenez ainsi chaque exemple au pied de la lettre.

— Ainsi donc, dit Bella haussant la voix, vous n'attachiez à ces paroles aucune espèce de sens?

— Poursuivons, je vous prie : *Sirietsi*, j'ai aimé...

— Vous n'avez jamais aimé que vous.

— *Sirietsis*, j'aimerai; *sirietsies*, tu aimeras...

— Jamais un homme sans cœur... Pourquoi vous amusez-vous à me tourmenter?... Voyons, dites, que vous ai-je fait?... Si vous ne tenez qu'à faire parade de votre science, pourquoi ne vous adressez-vous pas à des gens instruits, au lieu de moi, qui sais à peine écrire et lire?... Je voulais ne vous quitter qu'en bons termes; vous n'aurez de repos que quand nous nous serons tout à fait brouillés..., et cependant j'ai mieux mérité de vous... Depuis que je vous tiens ici compagnie, c'est à peine si j'ai eu de vous une ou deux bonnes paroles... En revanche, les plus étranges propos... »

Ici la voix de Bella se perdit dans les sanglots qui la suffoquaient.

« Je suis bien fâché, Bella, de vous avoir à ce point déplu... Il me semble qu'une petite leçon d'arménien, après tout, n'est pas un divertissement bien criminel.

— Oui..., peut-être...; mais la prolonger ainsi..., me dire des choses si bizarres..., me faire répéter, à mon

insu, de si étranges paroles..., c'est plus que je n'en puis supporter.

— Ceci, je l'avoue, Bella, est une manière à moi... Je vous ai traitée...

— En animal rebelle et que l'on veut dompter, n'est-il pas vrai?... Oh! je vous comprends, allez!... Mais si je suis d'un naturel indépendant, ce que j'avoue, j'ai pour vous été toujours bonne... Et si vous êtes parvenu à me faire pleurer..., eh bien! il n'y a pas là de quoi tant se prévaloir...

— Croyez bien, Bella, que telle n'a jamais été ma pensée... Tirer vanité de vos larmes!... m'en jugez-vous capable?... Allons, je vous prie de me pardonner... Puis-je faire mieux?... Apaisez-vous, redevenez gaie, ma chère enfant... Vous parliez, je crois, de séparation?... n'y songez pas, et, tout au contraire, partons ensemble!

— Nos chemins ne sont pas les mêmes, dit Isopel.

— En êtes-vous bien sûre?... Pour ma part, je n'en crois rien... Allons, partons ensemble pour l'Amérique!

— En Amérique?... ensemble?... dit Bella me regardant face à face.

— Oui, répondis-je. Nous nous établirons dans quelque orêt pour y conjuguer... conjugalement... le verbe *siriel*.

— Conjugalement? répéta Bella.

— Oui, comme mari et femme, en Amérique : *Air yew ghin* [1].

[1] Mots arméniens qui signifient : *mari et femme*.

— Vous plaisantez, comme à l'ordinaire, dit Bella.

— En vérité, non... Voyons, Bella, décidez-vous, et allons en Amérique!... loin des grands mots vides, de la science, des vieilles langues et des vieux pédants.

— Il me semble maintenant, répondit-elle, que vous ne plaisantez plus... Mais c'est tout juste si je puis prendre vos offres au sérieux... Néanmoins, jeune homme, je vous remercie.

— Il vaudrait bien mieux vous décider une bonne fois, tout de suite, et nous partirions sans retard... Je vous assure que je ne ferai pas un trop mauvais mari... Peut-être ne me trouvez-vous pas digne de vous; eh bien! Bella, pour vous convaincre du contraire, me voici prêt à subir l'épreuve que Brynhilda, la Valkyrie, imposait aux prétendants à sa main. Elle avait juré de n'épouser que celui d'entre eux qui parviendrait, en luttant, à la renverser. L'homme qui devint son mari avait prié un de ses amis, — Sygurd, le Tueur de serpents, — de prendre son armure, et, déguisé de la sorte, de lutter contre elle. Sygurd accepta cette mission, vainquit Brynhilda, et la donna ainsi à son ami, bien que lui-même fût épris de la belle Valkyrie. Je n'emploierai pas de ruse semblable... Je n'irai pas chercher Petulengro pour jouer mon rôle. Ainsi, Bella, debout, s'il vous plaît!... et je ferai de mon mieux pour vous jeter par terre.

— Vous perdez la tête, dit Bella.

— On le dirait quelquefois, Bella, mais il n'en est rien... Allons! que dites-vous de ma proposition?

— Rien, pour le moment, répondit-elle; je prendrai le temps d'y réfléchir. »

Là-dessus nous nous séparâmes.

Il faisait à peine petit jour quand M. Petulengro m'avertit à grands cris qu'il était temps de me lever. Je m'habillai en toute hâte, en vue du départ pour la foire annoncée. Je ne fus pas peu surpris de trouver Bella, tout habillée elle aussi, debout sur la limite de son petit bivac.

« Je ne m'attendais guère à vous trouver sur pied de si bonne heure, lui dis-je. C'est sans doute ce braillard de Jasper qui vous aura réveillée?...

— Non,.., j'ai couché tout habillée, me répondit Bella; et je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

— Et pourquoi, s'il vous plaît, ce dérangement extraordinaire?

— Je ne me suis pas déshabillée, répondit Bella, parce que je voulais être en mesure de vous dire adieu quand vous partiriez... Quant à dormir, je n'ai pas pu.

— En ce cas, lui dis-je, que la bénédiction de Dieu oit sur vous! »

Et, disant ceci, je lui pris la main. Cette main était glacée.

« Qu'avez-vous donc? » lui dis-je, la regardant avec plus d'attention.

Elle me regarda elle-même fixement, puis ses yeux

s'abaissèrent, et je remarquai sur ses traits une pâleur tout à fait inusitée.

« Allons, vous n'êtes décidément pas bien! m'écriai-je. Il vaut mieux que je n'aille pas à la foire, et que je reste ici pour vous soigner.

— Non, allez-y, dit Bella, allez-y, je vous prie..., je ne suis nullement indisposée.

— Rentrez donc sous votre tente, et ne prenez pas de mal en restant ainsi exposée à l'air froid du matin... Dieu soit avec vous, Bella! je reviendrai ce soir, et j'espère vous trouver décidée... Sinon, une autre leçon d'arménien. »

Je lui serrai la main, à ces mots, et montai vers la plaine.

Les bohémiens m'attendaient. Tous leurs préparatifs de départ étaient terminés. Petulengro et Tawno Chickno étaient seuls montés sur deux vieux bidets. Le reste de l'expédition, comprenant deux ou trois femmes, allait à la foire sur ses deux pieds.

En arrivant à l'extrémité de la plaine, je tournai machinalement la tête vers l'endroit d'où j'étais parti.

Isopel Berners était montée à la lisière du bois. Les rayons du soleil levant éclairaient en plein son beau et noble visage.

Je la saluai de la main. Elle leva lentement le bras droit, comme pour me montrer le ciel...

Et dire que je ne l'ai jamais revue!...

La foire était un marché au bétail, en même temps

qu'un marché aux chevaux. Tous les animaux étaient de l'espèce la plus commune. On s'amusait peu, mais les affaires étaient assez activement menées. Vers deux heures, nos bohémiens s'étaient avantageusement, quoique à bas prix, défait de toutes les bêtes qu'ils avaient amenées.

Je proposai alors de nous en revenir au camp. Mais Petulengro préféra s'attabler avec deux ou trois jockeys. L'un de ceux-ci proposa de jouer aux cartes. La partie fut bientôt montée entre Petulengro, un des siens, celui qui avait parlé le premier, et un autre jockey de sa connaissance.

Sans être très-versé dans le jeu qu'ils jouaient à quatre, je crus m'apercevoir que les deux jockeys s'entendaient pour tricher mes compagnons. Sous le premier prétexte venu, j'attirai Petulengro dans un coin du cabaret, et lui fis part de mes idées à ce sujet. Le digne chef avait déjà un peu trop fêté Bacchus, et il prit mal mes sages avis, qui allaient à nous en revenir sur-le-champ. Il me demanda si je me croyais le Moïse de la tribu, et m'engagea, sans trop de façons, à repartir tout seul, si tel était mon caprice.

Son ingratitude me fit de la peine, et, après avoir fait emplette de quelques provisions, je me mis effectivement en route, laissant mon camarade à son malheureux sort.

Il était déjà nuit noire quand j'arrivai au *dingle*. Mais de ses noires profondeurs je vis sortir le rayonnement d'un bon feu, et mon cœur battit à la pensée de l'accueil

qui m'attendait. « Isopel m'a préparé mon thé, me disais-je, et sa première parole va être : Je suis décidée! Nous partirons pour l'Amérique, et nous y vivrons, heureux, une longue vie. »

Le feu était allumé, la bouilloire chantait...; mais au lieu d'Isopel je trouvai, assise auprès, une petite bohémienne que miss Berners avait chargée, me dit-elle, de tenir l'eau chaude et le feu flambant jusqu'à mon retour. Elle lui avait même donné d'avance le prix de la soirée passée à m'attendre.

Tout ceci m'étonnait au dernier point : je voulus avoir des détails. Isopel était partie deux heures après moi, emmenant sa charrette, sans dire où elle voulait aller, sans laisser aucun message pour moi.

« Étrange conduite! » me disais-je, et je renvoyai la petite gypsy.

Tristement assis près du feu, les yeux fixés sur la cendre grise, je ne songeais guère à prendre mon thé :

« Reviendra-t-elle? me demandais-je.

— Elle reviendra, répondait l'Espérance. Elle ne serait pas partie à jamais sans un mot d'adieu.

— Mais si elle avait dû revenir, répliquait le Pressentiment, est-ce qu'elle n'aurait pas laissé un message, pour ne pas te livrer à l'inquiétude?

— Il serait un peu dur, pensais-je aussi, qu'après m'être décidé, non sans peine, à « courber ma tête sous le joug du mariage, » la femme de mon choix vînt à me manquer. Comment? poursuivis-je, presque indigné, ce gueux

de Sylvestre, ce manant malpropre, laid à faire peur, n'a eu qu'à vouloir pour épouser une jeune et belle femme comme Ursule, et Isopel Berners me refuserait, moi qui, certes, et Dieu merci, ne suis pas à comparer à Sylvestre?... Non, toute princesse qu'elle est, Isopel ne fera pas cette folie... Les maris, après tout, ne poussent pas sur les haies, comme les mûres... Elle est partie pour quelque affaire à elle... Demain elle reviendra. »

Là-dessus, j'allai dormir.

XIII

LES REMORDS DE PETULENGRO. — ESPÉRANCES TROMPÉES. — LA MÈRE DU FACTEUR. — EXPLICATIONS ET CONSEILS — CRAIGNEZ DIEU, ET TAPEZ DUR ! — LA SUIVRE OU RESTER ? — L'HOROSCOPE. — VISIONNAIRE ET NON VOYANT.

Le lendemain, pas la moindre nouvelle d'Isopel.

M. Petulengro et sa suite arrivèrent de bonne heure. Vers midi, lorsque je vis le chef, je le trouvai fort endommagé. Sa figure était enflée, et ses yeux, comme on dit, « au beurre noir. » Il paraît que, peu après mon départ de la foire, il s'était avisé lui-même de reconnaître que les jockeys jouaient en vrais fripons. De là une querelle, et un duel à coups de poing, où Petulengro, — vainqueur, il est vrai, du jockey qu'il avait choisi pour antagoniste, — n'en avait pas moins reçu bon nombre de horions savamment distribués.

Ceci — joint aux sept livres sterling que lui coûtait, en outre, sa désagréable aventure, — l'avait complétement dégrisé. Il rougissait de son ingratitude envers moi, et m'as-

sura qu'il saurait bien, désormais, ne pas se quereller avec un ami disposé à lui donner de bons conseils.

Deux jours se passèrent encore. Isopel ne revenait pas.

De tristes pensées, de sombres pressentiments avaient succédé à ma confiance première. Dans la journée, j'errais sur les routes, épiant de tous côtés l'apparition de la jolie voyageuse; la nuit, toujours éveillé, me tournant et retournant sur ma couche dure, j'écoutais les feuilles tomber, et il me semblait entendre de loin, sur le sable, un bruit de roues.

A minuit, une fois, ce bruit tant désiré se fit entendre, et, pour le coup, tout de bon :

« Enfin, la voici! m'écriai-je, soulagé d'un poids énorme... La voici, la belle capricieuse!... Comment vais-je l'accueillir?... »

Et ma première pensée fut de lui battre froid, de jouer l'indifférence...

« Voilà, me disais-je, voilà comment on mène les femmes. »

Le bruit grandissait, cependant... Il devenait même plus fort que je n'aurais voulu, trop fort pour être celui de la petite charrette...; puis, insensiblement, il décrut, s'éloigna, diminuant toujours.

Je m'élançai de ma tente, je montai en courant jusqu'au sommet de la hauteur la plus proche, et là, certainement, j'entendis encore le bruit des roues, mais il allait s'effaçant, et ce n'étaient pas les roues d'Isopel. D'ailleurs, je

distinguais le trot d'un cheval, le choc de ses fers sur les pierres de la route.

Je demande à quiconque passa par des anxiétés du même ordre de comprendre combien je souffris alors.

Rentré sous ma tente, et quand je me jetai sur ma couche solitaire, la voix de ma conscience se fit entendre :

« Si grandes que soient tes angoisses actuelles, disait cette voix, tu les as pleinement méritées, puisque, durant cette courte minute où tu pensais la revoir, l'idée t'est venue de la contrister par ton accueil. »

Ce fut dans la matinée qui suivit, — la quatrième, je crois, depuis le départ d'Isopel, — qu'assis sur une pierre, au fond de mon petit vallon, et préparant mon déjeuner, j'entendis une voix étrangère, — celle d'une personne qui descendait vers moi :

« Drôle d'endroit, tout de même, disait-elle, pour y envoyer des lettres!... »

Bientôt parut une vieille femme portant un sac attaché devant elle à une ceinture de cuir.

« Par exemple..., par exemple..., disait-elle, essoufflée, quand elle arriva devant moi.

— Ma bonne dame, lui dis-je, puis-je vous servir en quelque chose?

— Ma bonne dame?... et des compliments?... voilà ce que j'appelle savoir vivre, murmura la vieille. Il est vrai que les bonnes paroles ne coûtent pas grand'chose..., mais encore en est-on assez chiche... Vous me serviriez en quelque chose, jeune homme, reprit-elle, si vous pou-

viez m'indiquer la personne à qui cette lettre est adressée... Peut-être bien est-ce à vous?

— Quel nom y a-t-il sur l'adresse? demandai-je en me levant pour me rapprocher d'elle.

— Pas de nom, répondit-elle, tirant la lettre de sa besace et y jetant un coup d'œil... Elle est adressée : Au jeune homme du *Mumper's Dingle* [1].

— Alors, c'est pour moi, dis-je, étendant déjà la main.

— Doucement, jeune homme!... commencez par me payer mes neuf *pence*... Ce n'est pas l'embarras, reprit la brave femme après un instant de réflexion, la politesse est la politesse..., elle vaut bien un peu de retour... Voici la lettre, jeune homme, et je compte bien que vous la payerez... Sinon, le port reste à ma charge..

— Vous êtes employée de la poste? lui demandai-je en prenant la lettre.

— Non. Je suis la mère du facteur; et comme il a une tournée très-étendue, je l'aide autant que je le puis, portant de préférence les lettres comme celles-ci, dans des endroits où il n'oserait se risquer.

— Vous dites que le port est de neuf *pence*?... Voici un shilling.

— J'appelle ceci de la probité, dit-elle aussitôt, fouillant la poche où elle s'était hâtée de serrer mon shilling; et voici, jeune homme, votre monnaie.

— Gardez, gardez pour vous, je vous prie! lui dis-je; votre peine mérite bien cette bagatelle.

[1] Le Val aux Truands.

— Ceci est généreux, dit la bonne vieille ; et comme un bon procédé en vaut un autre, si vous ne savez pas lire, — on le dirait à votre manière de tourner et retourner cette lettre, — je vais vous dire ce qu'il y a dedans... Voyons, je gage bien qu'elle vient de quelque jeune femme.

— Merci, dis-je, je sais lire.

— Tant mieux pour vous. C'est autant d'économisé ; car, en général, je prends un penny par chaque lettre que les ignorants me prient de leur lire... A vous, je n'aurais rien demandé, bien entendu, à cause de la générosité.. Mais pourquoi donc n'ouvrez-vous pas cette lettre ?...

— Je ne suis pas pressé, » dis-je avec un soupir.

La vieille femme, étonnée, me contempla un moment.

« Fort bien, jeune homme. Il est force gens, — surtout sachant lire, — qui n'aiment pas à ouvrir leurs lettres devant le monde..., de préférence, quand la lettre est d'une jeune femme. Je vous laisse donc, en vous souhaitant de bonnes nouvelles. Dieu vous protége, mon enfant ! »

A ces mots, elle partit.

Je restai assis sur ma pierre, tenant toujours cette lettre et n'osant l'ouvrir.

Comment douter qu'elle vînt d'Isopel Berners ? Et que pouvait-elle contenir, sinon d'éternels adieux ?...

Aussi n'étais-je nullement pressé de la lire : — elle me faisait peur.

Après tout, pourtant, je pouvais encore me tromper... Isopel m'écrivait peut-être de l'aller rejoindre...

« Non, non, ce n'est pas cela, » me disait le Pressentiment.

A la fin, je fus honteux de ma faiblesse. « Tôt ou tard, il faudra bien briser ce cachet, me disais-je. Pourquoi pas tout de suite ? »

Et, comme le baigneur, qui, après avoir tergiversé longtemps au bord de l'eau, ferme les yeux et « pique une tête » à l'endroit le plus profond, je rompis l'enveloppe sans presque me douter de ce que je faisais.

Un petit paquet en tomba aussitôt à mes pieds. Je le ramassai, je l'examinai.

C'était une boucle de cheveux blonds, roulée dans un papier de soie.

« Mauvais signe, » me dis-je en la plaçant avec soin sur mon cœur.

Puis je lus la lettre. — Elle était ainsi conçue :

Au jeune homme du Mumper's Dingle.

« Monsieur,

« Je vous envoie ces lignes avec l'espoir qu'elles vous trouveront bien portant, comme je suis moi-même bien portante, — et en meilleur état d'esprit, le mien n'étant pas ce que je pourrais souhaiter, par suite de tristesses et de mélancolies qui me prennent parfois, et d'un abattement qui ne me quitte guère. Je suis dans un port de mer, sur

le point de m'embarquer; et quand vous lirez cette page, je serai sur les eaux salées, en route vers un pays lointain, ayant quitté le mien, que je ne reverrai sans doute jamais.

« Il faut maintenant vous dire pourquoi je vous ai laissé comme je l'ai fait. Vous avez dû être étonné que je fusse partie sans un mot d'adieu, et sans vous avoir prévenu. Je n'ai point agi ainsi sans y avoir bien songé. Je craignais de n'être pas assez forte pour prendre congé de vous; et comme vous m'aviez dit que vous iriez partout où j'irais, j'ai pensé qu'il valait mieux ne vous rien dire du tout. Je ne voulais ni être suivie, ni avoir une dispute.

« En second lieu, il faut que je vous parle aussi relativement à l'offre de m'épouser que vous m'avez adressée. Peut-être l'aurais-je acceptée, jeune homme, dans les premiers temps de notre connaissance : mais alors vous ne me parliez de rien de semblable. Vous remettiez et remettiez toujours, vous conduisant d'ailleurs d'une manière surprenante, jusqu'à ce que vous m'eûtes fait prendre le parti de vous quitter, vous et la vieille Angleterre, ce que j'ai médité longuement. De sorte que lorsque, à la fin, vous vous êtes proposé, mon départ était arrangé, ma charrette vendue, tout ce que je possédais, — la plus grande partie au moins, — distribué de tous côtés. Cependant, jeune homme, je vous avouerai tout franchement que quand vous m'eûtes fait vos offres, j'aurais accepté peut-être..., si je n'avais eu à vous reprocher quelque chose. Je ne vous dirai pas ce que c'est.

« De plus, je l'avoue encore, j'ai cru qu'il fallait nous séparer, parce que depuis quelque temps je m'étais à peu près convaincue (n'allez pas vous en fâcher!) qu'avec beaucoup de science, et si habile que vous soyez en certaines choses, vous êtes cependant, — encore une fois ne vous fâchez pas! — vous êtes radicalement fou.

« Et quoique les fous, — on me l'a dit souvent, — soient parfois de très-bons maris, je ne voulais pas, cependant, que vos amis vinssent à dire un jour que Bella s'était prévalue de votre infirmité pour se faire épouser par un *gentleman*, elle, la pupille d'une Maison de Travail. Il faut bien reconnaître que je suis née, que j'ai été élevée là, encore que mon sang vaille le vôtre, et que mon nom soit aussi noble que pas un. Vous me l'avez dit vous-même, en m'expliquant que ce nom de *Berners* est le même que celui de *baron*, lequel vient de *bear* (ours), parce que dans les anciens temps c'était faire compliment à un homme que de le comparer à un animal fort et robuste entre tous.

« La pauvre Bella ne vous en remercie pas moins, jeune homme, de cette offre honnête et loyale que vous lui avez faite, sans intention de tromperie ou de moquerie, mais en toute sincérité. Sur terre comme sur eau, jamais elle n'en perdra le souvenir, ni de vous non plus, et, en preuve de la bonne volonté dont elle est portée pour vous, elle vous envoie une boucle de ces cheveux que vous regardiez souvent, et que vous compariez à du chanvre frais teillé : singulier compliment, dans le genre de celui qu'on faisait

aux vaillants barons en les appelant *ours;* car le chanvre, qui est très-fort et très-utile, n'en est pas moins un objet commun et de peu de prix.

« Toujours en preuve de sa bonne volonté, elle vous envoie, avec la boucle de cheveux, quelques bons avis qui valent, sinon tout le chanvre, du moins tous les cheveux du monde.

« Craignez Dieu, et soyez-vous un vaillant champion! Toute la Bible est là dedans. Voyez plutôt Moïse, comme il craignait le Seigneur, et comme il savait bien repousser quiconque s'attaquait à lui! Voyez David, comme il craignait le Seigneur, et combattait vaillamment les ennemis dont il était entouré!... Donc, jeune homme, craignez Dieu, et ne vous abandonnez jamais! Le monde est fanfaron, et tout disposé, quand il voit qu'on a peur de lui, à insulter un homme, voire à le bousculer un peu. Mais le monde, comme tous les fanfarons, montre le bout de l'oreille à qui lui résiste bravement. Dès qu'on ôte son habit pour se mettre en position, les poings en avant, le monde se tient pour dit qu'il faut filer doux, et désormais se montre beaucoup plus civil.

« Donc, si l'on vous attaque, défendez-vous! implorez Dieu, et tapez dur!... Voilà, jeune homme, les dernières paroles que vous aurez jamais de celle qui, cependant, ose se dire

« Votre affectionnée servante,

« ISOPEL BERNERS. »

Ainsi donc, tous mes rêves s'envolaient à la fois!

Plus d'Amérique, plus de mariage, plus de postérité nombreuse, plus d'Isopel pour vieillir à côté d'elle!

Isopel m'abandonnait; elle était partie, toute seule, pour l'Amérique, où peut-être elle épouserait un autre homme, et lui donnerait ces nombreux enfants dont je m'étais déjà cru le père.

L'idée me vint de la suivre; mais l'Amérique est bien grande... Puis, était-elle en Amérique?... Encore, si je pouvais savoir de quel port m'arrivait cette lettre sans date...

Un éclair me traversa l'esprit.

« La lettre doit être timbrée. »

Elle l'était, effectivement. Je pouvais donc, à la rigueur, aller m'embarquer sur ses traces.

J'en formai le projet; puis, je l'abandonnai. Quitté par elle, je ne devais pas courir ainsi après elle.

« Elle te mépriserait, » me disait l'Orgueil, et il ajoutait, sans se gêner :

« Tu te mépriserais aussi toi-même. »

Je me décidai donc à ne pas suivre Isopel.

Je pris ses cheveux, les contemplai un moment, et, après les avoir enveloppés avec le plus grand soin du papier de sa lettre, je remis le tout dans ma poitrine.

« Je les garderai toute ma vie, me disais-je,... mais je ne la suivrai pas. »

Je revins, dans la journée, à deux ou trois reprises, sur cette détermination si formelle... J'hésitais, j'étais

tenté, mais chaque fois la tentation était moins forte.

« Eh bien! me dit Petulengro, le soir, quand nous fûmes assis sur le seuil de sa tente... Vous avez reçu une lettre?... Est-elle de miss Berners?

— Oui.

— Revient-elle?

— Non.

— Elle vous a quitté pour toujours?

— Pour toujours.

— Je savais que vous n'étiez pas faits l'un pour l'autre.

— Comment le saviez-vous?

— Le *dook* me l'avait dit... Il m'a dit que vous seriez un grand voyageur.

— Rien ne m'empêchait de voyager avec Isopel;... mais puisque le *dook* a dit tant de choses, vous a-t-il dit où j'irais?

— Non... Quand je l'interroge là-dessus, je ne vois que des nuages.

— Allons, allons, mon vieil ami! vous n'êtes alors qu'un visionnaire et non pas un voyant. »

Peu de moments après, je m'allais coucher, et je dormis, cette nuit-là, comme un bienheureux, pour la première fois depuis le départ d'Isopel.

FIN DE L'IDYLLE BOHÈME.

MOBY DICK

SCÈNES DE MER

INTRODUCTION

Est-ce un roman, est-ce un livre d'un autre ordre, plein de souvenirs et de réalités, que celui dont le récit suivant va résumer les principales données? D'autres que nous décideront cette question. L'auteur de ces trois volumes [1], M. Herman Melville, est un des conteurs les plus populaires aux États-Unis. En Angleterre même, quelques-uns de ses livres ont obtenu depuis quelques années une certaine vogue; les premiers surtout (*Typee* et *Omoo*), peintures animées des mœurs insulaires polynésiennes, venant à paraître au moment où les luttes de la Grande-Bretagne et de la France, relativement au protectorat des îles Marquises, préoccupaient l'attention publique, participèrent

[1] *The Whale*, 3 vol. London. Richard Bentley, éd.

12.

de la popularité acquise alors aux déportements du missionnaire Pritchard et de la grande reine Pomaré.

Une fois en possession d'une renommée qui lui donnait libre carrière, M. Herman Melville en a profité pour étendre le champ de ses conquêtes littéraires, et, comme tant d'autres, revendiquer les bénéfices en même temps que les dangers d'une individualité et d'une originalité plus complétement accusées.

Nous ne l'en blâmerions point, il s'en faut, si, dans l'essor trop peu modéré qu'il a pris ainsi, il ne nous semblait s'être aventuré parfois un peu plus loin que de raison. Sa verve incontestable, la valeur pittoresque de son style, l'imprévu de ses conceptions, gagneraient, selon nous, à être maintenus sous le contrôle d'un bon sens plus rigoureux, d'un goût plus épuré.

Nos scrupules à cet égard ne doivent pas nous empêcher de reconnaître que, — comme Nathaniel Hawthorne, auquel est dédié l'ouvrage qui va nous occuper, — M. Herman Melville s'est placé à un rang distingué parmi les romanciers américains qui continuent, de nos jours, Brockden Brown, Washington Irving, et Fenimore Cooper.

E. D. F.

MOBY DICK

SCÈNES DE MER

I

C'est une campagne à bord du *Pequod* que nous allons faire aujourd'hui, — à bord du *Pequod*, l'un des plus vieux baleiniers de l'île Nantucket, du *Pequod*, ainsi baptisé en mémoire de l'une des tribus Peaux-rouges que la civilisation a détruites en s'établissant sur les côtes nord-américaines.

Voyez-le dans le port, ce vénérable navire, ce patriarche des mers, bruni sous les soleils et les tempêtes des quatre océans, comme un grenadier de la grande armée sous les cieux de Rome, Thèbes, Saint-Domingue et Moscou ! Depuis plus de cinquante ans qu'il fend les mers, mutilé, radoubé en vingt endroits, il a des mâts japonais, des espars du Chili, des haubans polynésiens, des mous-

ses, des végétations de presque tous les points du globe, qui lui font une sorte de barbe limoneuse et verdâtre comme celle d'un fleuve mythologique.

Son vieux pont se plisse en reliefs inégaux, sillonnés de fentes, qu'on prendrait pour des rides; et on y voit des planches usées comme ce degré de la cathédrale de Canterbury où tant de bouches chrétiennes cherchent, depuis des siècles, les traces du sang de Becket. Sur ce pont et ces bordages constellés d'incrustations étranges, luisent çà et là maintes dents de cachalot, maintes plaques d'ivoire, employées en guise de chevilles et de tenons, avec un magnifique laisser-aller.

On dirait un souverain Yolof, un roi du Congo dans tout l'attirail de ses pompes sauvages.

Tandis qu'il repose sur ses ancres au bord des quais de Nantucket, on distingue, dressé derrière son grand mât, une façon de *wigwam* monté sur des fanons de baleine, tiges souples et chevelues qui forment, au sommet de ce pavillon mobile, une manière de touffe pareille au *scalp* des guerriers indiens, au bouquet d'un bonnet de mandarin.

C'est là, dans cet *office* monté comme un parasol, que l'enrôlement des matelots a lieu. C'est là que les candidats se présentent et sont triés, toisés, examinés, appréciés par les deux plus forts actionnaires du *Pequod*, MM. Peleg et Bildad, deux anciens capitaines baleiniers, retirés du service actif et devenus commerçants.

Malheur au novice qui arrive, inaverti, entre ces deux

terribles représentants du capital!... Ballotté de l'un à l'autre, tombant d'athée en quaker, de Bildad en Peleg, tour à tour étourdi par la brutale assurance et les affreux blasphèmes du premier, par la mielleuse hypocrisie et les pieux mensonges du second, dupe de leurs feintes discussions à son sujet, il est à peu près certain d'en passer par où ils voudront ; et Dieu sait quelle part minime ils lui feront dans les bénéfices nets du voyage, bien que cette part constitue, avec sa nourriture pendant la campagne, tout le salaire qu'un matelot puisse espérer à bord d'un baleinier.

II

Le marché conclu, — ou peut-être même avant de le conclure, — l'hôte futur du *Pequod* éprouve sans doute la curiosité de connaître le capitaine sous les ordres duquel, pendant deux ou trois années, il doit parcourir toutes les mers du globe.

Ici commence la difficulté.

Le capitaine est invisible. On ne sait de lui que son nom, et son nom est celui d'un tyran, de cet Ahab dont le sang royal fut léché par les chiens dévorants, — l'Écriture sainte en fait foi.

Du reste, les honorables armateurs, — le sacrilége Peleg et le dévot Bildad, — répondent corps pour corps de ce personnage mystérieux.

— Voir le capitaine chez lui, cela ne se peut guère, dit Peleg; de plus, nous ne savons au juste pourquoi, mais on le rencontre rarement hors de sa maison. Ce n'est pas qu'il soit malade; — cependant on ne peut pas dire qu'il

se porte bien. A nous-mêmes il refuse fort bien sa porte; il n'est pas croyable que ce soit pour l'ouvrir à d'autres. Peu de gens lui ressemblent : c'est un original, cet Ahab. — Pourtant il n'a rien qu'on doive craindre, rien qui empêche de s'attacher à lui... Peu de paroles, mais, quand il parle, il faut ouvrir l'oreille... Un homme hors ligne, qui a tout vu, tout essayé : la vie des savants de collége et celle des sauvages cannibales. Il a sondé bien autre chose que les flots de la mer, combattu de bien autres ennemis que les baleines, et de meilleur harpon que le sien, cependant, on n'en trouve pas dans tout Nantucket... Ce n'est pas un dévot comme Bildad, ce n'est pas non plus un bon compagnon comme moi. Ahab n'a pas son pareil. Dire qu'il est toujours bon compagnon serait un peu hasardé : il faut bien reconnaître qu'à son dernier voyage il avait la tête tournée à l'endroit des sorcelleries et des charmes ; mais c'étaient les horribles souffrances de sa blessure qui le faisaient ainsi déraisonner, et qui l'a contemplé tout sanglant sur son lit de douleurs ne s'en étonnera pas plus que nous. J'avouerai encore que depuis lors, depuis qu'il s'est vu mutilé pour jamais par cette maudite baleine qui lui a brisé la jambe, son caractère s'est légèrement aigri... et qu'il n'est pas toujours aussi gai qu'on le voudrait... Mais, baste !... mieux vaut encore un brave capitaine enclin à la mélancolie qu'un mauvais marin très-jovial... D'ailleurs n'oubliez pas que cet homme, dont on vous a peut-être dit beaucoup de mal, n'est pas, à tout prendre, un sorcier ou un démon. Il est

marié ; sa femme, douce et résignée créature, lui a déjà donné un enfant... Il ne faut donc pas désespérer de lui, tout foudroyé, tout desséché qu'il paraisse... »

Ainsi donc on est bien averti. C'est avec un profond misanthrope, sorcier ou non, qu'on va faire campagne.

Misanthrope, est-ce bien cela ? Ne faudrait-il pas trouver un autre mot pour exprimer cette sombre monomanie d'un homme que la Providence a frappé, qui s'insurge contre la Providence, et qui, ne pouvant l'atteindre autrement, a formé le projet insensé de la poursuivre dans l'agent aveugle qu'elle a choisi pour le briser ?

Ahab ne hait pas ses semblables; — à peine les trouve-t-il dignes qu'on s'occupe d'eux ; — mais, l'œil fixé sur ce morceau d'ivoire qui remplace tant bien que mal sa jambe perdue, c'est à Dieu lui-même qu'il adresse son farouche ressentiment, et c'est à *Moby Dick*, — ne pouvant harponner l'auteur de toute chose, — c'est à *Moby Dick* qu'il destine les fruits amers de sa vengeance.

Moby Dick, quel est ce nouveau personnage ?

Une baleine, ni plus ni moins, mais une baleine comme on n'en voit pas. Dans son espèce, Moby Dick vaut Ahab dans la sienne.

Quel *Nantucketer* ne connaît Moby Dick, la baleine blanche aux proportions énormes, à l'humeur belliqueuse, aux excentriques et mortelles rancunes ? espèce de Sorcière des eaux, cent fois harponnée, jamais prise, et fatale à maint ennemi, comme au plus ardent de tous, à l'intrépide capitaine Ahab : monstre de ruse et de féro-

cité dont les exploits défrayent les traditions du gaillard d'arrière et du gaillard d'avant, de la dunette et de l'entre-pont; — la seule baleine peut-être qu'on signale à regret, qu'on poursuive sans enthousiasme, et qui ait su inspirer aux champions les plus renommés de ce terrible *sport* un respect mêlé de haine et de superstitieuse terreur?

Sa renommée fatale hante leurs rêves de la nuit, leurs éternelles méditations du jour, avec tout un long cortége de souvenirs affreux; — chevilles tordues, poignets foulés, tibias rompus, amputations effrayantes.

Leur parler de la Baleine blanche, c'est parler à un Valaque, à un Monténégrin, du vampire et du Mauvais-œil, à un Écossais du *kelpie*, à un Napolitain de la *jettatura;* encore faut-il reconnaître que ni la *jettatura*, ni le *kelpie* ni le Mauvais-œil, ni le vampire, — non pas même les *fadettes* du Berry et les *wilis* allemandes, — n'ont un mauvais renom d'aussi bon aloi que Moby Dick.

Au nombre des qualités surnaturelles qui lui sont attribuées est le don singulier d'ubiquité : on l'a rencontrée sous les latitudes les plus lointaines, et à des dates si rapprochées, qu'à moins de lui supposer l'infatigable essor d'une machine à vapeur, elle n'avait pu s'y transporter par les moyens de locomotion ordinaires à son espèce. Quinze jours après que son énorme front ridé, aussi blanc que la neige, et sa bosse pyramidale avaient été remarqués à la surface de l'océan Pacifique, on les signalait parmi les récifs du Groenland.

Comment admettre qu'elle eût franchi dans un si court délai une si énorme distance? Et que croire, cependant, pour peu qu'on regarde comme au-dessous de soi les contes de sorcellerie dont se repaissent encore tant d'imaginations dociles?

D'un autre côté, son humeur tout exceptionnelle, sa malice intelligente, ses ressources de tactique, ses fuites perfides, ses brusques retours, ses vengeances à long terme, aussi bien que sa couleur étrange, — cette couleur qui tranche si bien sur l'azur des mers, — et la difformité de ses redoutables mâchoires, font bien réellement de Moby Dick un être à part, un cétacé hors ligne, une baleine presque merveilleuse.

Voilà l'ennemie d'Ahab depuis le jour où, — parmi ses trois canots chavirés, tandis qu'armé d'un coutelas et nageant derrière Moby Dick, il fouillait avec fureur l'épaisse cuirasse qu'elle opposait à ses coups, — elle saisit à l'improviste, dans le croissant de sa mâchoire taillée comme une faucille, la jambe de l'intrépide capitaine, et la lui trancha net, comme fait le moissonneur d'une poignée d'herbe.

A partir de cet instant, il conçut contre elle une de ces haines sans nom, — que les hommes ont adorées, ne pouvant les comprendre, — qui tourmentent et rendent fou l'être assez malheureux pour s'absorber en elles, qui mêlent leur intolérable amertume à toutes choses et à tous instants, qui tiennent en éveil, dans le cœur dévoré par elles, toutes ces facultés subtiles et comme empoi-

sonnées par lesquelles l'homme s'assimile au démon.

Cette haine, il l'avait couvée, étendu dans son hamac, pendant les interminables ennuis d'une traversée d'hiver, en longeant les côtes arides de la Patagonie : durant ces longues heures de souffrances et d'impuissante rage, le fiel de sa pensée se mêlant au sang de sa blessure, l'âme et le corps s'étaient comme imprégnés de la même passion, âcre et violente par-delà ce qu'on peut dire, délirante au début, indélébile quand elle se fut en apparence éteinte ou calmée. Sa raison revenue, son intelligence restée intacte, furent désormais asservies à cette passion dominatrice, qui se servait d'elles, — si pareille figure est admissible, — comme l'ennemi victorieux se sert des batteries enlevées à la baïonnette.

Ahab, esprit puissant, volonté subjuguée, ne se comprenait-il pas lui-même? méconnaissait-il le caractère phénoménal de sa maladive existence?

Pourquoi le croirions-nous? Chaque homme sait par expérience combien il lui est difficile de régler sa conduite sur ce qu'il se connaît de bonnes et utiles tendances, et chacun trouve au dedans de lui le type de quelque tyrannie invisible à laquelle, vainement révolté, il est plus ou moins contraint d'obéir.

III

Mais revenons au *Pequod*.

Nous connaissons le navire et son capitaine. Au tour de l'équipage, maintenant, et passons en revue l'état-major.

Nous avons d'abord le « second, » Starbuck, natif de Nantucket, quaker d'origine, personnage réfléchi, sérieux, même un peu triste, homme du Nord en un mot, mais bronzé, desséché par le soleil de l'Équateur, et, dans sa maigreur austère, assez semblable au biscuit de mer deux fois remis au four.

Sa conscience, pour une conscience d'eau salée, est d'une exquise délicatesse. On peut même le supposer enclin à quelque superstition; il n'envisage pas sans une secrète inquiétude l'espèce de *possession* qui fait d'Ahab une créature perdue pour Dieu, acquise à Satan. D'ailleurs, s'il a du courage, — et quel baleinier en manqua jamais? — il n'est pas de ceux qui prodiguent à tout propos cette

denrée de prix, cet approvisionnement indispensable. Combattre une baleine est à ses yeux une affaire de commerce, et la bravoure une mise de fonds qu'il faut proportionner à l'importance du bénéfice présumé.

Tel n'est point le contre-maître Stubb, insouciant compagnon, toujours bavard et de bonne humeur, qui se lance après une baleine comme un jeune chien après une couvée de poules, accablant ses rameurs de joviales injures et stimulant leur ardeur par les plus comiques adjurations.

Il porte au milieu du péril le plus imminent, et dans les instants les plus critiques, le paisible *lillaburelo* de l'oncle Toby ; en sifflant il côtoie une baleine ; en sifflant il lui lance le harpon fatal.

Ce qu'il pense de la mort, personne ne le sait, lui moins que personne, et s'il lui arrivait par hasard, après un bon dîner, de résumer ses idées à ce sujet, on découvrirait probablement qu'il l'envisage comme une sorte de *quart* assez long, assez ennuyeux, mais qu'un bon officier ne peut décliner quand l'heure est venue de le monter. Encore ce *quart* perdrait-il, à ses yeux, beaucoup de ses inconvénients, si Stubb pouvait se flatter d'emporter sa pipe dans les régions inconnues où l'homme passe en quittant ce bas monde ; — sa pipe, la cause première et l'*ultima ratio* de sa philosophique indifférence ; — sa pipe, petit *brûle-gueule* du plus beau noir, si invariablement collé à ses lèvres, qu'il en semble un appendice naturel, une inséparable végétation !

Après Stubb, et au-dessous de lui, vient maître Flask, jeune cadet d'humeur belliqueuse, qui n'a garde de prendre les baleines au sérieux, et ne voit qu'une série de bonnes plaisanteries dans les incidents variés d'une croisière de trois ans aux alentours du cap Horn ; — dans les cachalots, une espèce de rats d'eau, (plus grands, il est vrai, que les autres, et quelque peu plus difficiles à prendre), mais qu'il faudrait détruire par point d'honneur et pour s'amuser, alors même qu'il n'y aurait pas d'autre avantage à cela.

Derrière ces trois hommes, par lesquels se manifestent à l'équipage les volontés de l'invisible Ahab, se rangent en première ligne leurs trois seconds, leurs trois écuyers, si on veut.

Queequeg est fils d'un roi, rien que cela, l'héritier présomptif de la couronne de Kokovoko ; — cherchez cette île sur la carte, et vous ne l'y trouverez pas, ce qui pourra vous faire soupçonner qu'elle existe. Queequeg, à bord du *Pequod*, c'est quelque chose comme Pierre-le-Grand à Saardam. Il a compris la supériorité des *hommes blancs*, il veut en surprendre le secret, et rapporter à son peuple, au retour d'une croisade qu'il entreprend à lui seul, les bienfaits de la civilisation. Fidèle aux dieux de la patrie, Queequeg ne voyage jamais sans son fétiche, petite image difforme devant laquelle il brûle, matin et soir, en guise d'encens, un morceau de son biscuit-capitaine.

Queequeg est attaché spécialement, comme le meilleur harpon de l'équipage, au canot commandé par Starbuck ;

Tashtego et Daggoo remplissent les mêmes fonctions auprès de Stubb et de Flask.

Le premier est un Indien peau-rouge, de race pure, reconnaissable à ses pommettes proéminentes, à ses longs cheveux pendants, à l'éclat de ses grands yeux noirs, au lustre satiné de sa peau, semblable à celle d'un serpent. Digne rejeton des chasseurs iroquois et algonquins, il poursuit la baleine sur les vastes eaux, comme ses ancêtres poursuivaient le daim et l'élan sur les prairies immenses.

Le second a été ramassé sur la côte d'Afrique un jour qu'il s'ennuyait, le ventre au soleil, et que la tentation le prit de monter à bord d'un baleinier qui venait faire eau dans sa baie natale. Ce géant noir, à l'allure impériale, poserait fort bien pour le portrait d'Assuérus, et le peintre lui laisserait volontiers les deux énormes anneaux dorés qui pendent à ses oreilles.

On le voit par cet échantillon, l'équipage d'un baleinier américain est un assemblage hétérogène et pittoresque, recruté partout ailleurs qu'aux États-Unis.

De fait, sauf les officiers, on ne rencontre guère à bord de ces navires qu'un ramas d'hommes nés sur tous les points du monde connu et réunis par le hasard : Provençaux, Maltais, Islandais, Siciliens, matelots des Açores, de la Hollande, de l'île de Man, lascars de Sumatra, gens du Fo-Kien ou de Tahiti.

Circonstance notable, il en est à peu près ainsi pour l'armée de terre et la marine militaire des Américains, —

de même pour sa marine marchande, — de même pour le matériel humain employé par les ingénieurs qui, chez ce peuple jeune et superbe, creusent les canaux ou aplanissent les voies de fer. Pour tous ces travaux si divers, l'Américain se réserve la direction intelligente, la volonté, le calcul. Il emprunte au dehors les bras, l'activité musculaire, la force brute; — c'est un phénomène qui rappelle Sparte et les ilotes.

Dans cette revue de l'équipage du *Pequod*, n'oublions pas toutefois cinq personnages mystérieux, plutôt gnômes que matelots, cachés par Ahab dans quelque obscur recoin de la cale, pour lui servir d'aides et de seconds dans son grand duel avec Moby Dick.

Embarqués à ses frais, ils ne figurent point sur les rôles, et bien des jours après le départ du *Pequod*, pas un homme ne soupçonne leur présence à bord. A peine se trahit-elle, dans le silence des nuits, par quelques vagues rumeurs filtrant à travers les écoutilles, et quand elle est révélée à la longue, quand on voit ces fantômes émerger, un à un, des entrailles du navire, après le premier étonnement et les premières conjectures, chacun se fait par degrés à l'aspect étrange, au langage inintelligible de ces hôtes tout d'abord suspects.

Leur chef seul reste comme une énigme vivante dont il y a quelque intérêt à connaître le mot : — c'est Fedallah l'Indien, au teint fauve ou jaune-tigre, aux cheveux blancs roulés en turban, aux lèvres couleur d'acier, aux vêtements de coton noir taillés sur le patron chinois, au

parler à peine articulé, qui siffle entre ses dents blanches comme la menace d'un serpent irrité.

En le voyant, aux moments de crise, apparaître tout à coup sur le pont, suivi de ses sombres acolytes, et dans un frêle esquif emporter Ahab au plus fort des combats et du péril, il est malaisé de ne pas se rappeler la barque d'Enfer et le nautonnier de Pluton.

Tandis que nous faisons ainsi connaissance, un par un, avec les principaux soldats de cette vaillante troupe, le vaisseau marche toujours. Deux mois de traversée nous ont amenés sur le théâtre où doit avoir lieu le premier *lowering* [1], la première *aventure*.

[1] De *lower*, abaisser. — On désigne ainsi la mise à l'eau des chaloupes suspendues au flanc du navire.

IV

Quel est ce cri prolongé qu'on dirait tombé des nuages?

C'est Tashtego qui l'a tiré de sa poitrine, perché sur les barres de perroquet. Son corps penché, son bras étendu vers l'horizon, cette clameur sauvage qu'il répète à courts intervalles, ne laissent aucun doute : il signale une baleine qui souffle au vent du *Pequod*. Et que dis-je, une baleine ? — une bande, un troupeau de baleines se jouant à une demi-lieue de leurs ennemis.

Ce sont des cachalots (*spermwhale* en anglais, *pottsfich* en allemand, *macrocephalus* dans les dictionnaires d'histoire naturelle) : — on les reconnaît à leurs bruyantes émissions d'eau, régulières comme le tic-tac d'une montre.

« L'heure!... l'heure! et vite! » s'écrie Ahab aussitôt arrivé sur la dunette.

L'heure et la minute consignées sur le livre de *loch*, il s'agit de rejoindre les cachalots, qui ont plongé tous à la fois

et nagent toujours, — Tashtego l'assure, — au vent du vaisseau; preuve certaine qu'ils n'ont pas pris l'alarme.

L'équipage, depuis le premier homme jusqu'au dernier, est en mouvement. Les matelots désignés pour la chasse sont remplacés à leur poste par les *ship-keepers* ou garde-navires; les lignes de pêche, roulées autour de leurs tonnelets comme la laine autour du rouet, sont mises en place sur les pirogues, que les grues solides vont soulever et déposer en mer; leurs équipages, alignés le long de la muraille, une main sur les lisses, un pied sur le plat-bord, n'attendent que l'ordre de s'élancer; on les croirait prêts à sauter sur un vaisseau ennemi.

A ce moment, pour la première fois, Ahab apparaît entouré de ses cinq démons couleur de tigre, prompts à détacher sans bruit un canot suspendu à tribord.

Quand ce canot est paré :

« *Amenez* par là ! » crie le capitaine d'une voix de tonnerre, et malgré l'espèce de stupeur qui les a d'abord saisis à l'aspect inattendu de Fedallah et de ses quatre démons subalternes, les hommes de l'équipage sautent sur les lisses; les rouets tournent dans les poulies qui grincent; les trois pirogues tombent sur les flots, et, comme une troupe de chevreaux agiles, les matelots s'élançent l'un après l'autre, sans tenir compte des oscillations du navire, sur ces coques mobiles, qui s'éloignent, faisant assaut de vitesse, dans la direction du vent.

Le canot du capitaine, bien qu'elles aient de l'avance sur lui, — puisqu'il a dû, pour les rejoindre, doubler la proue

du *Pequod*, — est bientôt en ligne avec elles; les maigres Indiens qui le dirigent semblent des mécanismes vivants montés sur des ressorts d'acier. Ils profitent, d'ailleurs, de la surprise que leur fantastique évocation a jetée parmi les autres rameurs.

Indigné de se voir distancé, Stubb prend la parole et déploie son éloquence habituelle, si variée de tons, si féconde en ressources :

« Enfants, c'est le cas ou jamais de se briser l'échine!... Allons, mes petits, mes bien-aimés, mes héros!... Pourquoi détourner les yeux?... que vous font ces cadets couleur pain d'épice?... Bah! ce sont cinq bonnes paires de bras, venues d'on ne sait où, mais qui ne seront pas de trop à la fête... Plus on est de fous, plus on rit!... Ramez, ramez, ramez, bijoux adorés!... Le diable vaut mieux que sa réputation... Bon! nous y sommes!... Voilà un coup de rames qui vaut mille livres sterling... Quelques autres encore, et le prix est à nous!... Hourra pour la coupe d'or, que nous emplirons de bonne huile et de blanc!... Doucement...prenez votre temps!... rien ne vous presse... Allons, marauds!... mordez vos rames... mordez donc, chiens que vous êtes!... Moins vite à présent... plus long et plus roide!... Plus roide, vous dis-je, misérables maroufles, vauriens, belîtres!... Vous dormez donc?... allez-vous ronfler?... Ramez, ramez!... Ah! voilà qui va bien... Bien, mes petits!... bien, mes brins-d'acier!... »

Pour conserver à cette harangue toute sa verdeur et tout son effet, il faut se bien pénétrer de l'accent tragi-

comique avec lequel sont jetées ces adjurations en partie double, — à demi plaisantes, à demi furibondes, — et de l'attitude parfaitement indolente qui contraste, chez Stubb, avec l'énergie démesurée de son commandement.

Ahab cependant, qui a enjoint à ses lieutenants de « couvrir la mer, » c'est-à-dire de s'étendre dans des directions différentes, est resté à l'avant-garde.

C'est de lui que vient le signal du combat.

Il le donne en arrêtant brusquement sa barque sur un point où son œil perçant a deviné que les cachalots vont revenir à la surface de la mer.

Les trois autres pirogues font halte à son exemple.

Sur l'avant de chacune est une petite caisse, ou plateforme triangulaire, où le harponneur est debout, le genou dans une embrasure qui le fixe, l'œil rivé sur les flots bleus. A la poupe, appuyée à l'étambot, une autre plate-forme, également taillée en triangle, reçoit l'officier commandant, non moins attentif à tout ce qui se passe autour de lui.

Pas un mot n'est prononcé, pas une rame ne bouge.

Flask seulement, que sa petite taille empêche de dominer les « trois mers » qu'il surveille, se hisse sur les épaules du gigantesque Daggoo, comme sur les huniers d'un mât vivant.

Stubb se console avec sa pipe de l'attente passive à laquelle le condamnent les cachalots en retard.

Tout à coup les flots bleus se troublent, frémissent,

bouillonnent; l'air vibre au-dessus d'eux comme à la surface d'un fer rouge. Sous cette écume d'un vert blanchâtre, sous ces jets de vapeur humide qui l'empanachent çà et là, le banc des baleines nage entre deux eaux, laissant après lui une trace sur laquelle les quatre barques s'élancent à l'envi l'une de l'autre.

Le moment est venu de leur donner tout leur essor : Stubb redouble d'éloquence; le petit Flask lui emprunte ses tropes les plus hardis. Starbuck, le tranquille et silencieux Starbuck, arraché à son apathie naturelle, stimule ses hommes par quelques phrases dont l'accentuation énergique double la valeur. Pour Ahab, les horribles blasphèmes qui se pressent sur ses lèvres couvertes d'écume effrayeraient un requin athée, si un tel requin existait et les pouvait entendre.

C'est un spectacle que celui de ces quatre frêles embarcations lancées tour à tour au sommet des vagues et dans leurs mouvants abîmes, les rameurs penchés et redressés en cadence, les cris des officiers dictant les manœuvres, et, dans le fond, comme un énorme animal qui suit de loin sa couvée en péril, le *Pequod* au pont d'ivoire avançant sous ses voiles blanches.

Cependant l'écume des flots semble devenir plus brillante : c'est que le ciel se couvre de nuages, de ces nuages chargés de vent et de pluie que les marins appellent « des *bouillards*. »

Une rafale menace.

Les baleines se séparent, et chaque barque est entraînée

dans un sillage différent. On se perd de vue; mais d'une chaloupe à l'autre les cris partent encore.

« Debout! »

Ce seul mot, prononcé par Starbuck d'une voix brève et sourde, fait se dresser le harponneur Queequeg, comme si une décharge électrique l'avait atteint. Pas un homme, dans la barque, qui ne devine une crise imminente. N'entend-on pas, en effet, sous la mer, un bruit semblable à celui que feraient cinquante éléphants se roulant parmi leur litière! Et les vagues dressent en sifflant leurs crêtes écumantes comme les monstres fabuleux du poëme antique.

« Ici!... le voilà... frappez! »

C'est Starbuck qui parle, montrant du doigt à Queequeg une éminence blanchâtre qui se dessine à fleur d'eau.

Une brusque et sifflante vibration annonce que le harpon a traversé l'air; mais au même moment la poupe de la barque est soulevée comme si elle eût touché sur un récif : versée à l'avant, elle semble heurter une autre muraille de rochers. La voile éclate et se rompt; l'équipage, balayé, roule pêle-mêle dans la mer. La baleine, à peine effleurée, fuit dans la rafale.

La pirogue est sauvée, bien que submergée un moment. Autour d'elle, ses matelots nagent après leurs rames, qu'ils rattrapent et jettent par-dessus le plat-bord; puis eux-mêmes remontent, trempés, sur leurs bancs ruisselants d'eau, et se hissent à l'arrière de la barque,

encore abaissée sur les flots en ligne à peu près perpendiculaire. Ramer serait peine perdue : les rames ne servent plus que comme ressource de sauvetage.

On hèle, mais en vain, les autres embarcations aux prises avec la mer déchaînée.

Starbuck, faisant sauter le cordon de la caque aux allumettes, réussit, non sans peine, à allumer une lanterne qu'il fixe au bout d'une perche, et qui, remise à Queequeg, constitue le seul signal de détresse que le tumulte des vagues et l'obscurité du ciel permettent en ce moment d'arborer. Mais lui-même sait bien à quoi s'en tenir sur ce dernier moyen, employé en désespoir de cause.

Les heures se passent; la nuit s'achève; l'aube perce les brouillards de quelques lueurs indécises. Depuis longtemps déjà l'inutile lanterne gît, écrasée, au fond de la barque... Tout à coup on entend un bruit sourd de bois qui craquent, de cordages qui grincent en glissant l'un sur l'autre. Une masse noirâtre se dessine vaguement dans la brume épaisse : — c'est le *Pequod*, à quelques mètres de la pirogue, sur laquelle il vient, et qu'infailliblement il va couler bas.

Starbuck et ses compagnons ont à peine le temps de se jeter à la mer. Du milieu des flots auxquels ils disputent leur vie, ils assistent au choc des deux nefs, à la destruction de celle qui les portait, et sont repêchés un à un par leurs camarades, tout surpris de les retrouver en vie.

V

Pareil début ne promet-il pas une croisière animée? Cependant, après cette première rencontre, le *Pequod* sillonne vainement quatre stations familières aux bâtiments baleiniers : celle des Açores, celle du Cap-Vert, l'embouchure du Rio de la Plata, et le *Carrol-Ground*, au sud de l'île Sainte-Hélène.

Là, pour la première fois, le nom de Moby Dick est prononcé à bord.

Trois ou quatre nuits de suite, au clair de lune, les vigies signalent une baleine soufflant à l'avant du navire. Chaque fois on tente la poursuite, chaque fois il semble démontré qu'on a été dupe d'une sorte de mirage, d'une espèce de jet-fantôme; — or cette apparition nocturne, attribuée à Moby Dick par les traditions des baleiniers expérimentés, était, selon eux, le piége habituel qu'elle tendait à ses ennemis pour les attirer sur ses traces jusqu'à l'endroit où elle leur voulait livrer bataille.

Puis on doubla le cap de Bonne-Espérance; on s'enfonça dans les froides régions du pôle antarctique, parmi les tempêtes et les frimas, et peu de jours après on était au nord-est des *Crozetts*, — autre station baleinière, — parmi de vastes champs de cette espèce de grain flottant qui, à l'encontre de toutes les idées vulgaires, sert de nourriture aux baleines.

Cette substance particulière, appelée *brit*, va d'elle-même, tandis que l'énorme animal nage paresseusement la gueule ouverte, s'attacher aux fanons radiculés qui treillissent le fond de son palais. Elle couvre, çà et là, des gisements marins de plusieurs lieues carrées qu'elle dore comme si on y eût détruit des flottes chargées de froment.

A la hauteur de Java, Moby Dick fut signalée; et, le cœur palpitant d'un haineux espoir, Ahab fit mettre les pirogues en mer : — mais sa vengeance allait encore être trompée.

Ce qu'on avait pris pour la Baleine blanche était un énorme polype dont la masse informe dégageait, dans tous les sens, comme des faisceaux de serpents, ses longs bras enroulés et tordus. Il s'enfonça lentement sous les eaux, avec le bruit d'une sourde aspiration.

Starbuck, l'intrépide Starbuck, paraissait consterné. Plutôt que de rencontrer le *squid* vivant, — cet épouvantail des baleiniers, — il eût affronté de grand cœur vingt combats avec les pirates malais.

L'apparition de ce fantôme des mers passe, en effet,

pour un présage certain que le navire qui l'a trouvé sur sa route ne rentrera jamais au port. La description du *kraken* fabuleux donnée par l'évêque Pontoppidan, — déduction faite des énormes proportions qu'il lui attribue,— se rapporte assez à ce que les baleiniers disent du *squid*, qu'ils rencontrent rarement, jamais sans terreur, et qui est, selon eux, l'unique aliment du cachalot.

En effet, par exception aux autres espèces de baleines, les cachalots n'ont pas laissé surprendre le secret de leur nutrition. Quelquefois seulement, poursuivis à outrance, ils dégorgent, ce que l'on suppose être les longues pattes du *squid*, par lesquelles il se cramponne au fond des mers, et que les cachalots dévorent en essayant de l'en arracher.

S'étayant de ces notions, passablement apocryphes, d'une histoire naturelle à son usage particulier, Queequeg avait pris en bonne part la rencontre du *squid*. Elle annonçait, selon lui, que les cachalots n'étaient pas loin, et le lendemain, effectivement, à quarante brasses au vent du *Pequod*, un dos noir et poli s'éleva du fond de la mer.

Ainsi qu'un bon bourgeois hollandais vient fumer sa pipe au soleil, un cachalot aux proportions gigantesques, flâneur comme on en voit peu, venait donner l'essor aux humides bouffées de ses évents.

Les plus grandes précautions furent prises pour s'approcher sans lui donner l'alarme, et les rameurs eurent ordre de ne se servir de leurs avirons que lorsqu'il serait superflu de vouloir dissimuler au colosse la chasse

dont il allait être l'objet. Cependant, bien qu'il s'éloignât lentement et parût n'avoir pris aucun ombrage des acclamations indiscrètes poussées par les matelots quand il avait été signalé, il ne se laissa pas prendre comme on l'espérait. Soulevant tout à coup son énorme queue à plus de quarante pieds au-dessus de l'eau, il disparut ensuite comme une tour engloutie dans quelque abîme.

Heureusement pour l'équipage, la barque de Stubb, lancée en avant des autres, le serrait de près; et quand le cachalot reparut, nageant la tête en l'air pour fendre l'eau plus à son aise, le terrible harpon de Tashtego l'atteignit.

Aussitôt la ligne de pêche glissa sur son dévidoir, fumante et prête à s'enflammer sous le rapide frottement qui lui était ainsi imprimé. En passant par les mains de Stubb, dégarnies par accident des gantelets de toile qui servent en ces occasions, elle les ouvrait au vif sans qu'il parût s'en apercevoir, et voulût, pour si peu, renoncer à une bouffée de sa pipe. Petit à petit le mouvement se régularisa, la corde se tendit, et la chaloupe, remorquée par la baleine, glissait du même train que celle-ci à travers les flots bouillonnants.

Après quelque temps, l'allure du monstre se ralentit, les avirons jouèrent de plus belle, et barque et baleine voguèrent bord à bord. Stubb alors, qui s'était fait céder la place de Tashtego, debout à l'avant, un genou solidement fixé dans l'embrasure destinée à le recevoir, dardait lance après lance, javelot après javelot, ouvrant à

chaque coup une source de sang qui teignait en rouge les flots où se débattait l'animal expirant. Les évents de la baleine livraient passage à des jets convulsifs, précipités, comme la pipe de Stubb à des bouffées saccadées et fréquentes, tandis qu'il ramenait à lui (par les cordes dont ils sont garnis) ses harpons tordus, qu'il lançait derechef après les avoir redressés à la hâte sur le plat-bord.

Un moment vint où le cachalot épuisé parut rester immobile, à la discrétion de son ennemi qui, tranquillement, à loisir, fouillait d'un fer plus long et plus acéré les derniers recoins de ce corps immense où pouvait s'abriter un reste de vie et de fureur.

L'instant d'après, le cachalot, dont l'agonie commençait, fit un suprême et dernier effort, et, battant à coups redoublés les eaux sanglantes, sembla chercher à disparaitre dans la rose vapeur dont il s'entourait ainsi; ensuite on le vit flotter, masse inerte; ses évents seuls, dilatés encore et contractés çà et là par quelques spasmes, par quelques tressaillements convulsifs, trahissaient les angoisses et comme le râle de sa mort; puis, comme la lie d'un tonneau épuisé, ils laissèrent fuir quelques jets d'un sang épaissi, qui retombèrent sur ses flancs désormais immobiles et rigides.

« La voilà morte! dit Tashtego.

— Oui, répondit Stubb... Nos deux pipes sont fumées. »

Et ôtant la sienne de ses lèvres, il en secoua dans la mer les cendres éteintes.

C'était le soir : trois barques, attelées à l'énorme

proie, la remorquèrent péniblement jusqu'au vaisseau. Là, des chaînes de fer, adroitement passées à la tête et à la queue de l'animal, l'amarrèrent à l'arrière et à l'avant du *Pequod*, et, l'obscurité venue, quand les objets ne se distinguèrent plus que par masses, ces deux grands corps, liés l'un à l'autre, semblaient deux taureaux gigantesques maintenus sous le même joug.

Alors les hommes de quart, qui venaient deux par deux veiller aux ancres, eurent un étrange spectacle. La mer se couvrit de requins voraces, pressés et grouillant à la surface des flots. Armés de la *bêche à baleine*, — instrument bien affilé dont le nom indique assez la forme, et dont le manche a vingt ou trente pieds de long, — les veilleurs de nuit piochaient à dire d'expert sur ces convives malappris, mais sans les pouvoir écarter.

A peine l'un d'eux était-il blessé que ses compagnons le dévoraient vif, arrachant de son corps entr'ouvert ses entrailles près de sortir. Et parfois même quelqu'un de ces gloutons, aveuglément insatiable, saisissant au hasard la première proie offerte à sa voracité, happait ses propres boyaux épanchés hors de ses blessures béantes!

VI

Le matin suivant, dès l'aurore, les requins furent chassés : quatre hommes prirent leur place. La grande boucherie commença.

On eût dit une hécatombe de bœufs sanglants offerte aux Divinités de la mer.

Un crochet de fer — cent livres de poids — lesté de blocs de bois peints en vert, qu'un homme aurait peine à soulever, va saisir la baleine et s'insérer dans une ouverture en demi-lune préparée par les harponneurs. Le cabestan tournant sous l'effort de l'équipage en masse, au bruit des chœurs sauvages qui marquent les temps et donnent l'ensemble aux efforts combinés, soulève l'énorme animal. La carène du navire penche, frémit et craque; les mâts s'inclinent; on peut craindre que le *Pequod* ne se disjoigne et ne s'effondre; mais, au moment décisif, un bruit sec, un subit relâchement des palans tendus à se rompre, annoncent que la peau de la ba-

leine, écorchée en spirale ni plus ni moins qu'une orange, se détache en un long ruban et suit sur le pont l'immense crochet, qui finit par l'enlever à hauteur du mât, tandis que la baleine tourne sur les flots, — peloton monstrueux dont le fil saignant se dévide ainsi.

Un des matelots s'approche, armé d'un sabre de bord; il commence par ouvrir dans la partie inférieure du ruban une cavité nouvelle où un second crochet trouve sa place; et ensuite, en quelques vigoureuses estafilades, il sépare du reste la partie supérieure, qui va lourdement se coller le long du mât.

Les chœurs reprennent alors, et le cabestan vire de nouveau, attirant une nouvelle bande de cette épaisse enveloppe, tandis que la première, toujours suspendue par une espèce de câble dit *guinderesse*, que l'on largue peu après, tombe dans une pièce obscure de l'entre-pont (le *blackbrum* des baleiniers français, le *blubber-room* des Américains) où l'attendent des mains expertes qui la roulent et la logent dans un coin.

Ainsi continue et s'achève sans s'interrompre cette manœuvre capitale appelée, — pardon si les mots élégants nous manquent ici! — l'*embarquement du gras de baleine*.

Ce n'est ni la plus délicate ni la plus périlleuse de toutes les opérations qui suivent une capture comme celle de notre ami Stubb. Que direz-vous, par exemple, de ces deux hommes qui descendent sur le dos de la baleine, y fixent deux harpons auxquels ils se tiennent pour

n'être pas balayés par les vagues, et lui coupent bravement la tête, à coups de hache, pour avoir les mâchoires du monstre et ses fanons incrustés de coquillages énormes? — Et cette langue pesant quinze cents kilos qu'il faut détacher tandis que vingt hommes s'essoufflent au guindeau pour la hisser à bord, qu'en dites-vous?

Que s'il s'agit d'une de ces baleines par excellence dites *sperm-whales,* après la décapitation vient la mise à sec de ce grand puits cérébral où reste close la liqueur précieuse appelée *spermaceti* (blanc de baleine), huile épaisse, crème odorante, infiltrée dans mille cellules formées par des fibres élastiques, comme le miel dans les alvéoles de la ruche.

Au-dessus de ce puits aérien, à l'extrémité de la grande vergue, Tashtego, l'agile Indien, s'est glissé rapidement, et de là, — le long d'une simple corde jouant sur une poulie à rouet unique et dont une main vigoureuse retient sur le pont l'un des bouts, — il se laisse tomber sur le crâne de la baleine.

Ce crâne arrondi rappelle le minaret turc à peu près comme Tashtego lui-même, criant et gesticulant, rappelle le muezzin appelant les fidèles Osmanlis à la prière du matin.

Une sorte de bêche bien affilée, au manche très-court, lui sert à pratiquer l'ouverture de la citerne qu'il s'agit de vider. Un seau cerclé de fer y est introduit par lui, et sort de là rempli jusqu'aux bords de ce qu'on prendrait pour du lait écumant : l'Indien l'accroche à la corde dont

il s'est aidé pour se rendre à ce poste périlleux. Le seau, vidé sur le pont dans une grande tonne, retourne à Tashtego par la même voie. C'est ce qu'on appelle *to bale the case*, mot pour mot, *écoper* ou *assécher la boîte*, — opération qui peut se compliquer, on va le voir.

La *boîte* était vide aux deux tiers. Tashtego, muni d'une longue perche, poussait le seau jusqu'aux profondeurs les plus intimes de ce foudre immense, et l'en avait retiré tout fumant, lorsque son pied venant à glisser, et avant qu'il eût pu se retenir au câble tendu près de lui, notre homme disparut tout à coup dans la cavité béante.

Daggoo, le géant noir, avait heureusement l'œil au guet.

« *Un homme à la mer!* » s'écria-t-il.

L'expression n'était pas juste, mais l'éveil n'en était pas moins donné. D'ailleurs l'intrépide nègre ne perdait pas une seconde. Il avait déjà un pied dans le seau, une main autour du palan, et descendait à son tour sur la tête de la baleine, laquelle, comme mue par quelque soudaine pensée, s'agitait de droite et de gauche. — Tashtego s'y démenait de son mieux.

Tandis que son compagnon organisait à la hâte des moyens de sauvetage, — incident nouveau plus terrible que le premier! — l'un des crochets de fer auxquels la tête énorme est suspendue craque et se brise sous le poids qui le charge; l'autre, seul désormais, semble près de céder aussi.

« Descendez! descendez! » crie-t-on de toutes parts à Daggoo; mais il ne se déconcerte pas, et, s'acharnant à

son entreprise, il pousse de plus belle, à l'aide de sa longue perche, dans le puits où Tashtego se débat, le seau qui doit l'aider à en sortir.

Le ciel devrait une récompense à tant de dévouement, et, au lieu d'un secours inespéré, c'est un nouveau désastre qu'il envoie aux deux pauvres diables ainsi compromis. Le second crochet se rompt à son tour : — la tête du cachalot glisse dans la mer avec un bruit pareil à celui du tonnerre, — et tout disparaît, pour quelques instants, derrière un voile d'écume.

Daggoo était heureusement, lorsqu'on le revit, accroché au cordage qui pendait encore le long du bord; mais Tashtego, l'infortuné Tashtego, — toujours enfoui dans cette tête qui s'abîmait au fond de la mer, — quelle main pouvait le tirer de là?

Tout le monde le croyait perdu.

On n'avait pas remarqué qu'au moment décisif le bon et généreux Queequeg, le digne souverain de Kokovoko, s'était élancé au secours de son camarade. Il plongea, un sabre entre les dents, et, pratiquant une rapide incision dans l'espèce de tonne qui s'enfonçait lentement, il en retira par les cheveux, plus qu'à moitié suffoqué, notre Indien, ravi par miracle au plus bizarre trépas.

Maintenant que les principaux incidents de la pêche à la baleine sont connus, faudrait-il détailler les opérations qui la complètent. Elles sont du ressort de la *Cuisinière bourgeoise*, malgré leur côté poétique et pittoresque,

Lorsque sur le pont, ruisselant de graisse et de sang, on fait fondre dans des chaudières scellées aux fourneaux les *crétons* de baleine, les navires baleiniers, devenus autant de phares flottants, dérivent sur la mer, enveloppés de flammes, et devancés ou suivis par des masses de fumée que le vent balaye.

La lune mêle ses pâles rayons aux vives et mobiles clartés des navires qui louvoient, aux phosphorescences des flots sur lesquels ils glissent. L'albatros aux larges ailes et les damiers blancs qui lui servent d'escorte, attirés par l'odeur du poisson, viennent dans l'espoir d'enlever à la volée quelques-uns des débris qu'on jette par-dessus les lisses; et lorsque la carcasse du cachalot est larguée, lorsque les vagues l'emportent vers quelque grève ou quelque récif, ces oiseaux voraces la suivent obstinément, tantôt effleurant la mer, tantôt s'élevant à de prodigieuses hauteurs pour s'élancer de là sur leur proie.

VII

Malgré le caractère imposant de ces tableaux maritimes, il faut revenir à notre drame et à notre héros. La haine d'Ahab, cette colère impie, ce besoin de vengeance qu'il éprouve en songeant à Moby Dick, voilà le lien de ce récit trop souvent interrompu.

Comme toute tragédie classique, celle-ci a ses mystérieux pronostics, ses augures sinistres.

Telle est la rencontre du *Jéroboam* et du *Pequod*.

Lorsque ces deux baleiniers se hélèrent, un personnage étrange apparut à bord du premier. C'était un jeune homme élevé parmi les *shakers* de Neuskyeuna, aux yeux desquels il passait pour un grand prophète. Saisi tout à coup d'un caprice apostolique, il avait quitté ses coreligionnaires, et s'était enrôlé parmi les matelots du *Jéroboam*, sur lesquels, à leur tour, il exerça la plus bizarre fascination par son fanatisme froid et positif, sa folle au-

dace, et le récit puissamment coloré de ses rêves délirants.

Il se prétendait l'*archange Gabriel*, le *Libérateur des îles de la mer*, le *Vicaire général de l'Océanie*, et ces âmes simples, dominées par l'incohérence même de ces titres pompeux, le respectaient et le craignaient comme un être de nature supérieure.

Le capitaine, moins facilement acquis aux extravagances de ce matelot qu'il regrettait d'avoir embarqué, voulait se débarrasser de lui à la première occasion; mais tel était l'ascendant déjà pris par le *voyant* sur tout l'équipage, que son expulsion fût devenue le signal d'une désertion en masse. — Il avait donc fallu le garder à bord.

Tel était le singulier compagnon que le capitaine Mayhew, du *Jéroboam*, avait dans sa chaloupe lorsqu'il vint côtoyer le *Pequod*, où il ne voulait pas monter, ayant à bord une maladie contagieuse.

Notez que c'était là une conférence difficile, car tantôt les vagues, tantôt l'archange Gabriel coupaient la parole au capitaine du *Jéroboam*, et l'empêchaient de répondre aux questions d'Ahab, toujours en quête de Moby Dick.

La Baleine blanche avait été vue récemment, et, selon l'usage, elle avait signalé sa présence par de nouveaux désastres. Le *Jéroboam* lui-même l'avait rencontrée et poursuivie, — au grand dommage d'un de ses officiers que la terrible baleine avait tué, — au grand triomphe de l'archange Gabriel, qui avait prédit, si on attaquait Moby Dick, quelque sinistre aventure.

Il prétendait que dans la peau de Moby Dick se cachait le dieu des *shakers*, et que de là venait cette puissance de la mystérieuse baleine, la fatalité attachée à tous ceux qui osaient engager contre elle une lutte sacrilége.

« Ah ! dit Ahab, lorsque Mayhew eut fini, apprenez-moi seulement en quels parages on peut rencontrer Moby Dick !...

— Voudriez-vous donc lui donner la chasse ? »

Et Gabriel, à ces mots, se dressant sur son banc de rameur :

« Ecoutez ! écoutez le blasphème ! s'écria-t-il avec des gestes frénétiques... Prends garde au sort de tes pareils !... N'oublie pas leur fin tragique !

— Capitaine, reprit dédaigneusement Ahab sans tenir compte de ces paroles insensées, il me semble que j'ai à bord une lettre pour un de vos officiers... Starbuck, allez nous la chercher ! »

La lettre fut apportée. Elle était recouverte d'une couche de moisissure qui en rendait l'adresse presque illisible, et semblait sortir de quelque humide tombeau.

Tandis que Starbuck préparait une longue baguette à l'extrémité de laquelle il voulait fixer cette épître pour la tendre au capitaine Mayhew, Ahab s'efforçait de déchiffrer la suscription. Il y parvint enfin, et le nom qu'il prononça fut justement celui de l'officier du *Jéroboam* qui était tombé, victime de son courage, dans le dernier combat livré à Moby Dick.

« Pauvre diable ! C'est de sa femme ! s'écria Mayhew... c'est de sa veuve, ajouta-t-il plus tristement encore. N'importe, passez-moi cette lettre...

— Non, garde-la !... cria de nouveau Gabriel, le doigt étendu vers Ahab... Garde-la, blasphémateur !... Tu vas à la même destination !

— Que mille malédictions serrent le gosier de ce fou, hurla le capitaine du *Pequod*... Approchez, Mayhew!... Starbuck va vous remettre le pli... »

Et Starbuck, en effet, insérant la lettre à l'extrémité fendue de sa longue baguette, la tendit vers la chaloupe du *Jéroboam*, que les rameurs immobiles laissaient dériver tout exprès du côté du *Pequod ;* mais elle arriva ainsi à portée de « l'archange Gabriel, » qui l'attrapa au passage, et du couteau de bord, qu'il avait saisi, la traversa de part en part. Puis, ainsi poignardée, il la rejeta vers Ahab, aux pieds duquel elle vint tomber.

Cependant, et comme si le destin s'en fût mêlé, la chaloupe du *Jéroboam* s'éloignait à force de rames. Par le fait, Gabriel avait commandé cette manœuvre ; — or Gabriel, à certains moments, était plus obéi que le capitaine.

Et la croisière du *Pequod* continua; les prises succédèrent aux prises; les barils d'huile s'emplirent; les fanons s'entassèrent dans toutes les soutes du vaisseau; le *spermaceti* n'avait plus un seul vase qui le pût recevoir ; Ahab, cependant, ne songeait point au retour.

Il lui fallait *Moby Dick*, coûte que coûte.

A ses armateurs les dollars si la campagne était bonne, ce qui lui était à peu près indifférent ! — à lui la vengeance, dût-il la payer de sa vie!

VIII

Starbuck et Stubb, qu'effrayait cette énergie insensée, et *partners* fort peu décidés à courir les chances désespérées d'un jeu pareil, échangeaient, consternés, de tristes réflexions ; mais comment tenir tête à cet irascible capitaine, doué de la plus intraitable volonté qu'ils eussent encore rencontrée ?

Un jour déjà, fatigué des instances de son premier lieutenant, qui, — alléguant une voie d'eau près d'endommager toute la cargaison, — demandait à quitter des parages dangereux où le *Pequod* s'attardait sans utilité, Ahab l'avait menacé de lui faire sauter la cervelle.

Une aggravation marquée se pouvait d'ailleurs noter dans son état mental. Lui-même, ne s'en fiant point à l'armurier du vaisseau, avait voulu forger la pique du harpon mystérieux dont il comptait se servir au jour de la suprême lutte. Il avait employé, pour ce travail à part, l'acier le plus résistant que l'on connaisse, celui qui a

servi à ferrer les chevaux de course, et qu'ils ont pétri longtemps sous leurs pieds vigoureux. L'arme terminée, il l'avait trempée, avec des rites païens, dans le sang librement donné de Tashtego, Daggoo et Queequeg ; puis, tandis que ce sang coulait et s'évaporait sur l'acier encore rouge. il avait baptisé son harpon *in nomine Diaboli*.

Pouvait-on jeter à la Providence un défi plus insensé?

Une autre fois, — au moment où il venait de prendre la hauteur méridienne, — on l'avait entendu maudire son quart de cercle, la science et le soleil lui-même, qui ne le mettaient point sur les traces de Moby Dick. — Au moment où il proférait cet anathème contre l'astre du jour, son démon familier, l'Indien Fedallah, parsi de religion et prophète à ses heures, avait laissé échapper un sourire de funeste augure.

Très-certainement Ahab courait à sa perte, et sa perte pouvait entraîner celle de tous ses compagnons.

Maintenant figurez-vous, par une tempête horrible, sur l'océan Pacifique, au milieu des typhons que soulève l'explosion des volcans souterrains, parmi les feux Saint-Elme qui se jouent à la pointe des mâts, — aux éclats de la foudre, aux mugissements du vent déchaîné, — un homme paisiblement endormi : c'est Ahab, que la tourmente n'a pas ému un instant, et qui s'est complu, lorsque les flammes électriques parcouraient son navire dans tous les sens, à les appeler à la pointe de son fameux harpon.

Il est rentré dans sa cabine... et il dort.

Le vent, contre toute espérance, vient de changer su-

bitement. Starbuck, fidèle à une consigne donnée, descend pour avertir son capitaine de cette circonstance rassurante.

Les voilà seuls. La vie de l'homme qui dort est à la merci de l'homme qui veille.

Derrière Ahab brille, accroché à la paroi, ce même fusil dont il a placé la gueule à six pouces du front de Starbuck, dans un moment de folie furieuse. Le brave second, qui n'a pas perdu la mémoire, reconnaît l'arme à sa monture garnie de clous.

Quel moment favorable! quelle ressource providentielle! quelle tentation presque irrésistible!

Aussi, tandis que la lampe mobile continue à osciller sur la tête inclinée du vieillard, Starbuck, l'honnête, le consciencieux Starbuck a décroché le mousquet; — il s'est assuré que la balle est à son poste et le bassinet plein de poudre; — il a conçu l'idée, il la caresse, il la repousse, il hésite, il pèse, il se débat.

Cette vie, qu'il peut anéantir par un simple mouvement du doigt, menace d'une destruction presque complète trente autres existences enchaînées à elle par une étrange fatalité...

Que faire, pourtant?

Inutile de songer à fléchir un homme tel qu'Ahab. Le saisir, le garrotter pendant son sommeil?... moyen hasardeux, vu la terreur qu'inspire le capitaine et l'autorité qu'il a su ressaisir d'un mot dans les circonstances les plus critiques. Or la terre la plus proche est à des

centaines de lieues, et c'est le Japon, terre interdite et close.

Entre Starbuck et la loi qui peut l'atteindre, il y a deux mers et un continent tout entier.

Aussi le lieutenant pense-t-il à la foudre qui tout à l'heure encore pouvait frapper Ahab, si quelque génie malfaisant ne l'eût détournée. Il pense à sa femme, à ses enfants chéris, dont il se sent séparé à jamais, si la mort de ce vieillard insensé ne préserve le *Pequod* d'une perte assurée. — Mais une seconde d'hésitation a tout décidé : Ahab s'est dressé sur son séant, les yeux hagards, encore à demi plongé dans le sommeil.

« Capitaine, lui dit Starbuck... le vent vient d'adonner; on a largué les ris des huniers. Ils sont établis... Le vaisseau a le cap en route.

— En route, donc ! rugit Ahab, que ces mots n'ont pas tout à fait réveillé... O Moby Dick, je te tiens le cœur !... »

Starbuck a perdu courage : il comprend que désormais il lui serait impossible d'immoler son chef par trahison. — Il replace à petit bruit le fusil à ses crochets, et remonte, désespéré, sur le pont.

IX

Moby Dick, ton heure est-elle venue ?

Le *Pequod* rencontre la *Rachel*, et, à l'inévitable question :

« Avez-vous vu la Baleine blanche ? »

Le commandant de la *Rachel*, porte-voix aux lèvres, répond par ces mots qu'Ahab recueille avec extase :

« Oui... rencontrée hier... Avez-vous, à votre tour, *arraisonné* une chaloupe en dérive ? »

Évidemment, Moby Dick avait encore fait des siennes.

Informations prises, il se trouva que cette barque perdue sur l'immensité des mers, — et dont le capitaine de la *Rachel* demandait des nouvelles avec une anxiété si profonde, — portait son propre fils, son fils unique, égaré à la poursuite de la fatale baleine.

« Un enfant de douze ans! ajoutait l'infortuné père avec une émotion contenue. Il promettait à lui seul plus que tous ceux de Nantucket... Capitaine, continuait-il, je vous supplie de vous joindre à moi pour battre la mer et

le retrouver... Quarante-huit heures... je vous demande de me laisser fréter le *Pequod* pour quarante-huit heures !... Je payerai, je payerai grandement... Songez donc !... mon fils !... Vous le devez !... »

Mais sous ces prières, redoublées avec une insistance fiévreuse par un malheureux père tout pâle de désespoir, Ahab reste aussi impassible que l'enclume sous le marteau qui la frappe et la frappe encore.

« Capitaine Gardiner, finit-il par répondre, je ne puis faire ce que vous désirez... A vous écouter, même, je perds un temps précieux, des minutes qui valent tout l'or avec lequel vous pensez me séduire... Dieu bénisse vos efforts !... et puissé-je me pardonner un jour ce que je fais en ce moment !... Mais il faut que je parte... Adieu, sans plus de paroles !... En route, Starbuck !... Orientez au plus près du vent !... »

Trois ou quatre jours se sont passés. Moby Dick n'a pas été signalée.

Ahab commence à se méfier de son équipage, qui peut-être conspire contre ses desseins. Il se fait hisser, sur une chaise en cordes tressées, à la pointe du grand mât, et, de là, ses regards perçants balayent la mer dans toutes les directions.

Si l'on veut préserver la vie d'un homme placé à cette hauteur, il faut qu'un autre homme veille sans cesse sur la corde qui l'y maintient. Sentinelle attentive, pour

éviter une méprise mortelle, il faut que ce dernier ne la perde pas du regard, ne la quitte pas de la main. A qui pensez-vous qu'Ahab remette ce soin ? A la merci de qui place-t-il sa vie menacée ? Il choisit le seul homme qui ait osé combattre ses projets et le mettre en garde contre sa propre folie ; Starbuck, une seconde fois, dispose de la vie d'Ahab.

Instinct merveilleux que cette témérité insensée !

Surprise des surprises ! Ahab a pleuré. Une grosse larme est tombée de ses yeux dans la mer, pendant qu'il contemplait cette mer endormie sous un ciel d'une admirable pureté,— pendant qu'il regardait les blancs oiseaux de l'air effleurer de leurs ailes sans tache le limpide azur des flots, — pendant qu'il aspirait à pleine poitrine les pénétrants arômes de la brise d'orient.

Pour attendrir ce cœur farouche, la Nature semble avoir revêtu ses plus brillants atours : elle cherche, dirait-on, à l'enivrer de ses caresses maternelles ; elle lui promet oubli pour ses fautes, pardon pour ses crimes, s'il abdique sa passion fatale, s'il renonce à ses projets impies.

Starbuck a surpris ce moment inespéré de faiblesse : il s'est approché, se gardant bien de parler le premier ou d'interrompre une si salutaire émotion.

Sa prudence est récompensée. Ahab se tourne vers lui :

« Starbuck !

— Capitaine !

— Ah! Starbuck !... quelle douceur dans l'air! quelle sérénité dans le ciel !... C'est par une matinée comme celle-ci qu'à dix-huit ans je harponnai ma première baleine... Il y a quarante ans de cela, — quarante années de pêches continuelles, de privations, de périls, de tempêtes, — quarante années sur l'impitoyable mer ! De ces quarante ans, je me trompe, j'en ai passé *trois* à terre... Quand je pense à la vie que j'ai menée ! à cette solitude austère, à cet esclavage sans fin que l'exercice de l'autorité nous impose... quand je pense à cette jeune fille que j'épousai, déjà vieux, et que je dus quitter, le lendemain même des noces, pour me rendre au cap Horn, ne laissant sur l'oreiller conjugal que l'empreinte d'une seule tête... à cette veuve, mon ami, car en l'épousant je l'ai faite veuve !... veuve, Starbuck, avec un mari qui vit encore !... quand je réfléchis de plus à cette fureur, à ces rages permanentes au milieu desquelles ces quarante années se sont passées, toujours sur la trace de quelque proie après laquelle je m'acharnais... Et quand je me demande pourquoi ?... Regardez, Starbuck ! regardez ce pauvre corps mutilé... regardez ces cheveux gris qui retombent sur mes yeux et me font pleurer malgré moi... Qu'ils ont blanchi depuis quelque temps !... Je suis donc bien vieux, Starbuck ?... Je me sens si faible sous le fardeau qui m'écrase... Il me semble que je suis Adam, et que j'ai sur les épaules tous les siècles écoulés depuis la sortie du Paradis... Amère raillerie de ces cheveux blancs !...

Ai-je donc tant vécu de la vraie vie, de la vie heureuse, pour me trouver tout à coup si vieux?... Plus près, plus près de moi, Starbuck !... Laissez-moi contempler un œil humain... Cela vaut mieux que regarder le ciel ou la mer... C'est un miroir magique, ô mon brave, que votre œil... J'y vois ma femme... mon enfant... la terre et sa verdure... le foyer et son doux éclat... Starbuck, vous ne quitterez plus le bord... Quand je donnerai chasse à Moby Dick, restez, mon ami, restez sur le vaisseau !... De tels hasards ne sont plus, en vérité, faits pour vous...

— Ah! capitaine... noble âme, cœur généreux après tout !... Pourquoi vous plus que moi, pourquoi l'un ou l'autre, ou tous deux, nous acharner après cet odieux poisson?... Ne parlons plus de moi seul... Quittons ensemble ces mers fatales!... Moi aussi j'ai une femme et des enfants bien-aimés... Partons !... Laissez-moi commander qu'on vire de bord... Quel bonheur de revoir notre vieux Nantucket !... Même là, on trouve des journées comme celle-ci.

— Je le sais... je le sais... l'été, le matin... Tenez, à cette heure même, après son sommeil de midi, mon garçon s'éveille... Il est assis sur sa petite couchette. Sa mère lui parle de moi... de ce vieux cannibale ici présent... Elle lui raconte que je suis bien loin, que je reviendrai le faire danser sur mes genoux.

— Et ma Mary, donc?... Tous les matins, capitaine, elle doit mener le petit sur la hauteur, afin qu'il voie des premiers blanchir à l'horizon la voile du *Pequod*... Allons,

c'est fini, c'est décidé, n'est-ce pas?... En route vers Nantucket!... »

Mais la face d'Ahab se détourne, à ces mots. Il secoue sa tête grise, et de là, comme d'une tige brûlée par les froids, tombe à terre le dernier fruit qu'elle portât encore : — bonne pensée qui avorte, fruit doré au dehors, au dedans plein de cendres amères...

X

Il a vu Moby Dick; il l'a poursuivie, atteinte, combattue.

Le premier jour, elle a saisi dans ses mâchoires puissantes la barque d'Ahab, et la barque a cédé, séparée en deux, comme ces énormes barres de fer que les ciseaux d'une forge coupent sans le moindre effort. Ahab, précipité dans les flots, et ses Indiens, cramponnés aux deux fragments de leur pirogue rompue, ont failli périr, enveloppés par la baleine dans le cercle rapide qu'elle décrivait autour d'eux, tourbillon factice dont elle rétrécissait à chaque évolution les mortelles spirales. Le *Pequod*, venant se placer entre eux et leur redoutable ennemi, les a sauvés et repris à bord.

Ahab est remonté sur son navire, exaspéré par ce premier échec, mais bien déterminé à renouveler le combat.

Le lendemain, la chasse a repris de plus belle. Trente

hommes qui composent l'équipage du *Pequod* ont fini, sous l'impulsion d'un vouloir énergique, par s'associer à l'ardente haine de leur chef. Eux aussi prétendent vider ce duel à mort; ils ont équipé les barques de rechange, et, lorsque Moby Dick, bondissant hors des flots, leur apparut à la marge bleuâtre de l'horizon, c'est un cri de triomphe qu'ils ont poussé, — cri terrible que la voix d'Ahab, précipitant ses ordres, dominait encore.

Le monstre est entouré. Les dards, les lances, les harpons pleuvent sur ses larges flancs, qui se hérissent d'acier. Il se débat dans les replis et les nœuds de trois cordes qui, clouées à sa chair épaisse, s'enroulent autour de lui, de plus en plus inextricables; mais, par un dernier élan, par une dernière charge irrésistible, Moby Dick s'est débarrassée de ses trois ennemis, — entre-choquant et brisant les barques, — balayant les bancs de rameurs, — et, d'un coup de son énorme tête, envoyant par les airs le canot d'Ahab.

L'indomptable capitaine, que le *Pequod* retrouve cramponné à un débris de sa barque, n'est pas plutôt remonté sur le pont qu'il s'informe de la direction prise par Moby Dick, et ordonne de mettre au vent toutes voiles pour la rejoindre.

Cependant il est frappé au cœur par un sinistre présage.

Entre Fedallah et lui, — comme entre Macbeth et les *Sœurs barbues*, — existent des rapports d'un ordre surnaturel. Le parsi lui a prédit une mort violente, mais sous deux conditions : d'abord Fedallah doit prendre les de-

vants; ensuite, une fois mort, il doit réapparaître au capitaine du *Pequod*. — Or, après la lutte du second jour, Fedallah, sans qu'on s'explique sa disparition, ne s'est plus retrouvé parmi l'équipage.

Maintenant voici la troisième et suprême journée, celle qui semble devoir tout décider.

Au lever du jour, Moby Dick n'est plus en vue. Les heures s'écoulent; — il est près de midi, elle n'a pas encore été signalée.

Ahab réfléchit alors que la Baleine blanche, frappée de tant de coups, garrottée de tant de liens, n'a pas dû voyager avec sa rapidité habituelle, et que dans son aveugle élan, servi d'ailleurs par la brise qui enfle ses voiles, le *Pequod* doit l'avoir dépassée. Il ordonne en conséquence de virer, et revient sur ses pas à la rencontre de cette formidable ennemie.

Ils se rencontreront cette fois face à face, et seule à seul, car, dès le début du combat, les deux barques des seconds sont chavirées par Moby Dick; — celle d'Ahab résiste seule à ce premier choc, et bientôt elle est bord à bord avec l'ennemi.

En ce moment, le flanc de Moby Dick est hors de l'eau, et là, maintenu par le réseau des cordes entre-croisées et nouées qui enveloppent depuis la veille sa masse énorme, le cadavre du parsi apparaît à demi nu sous ses noirs vêtemens en lambeaux; — ses yeux ternes et fixes, tournés vers Ahab, semblent lui dire que la prédiction s'accomplit...

Troublé par ce spectacle imprévu, l'intrépide capitaine sent ses mains prêtes à lâcher le harpon qu'il brandissait sur Moby Dick; mais cette passagère faiblesse n'arrête qu'un instant l'arme meurtrière; et la barque d'Ahab, entourée de requins qui, préludant ainsi à d'autres festins, essayent leurs dents sur les rames des matelots, poursuit encore la baleine blessée.

Celle-ci, renonçant à la lutte, s'éloigne sans répondre à cette dernière attaque.

Ahab se trouve ainsi ramené près du *Pequod*, assez près pour distinguer Starbuck accoudé aux lisses, et lui enjoindre de le suivre à distance. Il voit en même temps Tashtego, Daggoo et Queequeg monter aux trois mâts, tandis que Flask et Stubb s'occupent, sur le pont, à faire réparer leurs barques avariées. Enfin, dans ce moment décisif, il avise que le pavillon est tombé du grand mât, et il ordonne à Tashtego d'y en arborer un autre.

Moins que jamais, à cette heure, il voudrait avoir l'air de baisser pavillon.

Encore une fois les deux ennemis se joignent. Le harpon d'Ahab plonge dans le corps de Moby Dick, comme dans un marais aux fanges épaisses. La baleine se retourne alors pour combattre; mais ses yeux obliques, méconnaissant l'ennemi placé en face d'elle, ne lui montrent que la masse noire du *Pequod*, et c'est vers lui qu'elle s'élance, poussant en avant, comme un irrésistible bélier, son large front blanc sillonné de rides.

Fascinés à l'aspect du monstre qui arrive sur eux,

chassant devant lui un large demi-cercle de bouillonnante écume, Starbuck et ses collègues, les trois harponneurs placés en vigie, l'équipage tout entier, attendent, immobiles, le choc prévu.

Les deux masses se heurtent. Le *Pequod* s'entr'ouvre, les flots pénètrent dans ses flancs avec un bruit sourd. La baleine, étourdie par la force du coup, glisse sous la quille, et va reparaître à l'autre extrémité du navire, où elle demeure un instant à l'état de masse inerte.

Ahab, furieux, désespéré, a profité de ce moment pour la rejoindre. Il la frappe une dernière fois. Une dernière fois Moby Dick entraine, stimulée par cette nouvelle blessure, le harpon qui dévide après lui une corde brûlante... Cette corde dévie un moment et sort de sa rainure... Ahab se penche pour la rajuster ; un des anneaux qu'elle forme et déroule en une seconde, s'enlace autour de son cou...

.... C'en est fait de l'intrépide vieillard, qui disparaît aux yeux de ses compagnons avec la rapidité muette de ces éclairs que la foudre ne suit point.

Moby Dick a plongé, entraînant ainsi avec elle, sous les flots où elle va mourir, son ennemi déjà mort.

Quant au *Pequod*, les rameurs d'Ahab n'entrevirent plus, à travers l'écume de toutes parts soulevée, que sa forme vague, et comme son ombre, couchée sur les flots prêts à l'engloutir.

Bientôt la pointe du grand mât fut seule hors de l'eau. Le pavillon d'Ahab, le pavillon rouge y flottait encore,

car Tashtego, fidèle à la consigne, continuait bravement à l'y clouer.

Un faucon de mer qui planait depuis quelques instants, avec l'instinct des oiseaux de proie, au-dessus du navire près de faire naufrage, crut pouvoir saisir au vol ce vestige flottant dont la couleur brillante agaçait ses yeux; — mais, au moment où son aile se collait à l'extrémité du mât, un dernier coup de marteau vint l'y fixer.

On eût dit que le *Pequod*, semblable à Satan, ne voulait prendre la route de l'Enfer qu'en y entraînant avec lui un des habitans du ciel.

Sur l'oiseau et sur le navire engloutis, la mer se referma, paisible et sereine, les cachant sous ce vaste linceul, toujours le même depuis cinq mille ans...

HISTOIRES DE FOUS

Des deux nouvelles qui suivent, l'une est le résumé d'un des récits compris par M. John H. Brenten dans son livre intitulé *the Tragedy of life* (deux volumes, London, Smith Elder and C°), l'autre est un épisode de l'ouvrage emprunté à M. Edward Michael Whitty, *Friends of Bohemia* (deux volumes publiés par les mêmes éditeurs.)

DE LUNATICO[1]

I

« Non, mon ami, vingt fois non! me dit le Docteur, sérieusement fâché. Vous êtes sous ma direction, et je réponds de vous, d'abord à ceux qui vous aiment, puis à ceux qui vous lisent... Vous êtes exténué de travail. La fièvre va vous prendre, et la fièvre mène loin les gens nerveux... Voudriez-vous, par hasard, devenir mon pensionnaire ?...

— Docteur! » m'écriai-je épouvanté, car j'avais affaire à un *spécialiste* dont la maison, dite *de santé*, n'était rien moins que le temple de la Sagesse.

[1] *De lunatico inquirendo*, — c'est la désignation légale de l'instance introduite pour faire prononcer l'interdiction civile des personnes dont la raison est aliénée.

Ces « pensionnaires, » au nombre desquels il me classait déjà, étaient tout simplement des aliénés, appartenant presque tous aux classes les plus élevées et aux familles les plus riches de la métropole.

« Ah! reprit-il, vous voilà plus traitable... Je vais en profiter pour m'assurer de vous... Nous partons ce soir.

— Où allons-nous donc, je vous prie?

— Eh! que vous importe?... En votre qualité de romancier, l'imprévu doit vous plaire. Je vous promets un ou deux sujets pour le moins. Chemin faisant, d'ailleurs, vous me ferez bavarder tant qu'il vous plaira.

— Ceci me décide, répondis-je à l'instant même. On va faire ma malle, et je pars avec vous... En quelle qualité, cependant?

— A votre choix... Comme client, ou comme collègue.

— Comme collègue, alors. Vos cliens...

— Halte-là!... Pas un mot qui les atteigne. Beaucoup d'entre eux sont encore plus raisonnables que certaines gens disposés à se détruire de gaieté de cœur, *et propter vitam...*

— *Vitaï perdere caussas,* » interrompis-je, achevant cette citation légèrement pédantesque.

Ce fut ainsi que je me trouvai, pour trois ou quatre jours, entraîné à courir le monde avec le docteur Paul E..., qui, prenant à cœur de ne pas « me faire perdre mon temps, » me prodigua, sans compter, les trésors de sa longue expérience et de ses intéressans souvenirs.

Si je voulais consigner ici tout ce que je lui dus de ren-

seignements curieux, d'observations inédites, d'anecdotes étranges, il me faudrait un volume entier. Or je dispose à peine, pour le moment, de quelques heures et de quelques pages. Je me limiterai donc très-strictement au récit de l'excursion que nous fîmes ensemble.

Une fois installé près de lui dans un wagon où nous étions seuls : « Cette fois, lui dis-je, vous m'apprendrez bien où vous comptez m'emmener, et Dieu veuille que ce ne soit pas chez vous !

— Non, répondit-il, nous allons à S...

— Voyage de plaisir ?

— Vous moquez-vous ?... Depuis quand m'est-il permis de voyager ainsi ?... J'y vais, contraint et forcé par dame Justice. J'y vais comme témoin, pour une grave affaire... Eh ! mais, au fait, vous connaissez un des avocats que nous entendrons sans doute... George Carnegie ?

— Carnegie est un de mes camarades d'université.

— Justement... Je me rappelle, à la minute même, cette circonstance... Eh bien ! vous l'allez trouver dans une position étrange... dramatique même, si vous voulez... Êtes-vous au courant de sa vie passée ?

— Pas complétement... On se perd de vue, comme vous savez...

— L'avez-vous connu amoureux ?...

— Oui, sans doute... amoureux fou... et d'une charmante enfant, miss Marian Saint-Maur, la fille de mistress Lackingham, chez laquelle il demeurait. Ils devaient se marier... J'ai été présenté à sa future belle-mère... On

allait en soirée chez elle, et on y soupait merveilleusement bien, si j'ai bonne mémoire... Mais mistress Lackingham, avec son double veuvage, ne m'a jamais parfaitement convenu... Son *sherry* valait mieux qu'elle... Il était, ce me semble, moins frelaté... Aussi, quand on m'apprit que le mariage avait manqué, que miss Saint-Maur épousait un jeune homme riche et de bonne famille, et que, peu de temps après la noce, mistress Lackingham, subitement disparue, avait planté là bon nombre de créanciers ébahis, je me souviens que tout me parut aller pour le mieux dans le meilleur des mondes possible... Carnegie n'avait pas de fortune, et s'il eût épousé la jolie miss Saint-Maur, leur avenir à tous deux était en péril. Je ne sais lequel, d'elle ou de lui, m'eût semblé le plus à plaindre.

— Vous auriez peut-être aujourd'hui encore la même question à résoudre, reprit le Docteur d'un ton passablement grave et qui piqua ma curiosité ; mais d'abord laissez-moi combler les lacunes de vos informations. Vous n'avez point su, paraît-il, dans quelles circonstances le mariage projeté se rompit. Les deux jeunes gens s'aimaient... comme on ne s'aime plus guère. Mistress Lackingham, plus ou moins abusée par les dehors aristocratiques de votre ami, parut d'abord donner les mains à leurs projets. Un beau jour, elle se ravisa tout à coup, et, à la suite d'une explication qu'elle avait eue avec Carnegie, je vis arriver chez moi ce pauvre jeune homme dans un état à faire pitié... On le trouvait trop pauvre... Un parti brillant s'offrait pour celle qu'il avait regardée un

moment comme à lui. M. Tremlett avait demandé sa main. Avez-vous connu ce Tremlett?

— Personnellement, non; de réputation, quelque peu... Il n'était ni très-aimé, ni très-estimé. On le disait bizarre... J'ai ouï citer de lui un trait de singulière cruauté. Sa jument favorite, qu'il avait surmenée et maltraitée dans une course de haies, l'avait pris en aversion et ne voulait plus se laisser approcher par lui... L'ami de qui je tiens le fait lui proposait de la lui acheter, — et c'était, s'il vous plaît, une affaire de cent cinquante livres sterling. « Non, dit Tremlett, vous ne l'aurez pas, ni vous, ni personne. » Et, le lendemain, il la fit abattre par un misérable valet d'écurie, au refus d'un jockey qui refusa net de tremper dans cet assassinat.

— Fort bien. Vous avez une idée du personnage; mais ce que vous ignorez sans doute, — car on tenait la chose très-secrète, — c'est que sa mère était, à l'époque dont nous parlons, enfermée depuis bien des années chez un de mes confrères. Aussi pensai-je pouvoir rassurer Carnegie. « Soyez tranquille, lui dis-je, nous écarterons ce rival. » Et comme les affaires étaient fort avancées, je résolus de frapper un grand coup. Mistress Lackingham m'accordait une certaine confiance. Je lui proposai une promenade à la campagne, qu'elle accepta, je crois, par curiosité. Tout en lui contant quelques fleurettes, je l'entraînai chez le docteur L... Là, je la mis en face d'une misérable créature à cheveux gris, presque nue sous quelques lambeaux de vêtements immondes, et qui, de

prime abord, fit mine de se jeter sur nous pour nous déchirer de ses ongles. Ma compagne, pourtant, fut à peine émue. « Et dans quel but m'amener ici ? me dit-elle. Quelle « est donc cette malheureuse? — C'est, lui répondis-je, « la belle-mère que vous allez donner à votre fille... » Elle me regarda fixement, pâlit, et ne répliqua rien. Je compris que nous étions brouillés à mort; mais je ne m'attendais pourtant pas à la voir passer outre. Et deux jours après, néanmoins, miss Saint-Maur devint mistress Tremlett.

— Quelle mère !

— N'est-ce pas?... Eh bien! ce sont celles qui se font le mieux obéir!... Jamais je ne lui ai entendu dire à sa fille un mot plus haut que l'autre. Jamais on n'a pu faire comprendre à cette pauvre enfant, — le dévouement même, la docilité, la résignation incarnées, — qu'elle ne devait pas le sacrifice de son existence entière à une créature aussi dénaturée. « C'est pour moi, nous disait-« elle, c'est pour m'élever dans l'aisance et me faire une « jeunesse heureuse que ma mère s'est endettée. Donc je « dois payer, puisque cela m'est possible, et je payerai, « dût-il m'en coûter la vie. » Devant ces belles absurdités on demeure bouche close, d'autant qu'il n'est pas permis de tout dire à une fille sur le compte de sa mère. Le mariage se fit dans ces déplorables conditions. La jeune femme avait stipulé que les dettes de sa mère seraient payées, et que sa mère elle-même ne la quitterait pas; mais, dès le lendemain, un autre marché se conclut,

moyennant lequel, sans se soucier des créanciers qu'il frustrait ainsi, Tremlett remit à mistress Lackingham la somme qui devait la libérer. Peut-être y ajoutait-il une prime quelconque, et, au prix de ce petit sacrifice pécuniaire, il se débarrassa de mistress Lackingham, qui disparut d'une heure à l'autre, se dérobant aux *bailiffs* chargés de la surveiller, avec une habileté dont ils furent frappés. « Celle-là, disaient-ils, n'en est pas à son coup « d'essai. » Je crois, entre nous, qu'ils avaient raison.

« Carnegie, après un premier élan de désespoir, supporta mieux que je ne l'aurais pensé le naufrage de toutes ses illusions. Vieilli de dix ans en quelques semaines, il se mit bravement au travail, et, sans être encore classé au barreau de Londres, il compte, m'a-t-on dit, parmi les jeunes avocats dont l'avenir est le mieux garanti.

— Je l'ai ouï dire tout comme vous... Mais ces Tremlett, ce mariage contracté sous de si tristes auspices?...

— Justement... j'allais y venir. Écoutez-moi, maintenant, sans m'interrompre ; vous n'en serez que mieux à même de suivre les débats auxquels nous allons assister. »

II

Tremlett avait emmené sa femme à Paris. De temps à autre, quelque voyageur nous rapportait de leurs nouvelles.

Le mari ne prenait grand soin ni de sa santé, ni de sa fortune, ni de sa réputation.

Mistress Tremlett, au contraire, se conduisait de manière à inspirer un intérêt, un respect universel.

Un fils leur était né dès la première année de leur mariage.

Voilà tout ce que je savais d'eux, quand, il y a quatre ans, je reçus de mistress Tremlett, — tracé à la hâte et daté d'un de nos villages côtiers les moins connus, — un billet qui me mandait auprès d'elle dans les termes les plus pressants et en même temps les plus ambigus. Moins il était explicite, moins il me laissait de liberté. Je partis donc, et je fis bien, comme vous allez voir; mais avant de m'embarquer j'allai aux renseignements.

On m'apprit que Tremlett avait perdu son père, et qu'au grand étonnement de bien des gens, il avait mis presque immédiatement en vente le domaine de famille. Un domaine substitué, la chose était singulière. Au surplus, la vente ne s'était pas consommée; mais Tremlett avait loué le château, vendu les équipages, et fait argent de toutes mains, ce qu'on attribuait à quelque fausse spéculation dans l'industrie minière.

Je n'en savais pas davantage quand je me mis en route.

Dès mon arrivée à B..., la triste vérité ne tarda point à m'être révélée. Marian m'avait averti, dans son billet, qu'il ne fallait pas me présenter chez elle avant que, prévenue de ma présence, elle ne m'eût donné le signal. Installé dans la maison même qu'elle habitait, — c'était la seule où un citadin pût loger, — je la vis, par un interstice de mes volets à peine entr'ouverts, descendre sur la route avec son mari et son enfant. La démarche hésitante de Tremlett, son costume négligé, son chapeau rabattu sur ses yeux hagards, me causèrent une impression pénible. Le souvenir de sa mère me revint à l'esprit.

Il marchait, sans regarder si on le suivait, dans la direction du rivage. L'enfant voulait l'accompagner, mais Marian s'y opposa doucement.

« Nous allons trop loin pour le *baby*, » lui disait-elle en le caressant avant de le remettre à sa bonne.

« Puis elle se hâta de rejoindre son mari, sans que j'eusse pu tenter ou de descendre auprès d'elle, ou même de lui montrer mon visage.

Je pris le parti de les suivre de loin, et en demeurant hors de vue, autant que faire se pouvait, derrière les rochers de la baie. Je les surveillais, d'ailleurs, à l'aide d'une lunette de poche que j'avais heureusement emportée.

Aussi longtemps que Tremlett fut à une certaine distance du village et put se croire guetté par quelqu'un des habitants, je ne remarquai rien d'extraordinaire dans ses allures; mais elles changèrent dès qu'il dut penser que sa femme et lui se trouvaient en pleine solitude. D'un geste impérieux il sembla lui commander de marcher devant lui. Elle obéit sans hésiter un instant. Quelques moments après, son pied venant à trébucher sur quelqu'une des roches inégales qu'ils gravissaient, elle tomba sans qu'il daignât lui tendre la main pour l'aider à se relever. Il la regardait simplement, et quand il la vit debout, il lui fit signe d'avancer. Un peu plus loin, arrivé sur la grève, il s'arrêta soudain, ôta son habit et son chapeau, les jeta loin de lui, et, prenant à pleines poignées le sable humide, il en frotta, par un geste frénétique, sa poitrine mise à nu; puis il alla s'agenouiller près d'une flaque d'eau, où il trempa sa tête à plusieurs reprises.

Tout cela était accompagné de cris que je distinguais à peine.

Mistress Tremlett semblait ne plus pouvoir supporter le pénible spectacle que son mari lui donnait. Elle avait placé ses mains sur ses yeux et demeurait immobile à la même place, tandis qu'il tournait autour d'elle, traçant

sur le sable des cercles le long desquels il s'appliquait ensuite à marcher avec je ne sais quelle précision minutieuse et puérile...

Puis une autre fantaisie parut lui traverser l'esprit; il vint à petits pas jusqu'à la limite des rochers, sous lesquels il parut cacher quelque objet dont je ne pus deviner la nature, après quoi il battit en retraite sur la pointe des pieds, et, arrivé à quelque distance, il se retourna brusquement. Un pistolet à la main, il visait, me parut-il, l'objet même qu'il venait de cacher, et la détonation de l'arme m'apprit que ce pistolet était chargé.

Marian, à ce bruit, s'était retournée, mais lentement, sans tressaillir, et en personne pour qui un tel incident n'avait rien de très-inattendu...

Quant à moi, je vous l'avoue, je tremblais comme la feuille en songeant au péril qu'elle courait; et je ne saurais vous dire quel fut mon soulagement lorsque je vis le misérable insensé recharger son arme avec du sable mouillé en guise de poudre...

Je n'étais pas le seul témoin de ce bizarre épisode : en me retournant pour quitter mon poste d'observation au milieu des rochers, je vis à douze ou quinze pas derrière moi un homme qui m'observait avec beaucoup d'attention. C'était le domestique de Tremlett. Aux premiers mots que nous échangeâmes, je vis que je pouvais me fier à lui, et lorsque je me fis reconnaître pour le médecin à qui sa maîtresse s'était secrètement adressée, cet homme se mit immédiatement à ma disposition.

Grâce à lui, dès le lendemain matin, — pendant que Tremlett dormait encore après une nuit fort agitée, — je pus avoir avec sa femme un entretien particulier.

Croiriez-vous qu'elle se reprochait de m'avoir appelé? Et quand je lui parlai des mesures indispensables à prendre, (mesures dont je m'étais occupé déjà sans perdre une heure, tant elles me paraissaient urgentes), c'est tout au plus si je pus lui arracher un consentement dont elle se faisait un crime.

« Après tout, disait-elle, quand il me tuerait!... »

Heureusement pour ma thèse, au moment où elle m'opposait cet argument difficile à réfuter, son enfant lui fut amené Je le lui montrai sans lui répondre autrement, et alors, se penchant tout en pleurs vers ce blond trésor d'espérances :

« Pour lui donc, et pour lui seul! murmura-t-elle avec un accent à la sincérité duquel on ne pouvait se méprendre.

— Comment, me disais-je, mistress Lackingham a-t-elle pu donner le jour à une femme de cet ordre? »

Du reste il y avait, ce me semble, dans cette héroïque abnégation, un grand fonds de découragement et peut-être de secret remords. Je me figure que mistress Tremlett se regardait comme responsable, jusqu'à un certain point, de l'état où était tombé son mari. Je crois en toute sincérité qu'elle se trompait, et que la rigueur extrême avec laquelle il lui interdisait toute correspondance tenait plutôt à un vague besoin de la tourmenter, de l'asservir, qu'à une jalousie capable de lui troubler

l'esprit. Là-dessus, néanmoins, j'en restais réduit aux conjectures, car c'était un sujet trop délicat pour qu'il me fût permis de l'aborder sans y être convié très-expressément.

Je risquai cependant un nom que le tour de la conversation avait amené sur mes lèvres. — C'était celui de Carnegie.

« Est-il heureux? sa carrière lui sourit-elle? » me demanda très-simplement Marian.

Et comme je me hâtais de la tranquilliser à ce sujet :

« Tant mieux, me dit-elle avec une émotion que sa voix seule trahissait; je me sais gré de n'avoir jamais douté de son avenir. C'est un ferme et noble cœur, et ceux-là s'épurent où d'autres se flétrissent... »

Puis, se contraignant à ne rien ajouter, la pauvre femme me parla d'autre chose.

Lorsque je fus parvenu, — Dieu sait avec quels efforts, — à lui faire définitivement accepter la grave détermination que réclamait un état de choses aussi critique, il ne me fut point facile d'obtenir les certificats en vertu desquels je pouvais emmener Tremlett dans mon établissement.

Avec le concours ostensible de sa femme, j'aurais rencontré moitié moins d'obstacles; mais je tenais essentiellement à ce qu'elle ne parût en rien dans une transaction qui laisse souvent d'impérissables germes de haine au cœur des malheureux ainsi frappés en même temps dans leur orgueil et dans leurs intérêts les plus chers.

Au surplus (passez-moi cette digression), il y a une

grande différence à établir, quant à la durée de ce ressentiment, entre ceux qu'une attaque soudaine a jetés violemment dans l'abîme de la folie et ceux chez qui elle s'est développée graduellement par une aggravation continue de certaines aberrations morales ou intellectuelles. Les premiers, quand ils sont guéris, éprouvent souvent pour le médecin qui les a soignés une sorte d'affection reconnaissante, fréquemment aussi on les voit oublier complètement ce qui s'est passé durant la maladie. Chez les seconds, au contraire, survit un souvenir obstiné, rancuneux, pervers, une haine parfois inguérissable. Ils ne peuvent supporter la vue de ceux-là mêmes qui leur ont prodigué les soins les plus rebutants ou les plus périlleux, et il n'y a pas à lutter contre l'aversion d'instinct qu'ils leur vouent ainsi. Si saine que leur intelligence soit redevenue, il n'y a pas à raisonner avec eux sur un sujet qui les irrite aussitôt et les exaspère quand on insiste. Il y a là comme un résidu de la maladie, qui pourrait fort bien, pris à rebours et maladroitement, amener une rechute. — Le mieux est de se taire et de céder à ces injustes antipathies.

Tremlett appartenait justement à cette seconde catégorie. Je m'en étais assuré en interrogeant sa femme sur la manière dont le mal, — héréditaire d'ailleurs, — l'avait envahi.

Les dires des domestiques étaient en parfaite harmonie avec ceux de Marian. Ils avaient d'abord constaté chez leur maître une animadversion remarquable contre M. Tremlett

père. Après la mort du vieillard, cette haine contre nature, — sournoise d'ailleurs, et qui ne se trahissait jamais qu'en famille, — avait perdu son caractère fixe, et avait eu successivement pour objets diverses personnes que le malade prenait tour à tour en horreur, sans qu'on pût s'expliquer pourquoi. C'était tantôt un domestique, tantôt un autre, un chien, un cheval, parfois même tel ou tel vêtement qui tout à coup l'offusquait. Ces déplaisances, qu'il n'aurait pu expliquer, il les dissimulait et les niait; de même certaines méfiances étranges qu'il laissait entrevoir contre les personnes qui devaient le moins lui inspirer un pareil sentiment : sa noble femme, qui s'efforçait de l'aimer, leur enfant, né à peine, et dont ses absurdes soupçons flétrissaient prématurément l'innocence. Au milieu de toutes ces fluctuations, des accès de profond remords, des aveux humiliants, d'une bassesse outrée. Et quand, à force de plaintes emphatiques, il parvenait à faire pleurer Marian, il prenait aussitôt un plaisir évident à voir couler ces larmes amères.

Tel était le malade dont je voulus me charger, et, je vous l'avoue, sans beaucoup d'espoir.

Moins la folie est caractérisée, moins elle tranche avec les dispositions ordinaires du malade, dont elle ne fait que mettre en saillie les infirmités mentales déjà existantes, moins aussi elle laisse de chances au médecin chargé de la guérir.

J'engageai de prime abord la lutte que je voulais entreprendre.

J'auraispu, — et d'autres n'y eussent pas manqué à ma place, — couvrir mon arrivée d'un faux prétexte, ruser avec Tremlett, l'attirer hors de chez lui par quelque alerte simulée. Tout cela n'eût servi qu'à lui faire croire que je le redoutais et à m'ôter tout crédit sur lui. Au contraire, sous mon regard fixe et en face de mes franches déclarations, je le vis fléchir en frémissant : à peine hasarda-t-il quelques objections timides que j'écartai de la manière du monde la plus péremptoire.

Et cependant son regard, qu'il détournait des miens, cherchait le long des murs la place où ses pistolets étaient d'ordinaire accrochés.

Je les avais fait enlever, cela va sans le dire, ainsi que tous les couteaux, canifs ou poinçons dont sa colère eût pu se faire des armes.

« A merveille, docteur, dit-il enfin, puisque vous le voulez à toute force, il faut bien vous suivre... Passez le premier, je vous prie!... »

Cette requête si polie m'inspira quelque méfiance, et d'un coup d'œil oblique je vis qu'il cachait une de ses mains derrière son dos. — Aussi, me retournant tout à coup :

« Donnez-moi ce que vous tenez là, lui dis-je d'un ton sévère... Donnez à l'instant, ou j'appelle !... »

Le visage de Tremlett se décomposa, mais presque aussitôt un sourire plus ou moins sincère parut sur ses lèvres blêmes et frissonnantes.

« Ah! docteur... j'ai réussi, me dit-il, vous avez eu

peur, convenez-en!... Le tour est joué, maintenant, et voici ce qui vous a fait trembler!... »

Tout en affectant de rire et de plaisanter ainsi, le malheureux me remettait un de ces engins meurtriers qui comptent parmi les inventions récentes de notre civilisation si perfectionnée : — un de ces cestes d'acier, percés de cinq trous, où les doigts s'enchâssent, et armés de pointes qui donnent à un simple coup de poing la valeur d'un coup de poignard.

Bien m'en avait pris, vous le voyez, d'être sur mes gardes.

III

Mistress Tremlett m'avait conjuré de lui laisser, de temps en temps, visiter son mari. Je m'y refusai absolument, pour elle comme pour le malade lui-même; et je finis par lui faire comprendre que ses visites, où elle entendrait sans cesse les mêmes plaintes sans y pouvoir faire droit, redoubleraient l'irritation de son mari et la désigneraient à son ressentiment. Il fut convenu qu'elle se bornerait à lui écrire.

Je puis bien noter ici que Tremlett ne témoignait jamais grand souci des lettres de sa femme, mais qu'en revanche il lui écrivait sans cesse, et se montrait fort pointilleux sur le secret de sa correspondance conjugale. Les enveloppes étaient cachetées à tous les plis ; il voulait jeter lui-même ses lettres à la poste ou les y faire porter secrètement par un des gardiens, tout exprès soudoyé; or comme rien de tout cela n'était praticable, il dut se contenter de les apporter lui-même dans la boîte,

alors qu'il se croyait le moins observé, en prenant les mêmes précautions que s'il allait commettre un assassinat.

Il eut encore quelques retours de violence après son installation chez moi ; mais ils disparurent très-vite, grâce à la régularité forcée de son régime et au flegme inaltérable du gardien que j'avais spécialement chargé de le surveiller.

Son esprit assez borné, son imagination presque nulle le préservaient de ces hallucinations, de ces prestiges qui excitent, stimulent sans cesse les natures d'artiste. En revanche, l'insanité morale était portée chez lui au plus haut degré. Il aimait le mal pour le mal, le mensonge pour le mensonge, et de la peine d'autrui tirait ses seules joies.

Son gardien, à qui je demandais un matin comment allait notre nouveau malade, et s'il était de meilleure humeur :

« M. Tremlett, me répondit-il, est aujourd'hui aussi heureux que possible ; il a entendu dire que M. Dowlas venait de perdre son père et qu'il s'en chagrinait outre mesure. Rien ne pouvait l'égayer davantage… »

Nous le surprîmes, quelques jours plus tard, blasphémant auprès d'un de nos patients, dont la folie était de se croire promis aux flammes d'Enfer, et tâchant de lui persuader que, pour avoir prêté l'oreille à ces énormités, sa damnation était plus que jamais irrévocable.

Volontiers se fût-il montré bien autrement cruel vis-à-

vis de ses compagnons de captivité, s'il n'avait été d'une couardise poussée au delà de toute croyance.

Il aimait, en revanche, à lancer mon bouledogue après les chats; et, plusieurs de mes poules ayant été mystérieusement étranglées, j'eus tout lieu de penser qu'elles avaient péri de ses mains. Il le niait effrontément, mais la mortalité cessa dans le poulailler dès que j'eus mis ordre aux visites qu'il y pouvait faire. Il s'en consola, le printemps venu, en dressant des piéges où les moineaux francs venaient se prendre : il leur tordait le cou, lorsqu'il les tenait, avec un indicible plaisir; mais je n'eus qu'un mot à dire pour qu'il renonçât à ce délicieux passe-temps.

Chose étrange, mais que je constatai par plusieurs épreuves successives, il y avait dans sa folie, à coup sûr bien réelle, des portions purement fictives. Cet insensé jouait à beaucoup d'égards la manie. Par exemple, il s'était mis à hurler, de temps à autre, quand on le laissait seul dans sa chambre, cessant d'ailleurs aussitôt qu'on entrait, et opposant à mes reproches les dénégations les plus formelles.

« Soit, lui dis-je un beau jour, fatigué de ces mensonges; mais alors de tels cris, proférés aussi près de vous, doivent inévitablement vous gêner. Je vous ferai loger ailleurs... »

Cette menace suffit. Tremlett tenait à sa chambre, une des plus belles de l'établissement. Les cris ne se firent plus entendre.

Il m'obéissait avec une affectation de zèle et de cor-

dialité qui, après m'avoir paru suspecte, finissait par me gagner le cœur, lorsque j'appris que ce prisonnier,—si résigné à l'injustice dont il se disait victime, si heureux des bons traitements par lesquels on tâchait de le dédommager, — disait de moi pis que pendre à son gardien spécial, tout en essayant de gagner cet homme, dont il eût voulu faire le complice de l'évasion qu'il préméditait.

En somme, rien de moins sympathique, ou, parlons nettement, rien de plus rebutant que cette nature pervertie, hypocrite, sournoise, toujours voilée et toujours menaçante, perfide et lâche, menteuse et féroce. Mise à nu par une surveillance de tous les moments et par des épreuves sans cesse réitérées, elle faisait horreur à tous, et tandis que la plupart de mes infortunés hôtes, sensibles à la moindre bonne parole, au moindre affectueux regard, au plus léger présent, étaient volontiers choyés, caressés par leurs gardiens, j'en fus réduit peu à peu à me charger à peu près seul de Tremlett, devenu insupportable à quiconque, l'étudiant de près, apprenait à le connaître.

Les soucis continuels qu'il me donnait, le temps qu'il me faisait perdre, ma ferme conviction de l'avoir rétabli autant qu'il pouvait l'être, me firent accueillir avec empressement, au bout de cinq ou six mois, les ouvertures de mistress Tremlett, qui me demandait si un changement d'air, de situation, de traitement, ne pourrait pas être utile à son mari. Il s'offrait, me disait-elle, une occasion de le placer sous la tutelle d'un médecin expérimenté,

lequel s'en chargeait par pur intérêt pour la famille, et qui, n'exerçant plus sa profession depuis quelques années, se consacrerait exclusivement à ce malade.

Outre qu'il est fort délicat de rejeter une insinuation de ce genre, j'avais de Tremlett littéralement par-dessus la tête, et n'étais que trop porté à saisir l'occasion de me débarrasser de lui sans encourir aucun blâme. Je consentis donc avec empressement à cette nouvelle combinaison, et ne m'en repentis que trop tard, lorsque je sus le nom de l'obligeant confrère entre les mains duquel j'avais à remettre mon odieux client.

De plus honnête homme, il n'en est guère; il n'en est guère, en revanche, de plus faible, de plus accessible aux vains scrupules d'une humanité mal entendue, de moins apte, par conséquent, à dompter un malade comme Tremlett. Je connaissais Blandling, je savais quelles timidités innées, quelles répugnances instinctives l'avaient amené à ne plus pratiquer, et je prévis que les choses tourneraient mal; mais ce n'était plus mon affaire, et j'en avais assez d'autres pour ne point me trop préoccuper de celle-ci. De loin en loin seulement, je m'informais de mistress Tremlett, qui vivait seule, avec son enfant, dans une de ces petites villas si nombreuses autour de Londres.

Je n'avais pas eu de ses nouvelles depuis un certain temps, lorsqu'il y a deux mois je reçus, à vingt-quatre heures d'intervalle, deux visites ayant trait à mon ancien client : l'une, la première, de mon très-honoré confrère Blandling,

plus ému, plus bouleversé que je ne l'avais jamais vu. Il venait m'apprendre qu'une enquête allait s'ouvrir sur l'état mental de Lawrence-Christopher Tremlett, et que ce procès, annoncé déjà par quelques journaux, aurait, selon toute apparence, le retentissement le plus scandaleux.

« Une enquête, un procès? m'écriai-je; Tremlett n'est donc plus chez vous?

— Non, répondit Blandling, baissant les yeux avec quelque embarras; il s'est évadé il y a six mois.

— Aurait-il quitté l'Angleterre?

— Non, reprit encore mon confrère, rougissant de plus en plus; il est resté à Londres.

— Et vous ne l'avez pas fait réintégrer chez vous?

— Permettez, mon cher maître... La chose n'était pas si simple... D'abord il menaçait de se tuer...

— Lui? ce lâche? un suicide? allons donc!

— Puis, continua Blandling, sans s'arrêter à mon interruption indignée, il avait juré de faire un mauvais parti à quiconque essayerait de le reprendre.

— Oui-dà!

— Et enfin, s'il faut tout vous dire, j'ai conçu moi-même quelques doutes sur la légitimité...

— Quoi! m'écriai-je sans le laisser achever, vous doutez de la folie de Tremlett?... de sa folie irrémissible, irrécusable?...

— Je n'en doute pas, si vous voulez, reprit Blandling de plus en plus embarrassé; pourtant... devant un tri-

bunal... à foi et à serment... s'il me fallait établir...

— Laissons cela, interrompis-je, plus impatienté que je ne voulais le laisser voir. Vous dites qu'une enquête va s'ouvrir. A la requête de qui? Est-ce que mistress Tremlett?...

— Elle n'est pour rien dans tout ceci. Le procès sera pourtant soutenu dans son intérêt (c'est du moins ce qu'il prétend) par un cousin germain de Tremlett, M. Mainwaring.

— Voilà un cousin bien chevaleresque.

— Pas déjà tant! reprit Blandling avec une espèce de sourire qui pour la première fois dérida sa physionomie consternée... Ce monsieur est le plus proche héritier du domaine.

— Comment? Tremlett n'a-t-il pas un fils?

— Enlevé à sa mère, il y a six semaines...

— Ah! je commence à comprendre. Le fils mort, le père déclaré fou, la dévolution du domaine à l'héritier substitué s'opérerait de plein droit... »

Vingt-quatre heures plus tard m'arriva la seconde visite dont je vous parlais.

M. Mainwaring lui-même venait tout bonnement s'enquérir de mon opinion personnelle sur le compte de son cousin, et je crois aussi, — Dieu me pardonne si je porte ici un jugement téméraire, — tâter le terrain pour voir s'il ne lui serait pas possible de se la rendre décidément favorable.

Il y eut entre nous, à mots couverts, une conversation

des plus serrées, où j'éludai tous ses efforts pour deviner ce que je pensais, tandis qu'il manœuvrait pour me faire comprendre qu'il était disposé à récompenser magnifiquement l'aide que je pouvais lui prêter. Je ne me souviens plus des mots que nous échangeâmes en prenant congé l'un de l'autre, mais je lui avais dit le plus poliment du monde :

« Vous êtes un avide hypocrite, mon cher ! » — Et il m'avait répondu, avec tous les égards imaginables :

« Mon cher, vous n'êtes qu'un honnête maladroit. »

Moyennant quoi, nous étant si bien compris, nous ne pouvions nous entendre.

Mon devoir d'ailleurs m'était tracé. Appelé à rendre témoignage dans une question si grave, je devais m'éclairer par tous les moyens à ma disposition. Je sollicitai donc et j'obtins la permission de me présenter chez mon ancien client, établi dans un hôtel garni de la capitale. Jamais, depuis son évasion, il n'avait voulu revoir Marian.

C'était bien l'homme que j'avais en vain essayé de rendre à la raison, un peu *envieilli* seulement, plus courbé que naguère, la voix plus cassée, plus inégale, le teint plus plombé, plus cadavéreux. Ses cheveux, secs, cassants et ternes, semblaient avoir passé au feu. Ses ongles pâles étaient rongés à vif. Un léger tremblement des paupières et des muscles faciaux annonçait une menace de paralysie. Au moral, je constatai, quand nous eûmes causé quelque temps, un changement notable : il n'était

peut-être pas moins insensé que jadis, il était certainement moins *inégal;* il ne passait pas avec la même rapidité de la flatterie à l'injure, de l'humilité à la fureur.

Du reste, ses aberrations favorites subsistaient tout entières. Il se croyait traqué par une foule d'ennemis acharnés à sa perte ; et parmi eux, au premier rang, il plaçait son père, qui, du fond de la tombe, disait-il, essayait de le rendre fou...

Quant à Blandling, il le méprisait pour sa faiblesse et le traitait de « vieille femme peureuse. »

Tout en parlant, assis devant une table, il arrangeait, il classait des papiers. C'étaient, disait-il, les éléments d'un mémoire justificatif qu'il préparait pour ses juges et que l'Angleterre attendait avec impatience.

A chaque mot, il s'arrêtait, me lançant un regard oblique pour juger de l'effet que ses paroles produisaient sur moi, puis, au lieu de répondre à mes questions, il m'interrogeait :

« Vous avez vu Mainwaring? Combien vous a-t-il offert pour me perdre?... Et ma femme, vous venez de chez elle?

— Non, répondis-je en toute sincérité; mais pourquoi cette question? ajoutai-je avec un frémissement intérieur.

— Oh! pour rien... Elle est de *leur* bord, voilà tout; elle marche d'accord avec mes ennemis.

— Erreur complète! m'écriai-je tout aussitôt; personne

ne désire plus vivement qu'elle, vous voir sortir vainqueur de l'épreuve.

— Ah bah!... Vous dites cela bien vite!... Et il prit une note au crayon.

— Certes, repris-je, vous avez en elle la femme la meilleure, la plus dévouée... »

A ces mots un sourire méchant crispa ses lèvres : « Mon avocat, répliqua-t-il, saura exactement ce que je pense là-dessus... »

Il écrivit encore quelques mots, puis il changea de sujet, m'entretenant de sa fortune et des améliorations agricoles qu'il voulait apporter dans la gestion de son domaine. Ses idées à cet égard n'étaient ni très-neuves, ni peut-être très-lumineuses; mais elles n'avaient rien d'étrange, et j'en ai trouvé de bien moins sensées, en apparence du moins, dans les écrits de certains économistes modernes.

Il se préoccupait, cependant, de son procès, et tout à coup :

« Ah çà! docteur, me dit-il, un homme déclaré fou par jugement demeure-t-il comptable de ses actions?

— Cela dépend des circonstances, lui répondis-je, comprenant la terrible portée de cette question à brûle-pourpoint. Si le crime est le résultat de l'insanité mentale, la responsabilité n'existe plus; mais ne vous figurez pas qu'un homme, abusant de sa folie, puisse se livrer impunément à toutes ses mauvaises inspirations. »

Ici Tremlett partit d'un éclat de rire :

« Vous déplacez volontairement la question, habile

homme que vous êtes! Il est clair que si la loi m'ôte la liberté, elle me doit quelque chose à la place... Ne cherchez pas à me tromper là-dessus!... Supposez que vous et moi nous nous passions la fantaisie de détruire notre plus cruel ennemi, vous seriez pendu, docteur, et je ne le serais point... »

Il répéta ces derniers mots, riant toujours, et, se plongeant ensuite dans ses paperasses, parut ne pas vouloir continuer l'entretien.

Je me levai donc pour m'en aller; ce mouvement me mit à même de voir sur son bureau de grossiers barbouillages à l'encre. Je m'en saisis avant qu'il eût eu le temps de les faire disparaître.

« Vous dessinez? lui dis-je; mais que voilà d'horribles sujets!

— Ces images ne sont pas de moi, » répondit-il avec une assurance imperturbable...

Sur quelques-unes, l'encre était à peine séchée.

Je continuai à examiner ces esquisses; elles représentaient toute sorte de figures humaines, mais surtout de femmes, soumises aux supplices les plus atroces: quelques-unes entre les griffes d'un démon, d'autres gisant à terre, la tête séparée du tronc ou défigurées, mutilées de mille façons hideuses.

Tremlett s'irritait, malgré les éloges intéressés que je donnais à ses productions, de les voir entre mes mains. Il me les arracha tout à coup.

« Je vous dis, répétait-il, que ces dessins ne sont pas

de moi, et ma parole vaut bien la vôtre, j'imagine?... Allez, allez! je déjouerai tous vos mensonges !... Où sont vos témoins, d'ailleurs?...

— A quoi bon s'emporter? répliquai-je en lui offrant le plus tranquillement du monde une poignée de main que je finis par lui faire accepter. Vous savez bien que je suis fait à vos douceurs. Vous fatiguez inutilement votre poitrine... »

Nous nous quittâmes ainsi, et tout compte fait, en résumant ce que je venais de voir et d'entendre, je demeurai plus que jamais confirmé dans mon opinion relativement à Tremlett, — savoir qu'il n'était ni guéri ni guérissable.

Au fond, Blandling est du même avis; mais peut-on compter sur Blandling? L'idée seule de comparaître devant un jury, d'avoir à déduire son opinion en face d'avocats hostiles, tout prêts à le mettre en contradiction avec lui-même, à le troubler par leurs questions subtiles, à le dérouter par leurs objections inattendues, lui fait littéralement perdre la tête.

D'un autre côté, Tremlett, que je me chargerais de faire déraisonner publiquement en moins d'un quart d'heure, s'il m'était loyalement abandonné, sera au contraire protégé, garanti par l'habileté de ses avocats, car il en a deux, suivant l'usage; l'un est le célèbre ***, et l'autre, le *junior counsel*, c'est... Ne devinez-vous pas?

— Carnegie? m'écriai-je stupéfait.

— Précisément... Que pensez-vous de ce choix?

— Qu'il est ou bien insensé ou bien habile. Je vous le dirai du reste après l'affaire... Mais à qui revient l'honneur ou la honte de cette idée sublime ou folle?

— A Tremlett lui-même... Qui donc autre que lui pouvait désigner ses défenseurs?... Sa femme n'est intervenue que pour décider Carnegie et le faire revenir sur un premier refus.

— Ah!... Carnegie ne voulait pas accepter, et mistress Tremlett...

— Mistress Tremlett a sollicité, ou pour mieux dire exigé qu'il plaidât la cause de son mari.

— Savez-vous pourquoi?

— Je le sais, car j'ai vu Marian. Ces femmes, mon cher ami, sont autant de mystères. Comprenez-vous que celle-ci, malgré tout ce que vous savez maintenant, poursuit avec ardeur, avec passion, la réhabilitation morale de ce misérable auquel la fatalité l'a livrée? Croiriez-vous qu'elle s'accuse seule de l'abaissement où il est tombé, qu'elle se regarde comme responsable de cette raison oblitérée, sinon perdue? Croiriez-vous que la mort de son pauvre enfant lui apparaît comme une juste rétribution, un châtiment qu'elle a mérité? Croiriez-vous qu'elle m'a dit, à moi parlant : « Je n'ai jamais été pour Lawrence — elle l'appelle encore de ce nom familier — ce qu'une femme doit être pour son mari. Il n'a pas obtenu de moi, nonobstant mes efforts sincères, cette affection sans partage que je lui avais jurée. Irréprochable aux yeux du monde, j'ai manqué, dans le secret de ma pensée, à la foi que je

lui devais. Dieu lit au fond des cœurs. S'il m'a sévèrement punie, c'est que j'étais sans doute bien coupable à ses yeux. Aujourd'hui encore, après m'avoir pris mon enfant, s'il me refuse la mort, c'est que je ne l'ai pas méritée... » Comprenez-vous, hein! cette étrange manière d'envisager les choses?

— Je la comprends si bien que j'ose à peine l'admirer... Croyez-vous que son premier amour dure encore?

— Non, car elle en parle. Elle en parle comme d'un mort chéri, dont il ne reste qu'un souvenir douloureux, un fantôme effrayant.

— Et Carnegie?... n'est-elle plus rien pour lui?

— Vous m'en demandez long, curieux que vous êtes! Votre ancien camarade ne m'a pas choisi pour confident; mais si les conjectures sont de mise en pareille matière, Carnegie ne me semble pas homme à aimer deux fois... »

J'étais au fond de l'avis du Docteur, et, tout compte fait, je ne regrettais pas de m'être laissé entraîner par lui. — Le procès s'annonçait bien et promettait des émotions de plus d'un genre.

IV

Je m étais promis de voir Carnegie avant l'audience; mais j'avais compté sans la rigoureuse exactitude du Docteur, qui ne perdait pas volontiers son temps, et s'était arrangé pour n'arriver à S... qu'au moment même où sa présence y serait absolument requise.

La cour siégeait, et le jury était, comme on dit, *impannelled,* lorsque nous descendîmes au principal hôtel de la ville.

Nous y trouvâmes le docteur Blandling, bourrelé d'inquiétudes, aux prises avec un jeune avocat irlandais qu'il s'était avisé de consulter, et qui, sans trop de façons, s'amusait de son estimable client.

Accoté dans un excellent fauteuil et fumant un énorme cigare, Mᵉ O'Ferrall se complaisait à énumérer compendieusement toutes les conséquences funestes que peuvent entraîner pour un témoin la moindre hésitation, le moin-

dre *lapsus* de mémoire, la plus insignifiante contradiction. Feignant de mettre Blandling en garde contre les surprises de l'audience, il lui signalait tous les piéges qu'on devait tendre à son inadvertance, les arguties dont l'avocat adverse ne manquerait pas de l'étourdir, l'impatience du juge chargé de l'interrogatoire.

« Quand on dépose sous serment, lui disait-il, tout manquement à la vérité donne ouverture à une action *for perjury*, qui peut entraîner les peines les plus graves. Vous avez de plus ici un homme qui a été tenu en chartre privée pendant... Combien disons-nous, docteur?... C'est deux ans, je crois, que vous avez soigné ce malade?... Pendant deux ans, donc, il a été privé de sa liberté. Rien ne s'oppose, si on le reconnaît pour raisonnable, à ce qu'il vous intente un procès en dommages-intérêts pour emprisonnement illégal... Supposons que vous échappiez à ceci; les journaux, à coup sûr, toujours charmés de prendre un homme du métier en flagrant délit d'ignorance, vous dénonceront, vous tympaniseront, vous déchireront de leur mieux...

— Je vais me mettre au lit... Je refuse de comparaître, » disait déjà le pauvre Blandling, complétement terrifié par ces menaçantes perspectives.

Il fallut l'ascendant de son confrère pour l'entraîner au tribunal et mettre un terme à la mauvaise plaisanterie de l'Irlandais.

Au moment où les deux médecins prenaient place au banc des témoins, — ils avaient obtenu qu'on m'installât

parmi les *reporters* envoyés par les journaux de Londres, — on lisait déjà l'exposé des faits, rapportés avec une remarquable modération.

Tremlett y prêtait une attention soutenue. Je le vis pourtant froncer le sourcil, lorsqu'il aperçut le Docteur; il ne lui en adressa pas moins une espèce de salut, tandis que Blandling n'obtint pas même un regard de ces yeux presque toujours baissés, et qui ne semblaient jamais pouvoir s'arrêter sur d'autres yeux.

La déposition du Docteur inaugura l'interrogatoire. Elle me parut remarquable de netteté, de précision, de rigueur logique. Il exposa rapidement les principes de la science, et quand il eut ainsi familiarisé son auditoire avec les règles générales de la diagnostique, telles que les ont posées aujourd'hui les médecins aliénistes de premier ordre, les Sutherland, les Bucknill, les Noble, les Winslow, les Monro, il les appliqua rapidement à l'homme dont l'insanité mentale était en question. Il fit ressortir, comme offrant tous les caractères de la « délusion, » cette méfiance, cette haine posthumes que Tremlett portait à l'auteur de ses jours. Ses clameurs nocturnes, bien qu'elles fussent volontaires, les rêves horribles dont il se plaignait, ses refus de nourriture, ses mensonges sans motifs, ses cruautés systématiques et froidement préméditées, tout fut examiné, trié, classé avec soin. Il établit cette différence dont j'ai déjà parlé entre les malades dont le caractère change brusquement, sous l'empire de quelque dérangement d'esprit, et ceux dont la maladie ne fait qu'aggraver les dispositions

naturelles ; les premiers, plus faciles à guérir, les seconds à peu près incurables. Il insista finalement sur le péril évident que la complète libération de Tremlett ferait courir aux personnes dont il croyait avoir à se venger, et cita les menaces ambiguës qu'impliquaient certaines paroles échappées à son ancien client dans le cours de leur dernière conférence : à savoir que « si sa femme avait trempé dans le complot ourdi pour le perdre, *elle méritait la mort...* »

A ces mots, Tremlett baissa tout à coup la tête, et je vis Carnegie, tourné vers lui, le couver d'un ardent regard.

Le Docteur continua, rappelant les propos qui s'étaient échangés entre eux au sujet de l'irresponsabilité pénale dont pouvait se couvrir, après s'être vengé, l'homme reconnu pour insensé.

Je ne sais si j'étais dupe de mon imagination, mais Carnegie, déjà fort pâle, me parut blêmir encore pendant cette partie de la déposition, écoutée d'ailleurs par toute l'assistance avec un intérêt évident.

Quant à Tremlett, il avait l'air de n'y prêter aucune attention, et passait son temps à griffonner de petites notes qu'il remettait ensuite à son principal défenseur.

Celui-ci, le *senior counsel*, comprenait à merveille que, si on en restait sur l'impression produite par le Docteur, il n'y avait rien à espérer pour Tremlett. Aussi se garda-t-il bien de prolonger le *contre-examen* auquel la défense a toujours le droit de soumettre un témoin, posant à peine

quelques questions adroitement choisies parmi celles qui devaient inévitablement amener des réponses favorables. En forçant, par exemple, le Docteur à reconnaître que les souffrances purement physiques constatées chez Tremlett n'impliquaient pas nécessairement une altération de ses facultés morales, en l'obligeant à déclarer qu'en général les personnes atteintes d'aliénation peuvent bien nier, mais non cacher les « délusions » qui les obsèdent, l'avocat se donnait à bon marché l'apparence d'une sorte de triomphe.

Cette tactique n'échappait pas à la perspicacité du Docteur, qui la déjouait de son mieux; mais il était entre les mains d'un jouteur émérite, et qui en somme atteignit son but en ébranlant, si peu que ce fût, les convictions qui existaient très-certainement alors dans l'esprit des jurés.

Tremlett, renversé sur son banc, contemplait avec une expression de physionomie tout à fait singulière cette partie du débat. Quand il vit que l'avocat se préparait à renvoyer le témoin, il se redressa vivement et passa une nouvelle note à son défenseur. Celui-ci, après y avoir jeté un coup d'œil, rappela le Docteur, qui déjà quittait la barre.

« Ne pourrions-nous savoir, lui demanda-t-il, par qui le témoin a été mandé auprès de mon client lors du premier accès qui ait donné lieu à un traitement suivi?... »

Le Docteur n'était pas homme à se laisser surprendre. Aussi répondit-il sans la moindre hésitation « qu'il refusait

de satisfaire cette curiosité passablement indiscrète, et qu'il rendrait compte au juge, par écrit, des motifs de son refus. »

Tout en reconnaissant que la question n'était point strictement irrégulière ou hors de propos, ce magistrat déclara qu'à son sens il valait mieux ne pas insister pour qu'il y fût répondu. Ces sortes de conseils équivalent la plupart du temps à un ordre, et l'avocat ne jugea pas convenable de déroger à l'usage établi; mais Tremlett, qui, les sourcils froncés, penché en avant pour mieux entendre la réponse du Docteur, s'était fait de sa main, placée derrière son oreille, une sorte de cornet acoustique, se rassit avec un demi-sourire qui me parut de sinistre augure.

M. Mainwaring comparut après le Docteur.

Son témoignage ne renfermait rien de très-essentiel; mais, en insistant maladroitement sur « la pureté de ses motifs, le désintéressement de sa conduite, » l'héritier présomptif du domaine substitué produisit une impression bien évidemment défavorable à ce qu'on persistait à regarder comme sa cause personnelle.

Tremlett parut s'en rendre compte, et l'écouta d'un bout à l'autre avec une nonchalance parfaite. De temps en temps, cependant, je surpris ou crus surprendre dans les regards obliques qu'il laissait tomber sur son cousin les éclairs d'une haine comprimée.

Sauf quelques témoignages secondaires, il ne restait plus à écouter que notre pauvre Blandling, à qui, je suis

fâché de le dire, tous les désastres prédits par Me O'Ferral arrivèrent coup sur coup.

On avait pu espérer le contraire au début de son interrogatoire, mené par le juge avec toute sorte d'égards et de ménagements; mais quand le terrible *senior counsel*, voyant à quelle bonne âme il avait affaire, entreprit d'y jeter le trouble et la terreur, nous assistâmes à une véritable torture. Une question n'attendait pas l'autre. Pour peu que Blandling hésitât en ses explications, la phrase commencée par lui était ironiquement achevée par son interlocuteur, qui abusa, pour le mettre en contradiction avec lui-même, des égards excessifs que cet excellent homme avait eus, pendant les deux années de traitement, pour le malade confié à ses soins.

« Eh quoi! disait l'avocat, vous avez renvoyé coup sur coup jusqu'à onze domestiques sur les plaintes de mon client? Vous aviez donc pleine confiance en lui?... Vous ne le regardiez donc pas comme privé de raison?... Et pourtant vous le traitiez comme tel, puisqu'il a dû recourir à une évasion secrète pour sortir de la captivité où vous le reteniez... Cette évasion, vous l'avez tacitement approuvée en ne cherchant pas à reprendre votre prisonnier... Voyons, monsieur, établissez, si vous le pouvez, les motifs que vous aviez de croire à l'insanité mentale de mon client!... »

Et l'avocat isolait, séparait, par un artifice bien aisé à déjouer, les singularités qu'on pouvait relever dans les actions de Tremlett. Son irritabilité, sa cruauté, par

exemple, constituaient-elles un état de folie? Le témoin nierait-il qu'il eût connu des gens très-colères, très-disposés à maltraiter les animaux, et qui cependant jouissaient de toute leur raison?

Blandling en convenait humblement.

L'état maladif de Tremlett, les infirmités physiques auxquelles il était sujet, impliquaient-ils un bouleversement complet dans l'équilibre de ses facultés intellectuelles?

« Non, répondait encore Blandling, on peut être aussi malade et n'être point fou! »

Ce seraient donc les dissimulations, les mensonges reprochés à Tremlett qui devraient le faire enfermer à Bedlam ou à Saint-Luc?... Mais à ce compte il faudrait centupler ces sortes d'établissements.

Le témoin était forcé d'avouer qu'on pouvait mentir beaucoup sans se voir loger en de telles résidences.

« Si, prises une à une, continuait l'avocat, ces conditions ne suffisent pas pour établir la folie, c'est sans doute en les réunissant que vous espérez la prouver : mais alors combien vous en faut-il? Est-ce deux, trois, quatre? Où est la limite? A quel degré doivent-elles être poussées? Se mal porter et se mettre en colère, est-ce folie? Est-ce folie que de mentir et de s'irriter, lorsqu'on est d'ailleurs mal portant?...Si on n'a qu'une fièvre légère, mais que les mensonges soient fréquents et les colères très-vives, s'opère-t-il une compensation entre la gravité d'un symptôme et la faiblesse de l'autre?... Voyons, monsieur, exposez votre théorie!... »

Étourdi, balbutiant, assiégé de ses propres scrupules autant que des objections ainsi multipliées à ses oreilles, l'infortuné témoin finit par perdre absolument la tête. Il se fourvoya, se contredit de la façon la plus déplorable, et Me *** put le renvoyer à sa place en ajoutant, avec un dédain superbe, « qu'après une pareille déposition, il renonçait, sans danger pour son client, à faire comparaître les divers témoins assignés par la défense. »

George Carnegie, cependant, était plus sombre et plus pensif que jamais. Il écouta, sans bouger, les bras croisés sur sa poitrine, l'habile plaidoirie de son confrère, qui s'appliqua surtout à combattre la déposition du Docteur en signalant le désaccord des opinions qu'il avait émises et de la conduite qu'il avait tenue. S'il regardait Tremlett comme décidément fou, ne devait-il pas le garder dans son établissement? Le laisser-aller avec lequel il avait confié son malade aux soins d'un médecin ordinaire (« très-ordinaire, » ajouta-t-il ironiquement) montrait assez qu'il ne jugeait pas indispensable pour lui le traitement tout spécial que réclament les dérangements de l'esprit.

Après avoir développé ces arguments et bien d'autres avec une méthode savante, une adresse infinie, l'habile avocat, qui avait réservé pour la fin cet « effet d'audience, » demanda, au nom de son client, que celui-ci fût admis à expliquer lui-même dans quel sens et dans quelle mesure il avait été victime de ces « délusions » mises à sa charge.

Cette requête surprit tout le monde, et l'auditoire donna

tous les signes d'une assez vive émotion, lorsque Tremlett, après avoir salué la Cour comme pour la remercier de l'autorisation accordée, prit lui-même la parole.

Ses premières phrases, qu'il débita rapidement, et sans y rien accentuer, me parurent apprises par cœur.

« Il n'affirmerait pas, disait-il, qu'on n'eût pas eu des motifs suffisants pour l'enfermer au début de sa maladie. Il n'avait gardé aucun souvenir très-distinct de ce temps où il était en quelque sorte paralysé par la souffrance. Quant aux sentiments qu'on lui imputait à l'égard de son père, il demandait à ne pas s'expliquer sur un point aussi délicat. Personne au monde, pas même les médecins, n'avait à intervenir dans des rapports aussi intimes, aussi sacrés que ceux d'un père et d'un fils. Du reste, tout cela était passé,… bien passé… »

Il répéta ces derniers mots, à deux ou trois reprises, d'une manière très-saccadée, mais sans trop d'hésitation, et tout allait bien pour lui, s'il n'eût voulu passer outre; mais peu à peu l'agitation le gagnait.

« Pour bien juger, il fallait tout savoir, continuait-il… Et puisque tout était fini,… bien fini,… pourquoi ne le mettrait-on pas en liberté?… Quels pouvaient être les motifs de ceux qui voulaient le condamner à une captivité sans terme?… »

Sur cette question, il s'arrêta court et se rassit.

Je remarquai que cette brusque interruption coïncidait avec un regard qu'il avait dirigé du côté du Docteur. Évidemment il s'était rappelé quelques-unes de leurs an-

ciennes querelles, et n'avait osé se risquer à y faire allusion; mais, en se rasseyant, il jeta les yeux du côté de Carnegie avec une expression de ruse triomphante qui n'échappa ni au *junior counsel*, ni à bon nombre des spectateurs.

L'impression générale fut que Tremlett venait de compromettre irrévocablement sa cause à peu près gagnée. L'audience fut momentanément interrompue, et Carnegie quitta la salle pour aller conférer avec son ancien.

Il reparut seul au banc de la défense, lorsque l'audience fut reprise, et, après avoir exposé en quelques mots que son confrère, atteint d'une indisposition subite, ne pouvait reprendre la parole, il annonça qu'il allait continuer le débat.

Il était excessivement pâle, mais son attitude, parfaitement calme et résolue, ne me laissa pas douter un instant que mon ancien camarade ne se tirât à son honneur de la redoutable épreuve à laquelle il était soumis en ce moment. Son avenir pouvait en dépendre, il le comprenait mieux que personne; mais je ne saurais douter, sans lui faire injure, qu'il n'eût immédiatement renoncé à toutes les glorieuses chances d'un pareil début, si le point d'honneur professionnel avait légitimé une telle transaction entre ses devoirs et ses sentiments.

Ce que devaient être ceux-ci, on le devine. Les douloureuses évocations du passé, le souvenir des espérances mortes faisaient vibrer sa voix émue. Il est permis de croire qu'un retour égoïste lui montrait le sort de son ri-

val complétement à sa merci. De l'aide plus ou moins loyale qu'il allait lui prêter dépendait l'issue de cette enquête décisive qui pouvait retrancher à jamais de la société, séparer à jamais de Marian cet homme qui les avait naguère enlevés l'un à l'autre. En l'abandonnant aujourd'hui, n'obéirait-il d'ailleurs qu'à une pensée de vengeance?... et sa conscience lui reprocherait-elle de faire ainsi avorter les sinistres projets que cet insensé, ce pervers, paraissait nourrir au plus profond de ses obscures pensées?

Tels devaient être les doutes du jeune orateur; mais si l'homme pouvait raisonner ainsi, l'avocat n'en avait pas le droit. La cause une fois acceptée, il ne pouvait plus la déserter sans trahison. Il ne lui était pas même permis de laisser entrevoir le changement que les débats avaient pu apporter dans ses opinions personnelles. Ce n'était plus lui, c'était Tremlett qui parlait par sa bouche, et au service duquel étaient toutes les ressources d'esprit, de passion et d'éloquence de son malheureux rival. De quel front celui-ci supporterait-il les reproches de Marian, s'il venait, par sa faute, à compromettre la cause qu'elle lui avait confiée?...

Il parla donc, et de son mieux, et merveilleusement bien, il faut le dire. L'immense effort qu'il faisait sur lui-même donnait à ses paroles un ressort, une puissance de persuasion tout à fait extraordinaires.

Les sténographes, auxquels j'étais mêlé, se regardaient l'un l'autre dans les courts intervalles de leur rapide

travail, et je les entendais, subjugués par ce déploiement inouï de facultés oratoires, se renvoyer à voix basse les laconiques témoignages de leur admiration familière.

« Voilà un sous-lieutenant qui passe général d'emblée, finit par dire l'un d'eux, qui paraissait être le plus accrédité de tous. »

Mais plus il était évident que l'affaire changeait encore d'aspect, — et plus le jeune avocat s'apercevait de l'impression produite par sa puissante et nerveuse argumentation, — plus aussi sa physionomie devenait sombre et sévère, plus il y avait d'indignation dans sa voix, d'amertume dans ses paroles.

Moi seul peut-être, et le Docteur, savions au juste ce que cela voulait dire.

Les jurés délibérèrent à peine dix minutes, et leur *verdict* attesta que « M. Tremlett, jouissant de toute son intelligence, était parfaitement en état de gérer ses affaires. »

Quelques applaudissements saluèrent cette déclaration; mais il s'opéra sur-le-champ une réaction très-marquée dans le sentiment public.

On était bien évidemment charmé de voir déçus les ignobles calculs de Mainwaring; mais il s'en fallait que la perspective de Tremlett échappant désormais à tout contrôle et à toute surveillance, parût satisfaire au même degré la grande majorité des spectateurs.

V

Nous achevions, le Docteur et moi, notre souper tête à tête, quand George Carnegie entra tout à coup dans la chambre d'hôtel où nous avions voulu être servis.

Après m'être levé pour lui serrer la main, j'allais, je crois, le féliciter, quand je le vis, à mon grand étonnement, se jeter dans les bras du Docteur.

« Me pardonnez-vous? lui demanda-t-il avec des sanglots dans la voix.

— Et quoi donc? repartit le Docteur; quoi donc, mon brave George?... Les petites duretés dont vous m'avez régalé, vous et ***?... Je n'y songeais déjà plus, sur ma parole... Vous avez fait votre devoir comme j'ai fait le mien...

— Mon devoir d'avocat... Oh! oui, je l'ai fait, reprit Carnegie avec amertume... Mais mon devoir d'homme libre, je n'ai pas la conviction de l'avoir rempli... Je me suis demandé vingt fois, dans le cours de cette fameuse

plaidoirie, si je ne m'interromprais pas pour jeter mon dossier aux pieds de la Cour et déclarer hautement que je regarde ce Tremlett comme un abominable fou, d'autant plus à craindre qu'il sait mieux dissimuler sa folie féroce... A l'heure où je vous parle, j'ai honte et regret de n'avoir pas obéi à cette loyale inspiration... Puissé-je ne m'en repentir jamais, et puisse la malheureuse femme aux instances de qui j'ai cédé... »

En ce moment même, un domestique de l'hôtel vint frapper à la porte et remettre à Carnegie une lettre dont le messager qui l'avait apportée demandait instamment reçu.

Avant de faire droit à cette requête, le jeune avocat rompit l'enveloppe; — elle ne renfermait qu'un billet de deux cents livres sterling.

Il le prit avec une sorte de fureur, et, le lançant sur la table :

« Voilà mes gages, nous cria-t-il,... et je les ai vraiment bien gagnés !... »

Tandis qu'il écrivait rapidement le reçu, le Docteur, toujours de sang-froid, examinait la *bank-note*.

« George, dit-il quand le domestique fut parti, il y a quelques mots au crayon derrière ce précieux chiffon de papier.

— Lisez! lui cria Carnegie presque hors de lui.

— Non; lisez vous-même! repartit le Docteur. Il s'agit, je crois, d'affaires privées. »

Malgré cette prudente recommandation, George se mit à déchiffrer tout haut :

« Nous partons demain.

« Soyez sur le port, devant l'*Anna-Maria*.

« Un regard, un adieu.

« Merci ! »

Presque illisible, tant il avait été écrit à la hâte, et ne portant d'ailleurs aucune signature, ce billet ne pouvait laisser le moindre doute sur son origine.

« George, dit le Docteur après un moment de silence, on vous donne là un rendez-vous bien triste... et bien inutile...

— J'y serai pourtant, répondit Carnegie.

— Eh bien ! reprit notre excellent ami, laissez-nous vous y accompagner.

— Soit!... s'écria sans hésiter le jeune avocat. Deux témoins de plus; sur le nombre, il n'y paraîtra guère... N'êtes-vous pas d'ailleurs deux amis? » ajouta-t-il, se reprenant aussitôt pour corriger ce que ses premières paroles avaient pu avoir de blessante amertume.

. . . .

L'*Anna-Maria* était un beau trois-mâts frété pour l'Australie.

Sur le tillac, et s'accoudant aux plats-bords qui faisaient face au rivage, une femme voilée se tenait debout.

Quand George, marchant à quelques pas devant nous,

fut arrivé en vue du navire, cette femme leva son voile; aucun autre signe de reconnaissance ne fut échangé.

Le visage de la belle Marian demeura aussi impassible que s'il eût été sculpté dans le marbre.

Elle regardait George, et c'était tout...

Nous vîmes tout à coup émerger de l'entre-pont un personnage dont le costume, de couleurs voyantes et d'une coupe bizarre, attira forcément notre attention.

Ce ne pouvait être que Tremlett, et en effet c'était lui.

A pas furtifs, sur la pointe des pieds, il vint se placer, sans qu'elle s'en doutât, auprès de sa femme, et, se penchant en avant, réussit à surprendre la direction de son regard... George n'eut pas le temps de se perdre dans la foule; Tremlett le reconnut au premier rang des spectateurs, et un sourire funeste vint éclairer son visage.

Il salua son ancien rival, son défenseur de la veille, avec une affectation franchement ironique, — passa brusquement le bras autour du cou de sa femme, — et pendant un instant la retint sous nos yeux dans cette familière et fatale étreinte.

George frissonnait de la tête aux pieds. La cloche du départ vint heureusement à sonner. Il était temps.

« Partons, George! » dit le docteur.

L'autre ne répondait pas. Je voulus insister et prendre le bras de mon ancien camarade.

« Laissez-moi!... me dit-il brusquement. Ne vous affichez pas avec un assassin!... Cette femme est perdue.

C'est moi qui l'ai tuée, et ceci, tenez, ceci (il arrachait de son portefeuille pour la mettre en lambeaux la *bank-note* reçue la veille), ceci, ce sont les trente deniers de Judas... Que le sang innocent retombe sur ma tête!... »

Il y a six mois que tout ceci s'est passé. Carnegie n'a pas encore reparu au barreau. Le Docteur craint qu'il n'ait renoncé pour jamais à une carrière qui lui promettait le plus brillant avenir.

On n'a pu se procurer encore aucune nouvelle bien positive de l'*Anna-Maria*. Le bruit s'était répandu, tout récemment, que ce navire avait péri corps et biens dans la première quinzaine de sa traversée.

On ajoutait, — mais je n'ai pu vérifier le renseignement, — que ce désastre avait pour cause une voie d'eau ouverte à fond de cale, pendant la nuit, par un des passagers embarqués à bord du navire.

Ainsi du moins l'avaient rapporté les deux seuls matelots échappés au naufrage.

LA

FILLE DU ROI BRUCE

« Que n'avez-vous encore un jour à perdre? me dit le docteur Paul E... au moment où nous arrivions à la gare du chemin de fer.

— Eh bien! répondis-je, quand cela serait?...

— C'est qu'alors, au lieu de nous séparer en route, nous prendrions tous deux nos billets pour Beechton.

— Qu'est-ce donc que Beechton?

— Une fort jolie résidence dans un assez plat pays, le comté de Stafford. Nous y passerions quelques bonnes heures, et vous y seriez présenté à une femme vraiment remarquable, miss Mary Dasert.

— Eh mais! permettez donc, cher docteur; ce nom-là ne m'est pas absolument inconnu... Ne se rattache-t-il pas d'une assez étrange façon à celui de lord Slumberton?

— Vous l'avez dit; mais à votre accent je vois bien que vous ne connaissez pas l'histoire de ces deux personnages. Chemin faisant, c'est-à-dire si vous consentez à m'accompagner, je pourraï vous la raconter. Est-ce convenu?

— Ah! docteur, me prendre ainsi par mon faible, savez-vous que ce n'est pas bien agir?

— Compris... Je demande deux premières pour Beechton. »

Voici maintenant le singulier récit de mon compagnon de route, et je déclare d'avance que je n'y changerai pas grand'chose. J'ai tâché de lui conserver le débraillé philosophique et parfois un peu cynique, il faut bien le dire, dont cet excellent homme avait contracté la déplorable habitude en ces régions *bohèmes* où presque toute sa jeunesse s'était écoulée.

Qu'on le lui pardonne, et à moi aussi.

Ce récit est de ceux qu'il faut ou supprimer ou accepter en bloc, avec ses allures plus ou moins *légitimes*. Il en est de lui comme de ces gens d'esprit qu'on n'aurait jamais chez soi, si on leur imposait la cravate blanche, l'habit noir et les gants paille : on les supporte donc en redingote, et malgré leurs bottes parfois mouchetées de boue.

J'ai ouï dire qu'on n'avait pas toujours à s'en repentir.

I

Parmi les collines du Surrey, sur une vaste bruyère,— il y a trente ans de cela, — s'élevait, loin de toute autre habitation, un grand bâtiment en briques rouges, moitié palais, moitié ferme.

Un marchand retiré du commerce l'avait commencé; une espèce de fermier contrebandier le termina; ce dernier avait pris à bail les landes environnantes, et fournissait Londres de marchandises françaises débarquées de nuit sur la côte du Sussex.

Un médecin qui voulait faire sa fortune et s'était consacré, comme moi, au traitement des maladies mentales, vint y remplacer ces deux fondateurs.

Les longues galeries furent aménagées en cellules; les vastes caves où s'enfouissaient jadis les masses d'objets prohibés devinrent autant de donjons souterrains.

« On dirait qu'ils ont bâti tout exprès pour moi! » se répétait volontiers le docteur X..., trottant, au retour de

sa chevauchée quotidienne, sur les collines du Surrey.

Au fait, c'était une admirable maison de fous, et « l'isolement ne faisait qu'ajouter à ses autres mérites, » ainsi que l'avait remarqué mon habile confrère, profond observateur, et qui sans cela fût resté pauvre.

Savant, il ne l'était guère. Nous ne le comptions pas, je vous prie de le croire, au nombre des prédécesseurs de Forbes Winslow[1]; mais à ceux qui le connurent il a laissé le souvenir d'un génie original, d'un vrai réformateur, homme d'un rare bon sens et d'une rare énergie. Sa sagesse expérimentale lui avait appris à gouverner les fous; sa forte volonté lui avait servi à faire accepter des sages, — ou soi-disant tels, — certaines théories passablement risquées qui prenaient sous sa plume une apparence d'autorité. Une fois admises, elles l'enrichirent, tout comme eussent pu le faire les vérités les mieux démontrées.

Ces théories étaient d'une adorable simplicité : il niait carrément la possibilité d'une guérison. Partant de là, il s'attachait à démontrer qu'après deux ou trois « cruautés » inévitables, la bonté, la douceur réussissaient mieux avec les aliénés que les coups de poing ou les coups de bâton, fort en usage au siècle dernier, ainsi qu'en eussent au besoin témoigné les épaules royales de George III.

« Non, disait-il à ceux qui réclamaient ses soins, je ne me charge pas de guérir, mais je me charge de « calmer » ces pauvres malades, et c'est déjà beaucoup de gagné, croyez-moi bien. »

[1] Célèbre aliéniste anglais.

Parmi ceux à qui s'adressait ce langage, plus d'un était surtout séduit par cette partie du programme : « Je ne me charge pas de guérir... » Ils soupiraient, levaient les yeux au ciel, acquiesçaient en gémissant à la désespérante doctrine, et s'en allaient, — enchantés au fond que le parent dont la mort civile les faisait héritiers fût à jamais retenu, en vertu des *lettres de cachet* du docteur, dans cette grande bastille rougeâtre.

Quant à M. X..., il prenait pour fous bons et valables tous ceux qu'on lui présentait en cette qualité. Si les parents se trompaient, tant pis pour eux; il leur laissait l'erreur sur la conscience.

Ainsi allaient les choses il y a trente ans, c'est-à-dire longtemps après l'établissement, en ce pays, de la Religion réformée. On prétend qu'elles vont encore ainsi, — avec quelques légères atténuations, — aujourd'hui que les locomotives nous mènent à toute vapeur sur le *rail-way* du Progrès.

Donc, quand on lui amenait un nouveau « malade, » le docteur tenait essentiellement à l'examiner seul à seul. Les plus violents ne lui faisaient pas peur.

Dans cette première conférence, la plupart manifestaient des dispositions insubordonnées. Intrépide et robuste, le docteur marchait alors sur le rebelle, et d'un coup de poing vous l'étendait à ses pieds. Quelques-uns essayaient de se relever, de lutter, mais ils avaient affaire à un athlète consommé : pas un qui ne fût en définitive complétement vaincu et réduit.

Une fois sa suprématie physique et morale ainsi établie, le docteur redevenait le meilleur garçon du monde, et procédait en toute loyauté au triage de ses « sujets. »

Son établissement comprenait, pour ainsi dire, trois provinces distinctes, qu'il appelait en riant ses *Trois royaumes :* pour les furieux, le donjon, sans trop d'air ni de lumière ; au rez-de-chaussée, les désobéissants, les agités ; au second et troisième étage, les mélancoliques et les satisfaits, — en un mot les classes paisibles.

Un système équitable de promotion graduée faisait passer de l'une à l'autre division, c'est-à-dire d'un étage à l'autre, ceux qui s'en montraient dignes par leurs progrès vers l'état de « calme » où le docteur prétendait les amener tous peu à peu.

Quant à franchir cette limite et à s'élancer du troisième étage pour reprendre son rang dans le monde extérieur, ceci était tout bonnement impossible.

Que fût devenue, à ce compte, la théorie du bon docteur sur les guérisons impossibles? Que fussent devenus ses excellents rapports avec les héritiers par suite de mort civile?

Tout naturellement on descendait en vertu de la même loi, et du rez-de-chaussée on allait parfois au fin fond des donjons souterrains, où l'on demeurait tant que la fureur n'était pas calmée, ce dont s'assurait chaque jour le docteur en causant avec les furieux, — à travers les grilles, bien entendu.

Beaucoup, une fois plongés dans ces cachots souterrains, n'en sortaient plus.

De fait, sous le règne de M. X..., ces espèces de puits étaient toujours à peu près pleins, et un grand nombre d'aliénés y étaient déjà morts, qu'on avait pieusement logés en terre sainte, dans un petit cimetière annexé à l'établissement.

Un soir de Noël, au milieu de ces grandes landes désertes sur lesquelles passaient en gémissant des rafales chargées de pluie, la grande maison rouge prit un aspect inusité. Toutes ses fenêtres étincelaient. On voyait, derrière les rideaux, s'agiter des silhouettes sautillantes. Longeant de près les murailles, vous eussiez entendu vaguement de joyeuses musiques, et les parquets craquer en cadence sous les pieds des danseurs : phénomène étrange dans un hospice d'aliénés.

Le fait est que le docteur, pris d'une curiosité toute scientifique, hasardait une expérience absolument nouvelle : il donnait à ses malades une soirée dansante; — je veux dire à ceux du second et du troisième étage, réunis ainsi pour la première fois depuis leur entrée dans l'établissement, et fort étonnés de l'aventure, à ce qu'il paraissait.

Tous, ou presque tous, appartenaient aux classes distinguées de la société; tous, ou presque tous, avaient gardé quelques traditions du monde élégant, et le docteur X... avait pensé qu'un appel ne serait peut-être pas fait en vain à leurs instincts, à leurs souvenirs. En conséquence,

et par manière d'épreuve, il les avait invités à venir danser, faire de la musique et jouer aux cartes dans un grand salon décoré, illuminé tout exprès pour la circonstance.

Il faut bien le dire, le succès de cette expérimentation se faisait attendre.

Habitués à vivre très-strictement séparés les uns des autres, les invités des deux sexes semblaient mal à l'aise, se regardant avec des airs effarés, et faisant bande à part dès que le docteur ne les contraignait pas, en organisant les quadrilles, à se donner la main et à se parler. Ils savaient fort bien, les uns et les autres, en quel endroit ils étaient, et la présence même de leur hôte, le souvenir de ses « rigueurs salutaires, » le leur eussent rappelé au besoin. En somme, ils se repoussaient au lieu de s'attirer, les hommes ayant honte, les femmes ayant peur.

Ceux-là seuls semblaient n'éprouver aucune gêne qu'on avait pu convoquer à faire partie de l'orchestre, et à qui on ne laissait pas un moment de repos.

Le docteur, lui, sans cesse sur pieds, sans cesse allant d'un côté ou d'autre, plaisantait, riait, faisait le galant auprès des dames, animait, égayait, entraînait les cavaliers, bruyant, causant, jovial au possible, — mais très-inquiet, au fond, d'avoir tant risqué.

Sans cette réserve qui tenait les hommes et les femmes obstinément séparés aux deux extrémités du salon, sans mistress X..., qui, boudant sur un des sofas, n'avait aucunement l'attitude accueillante et gracieuse d'une maîtresse de maison, — cette salle de bal, enguirlandée de

houx, eût ressemblé à tout autre salon où trente personnes du monde auraient été réunies pour passer une soirée d'hiver.

Ajoutons cependant, comme différence assez notable, les gardiens de la maison, — six robustes gaillards assis dans l'antichambre avec leurs gourdins plombés, — et qui, après avoir furtivement, chacun à son tour, étudié l'aspect général de la fête, s'entre-regardaient de temps à autre avec des grimaces significatives. Ce soir-là, ils avaient en fort petite estime l'intelligence du grand aliéniste.

Depuis une heure, le malheureux docteur s'évertuait, en nage et tout essoufflé. S'essuyant le front, il vint s'asseoir enfin auprès de mistress X..., et là cherchait une honnête issue à cette situation qu'il avait voulu affronter.

« Vous voyez, lui dit sa grondeuse moitié, vous voyez qu'ils ne comprennent rien à tout ceci. Laissez-moi emmener et coucher les dames.

— Non, répondit le docteur, s'acharnant à son idée... Ils finiront par se familiariser... Attendons, voyons encore un peu!... »

Et cependant, au fond du cœur, le docteur donnait raison à sa femme.

Tous les regards étaient sur lui. Fous et folles, lui trouvant l'air contrarié, se demandaient *in petto* ce qu'il attendait d'eux.

Les joueurs, d'un commun accord, se levèrent de table. Sans s'être donné le mot, les trois violons fous quittèrent

leurs pupitres, et la folle qui tenait le piano interrompit son quadrille pour regarder, elle aussi, le docteur.

Restait un violon raisonnable, mais aveugle, qu'on avait loué pour la soirée, et qui, las, rebuté de faire sa partie dans un concerto où chacun jouait un air différent, cherchait vaguement de la main une bouteille absente, tout en se promettant de ne pas se griser, pour ne point s'égarer ensuite dans les landes qu'il avait à traverser avant de rentrer chez lui.

Le silence s'était fait, — silence désagréable et gênant.

Un jeune homme s'avança tout à coup. Sa tête offrait d'étranges protubérances; ses yeux noirs avaient un éclat singulier, et son regard, même au repos, menaçait. Élancé, de belle tournure et puissamment musclé, il avait pourtant cette démarche incertaine et *déviante* qu'on remarque assez ordinairement chez les aliénés.

« Docteur, dit-il avec un sourire et une inclinaison de tête respectueusement adressée à la maîtresse de la maison, quelques personnes m'invitent à chanter... Vous savez qu'au régiment je passais pour avoir une voix magnifique... Permettez-vous?...

— Comment donc! s'écria M. X..., se redressant tout ranimé. Avec plaisir, mon bon ami!... Que n'y avons-nous songé plus tôt?... Chantez, mon cher, chantez tant que vous voudrez! »

Le jeune musicien, — qu'on désignait dans la maison sous le titre du « Capitaine, » — exprima sa reconnaissance par un nouveau sourire.

« Je vais donc, reprit-il, vous dire un air guerrier,... un air écossais... Ces airs-là vont à mon ancienne profession... »

Les hommes aussitôt vinrent se grouper autour du sofa. Le docteur alla lui-même chercher les dames, — qui se tenaient sur la réserve, — et quand ce remue-ménage eut cessé :

« Çà, dit le chanteur, il me faut le costume de mon rôle... Voudriez-vous, miss, me prêter un moment votre écharpe?... »

Il s'adressait à une jeune fille de complexion délicate, et dont le regard vague indiquait une sorte d'imbécillité paisible.

« Merci, continua le « Capitaine. » Et vous, docteur, passez-moi votre canne à pomme d'or... Nous supposerons que c'est une épée... Fort bien, maintenant!... J'ai mon tartan autour des reins, je tiens en main ma *claymore*... Par le Dieu vivant, me revoilà soldat de la tête aux pieds!... »

Il se mit, après cette exclamation, à marcher de long en large dans le salon, la tête baissée, absorbé dans ses réflexions, et se frappant parfois le front comme pour évoquer un souvenir rebelle.

Ce souvenir, à la traverse duquel s'interposaient de nouvelles pensées, parut lui être rendu tout à coup. Il s'arrêta brusquement. Sa physionomie rayonna, ses regards s'animèrent, et d'une voix vibrante, — avec une sorte de cri sauvage qui fit tressaillir dans leur obscur

abri les six gardiens étonnés, il entonna le fameux chant de guerre des *compagnons de Wallace :*

Scots wha hae wi'Wallace bled...

Tout en chantant, il marchait, il gesticulait, dominé sans doute par l'illusion poétique, et se croyant au milieu des scènes sanglantes dont la vieille ballade a perpétué la mémoire.

Évidemment un accès de fureur se déclarait ; il était aussi complétement fou que le jour de son entrée dans l'établissement, et ce jour-là on l'avait emmené tout droit aux donjons.

Lorsque, entre deux couplets, il se proclama Robert Bruce[1], — *le* Bruce, comme il disait, — le docteur sentit un frisson lui courir dans le dos. Il se souvenait que, lors de leur première entrevue, *le* Bruce l'avait apostrophé en le qualifiant d'« orgueilleux Edward[2]. »

C'était donc bien un retour de l'ancienne manie.

Oui, c'était bien cela, car le fou furieux venait de s'arrêter en face du docteur, qu'il foudroyait de ses regards : or entre le docteur et la porte la masse des assistants formait barrière.

Mais M. X. . ne s'intimidait pas facilement : — il regar-

[1] Le représentant actuel de la race royale d'Écosse, dont le nom de Robert Bruce rappelle les origines glorieuses, est le comte d'Elgin et Kincardine, qui va remplacer lord Canning comme vice-roi de l'Inde anglaise (mars 1862).

[2] Édouard Ier d'Angleterre.

dait son malade entre les deux yeux, comptant bien le dominer ainsi.

Le chant guerrier, cependant, agissait sur les autres insensés. La contagion les gagnait; le sang leur montait à la tête. Mistress X..., déjà presque évanouie, s'était renversée sur le dos du sofa. Les folles semblaient satisfaites, et, toujours debout, du pied battaient la mesure.

« Il faut pourtant que cela finisse, » pensa le docteur, et il se leva... très-tranquillement.

A ce moment même, l'insensé qu'il avait en face de lui crut voir se dresser l'« orgueilleux Edward. » La canne à pomme d'or, — pomme plombée par malheur, — cette canne que le docteur appelait son « sceptre, » s'abattit sur sa tête chauve, qui rendit un affreux craquement d'os brisés.

Le coup avait porté juste; le docteur X... tomba mort, et *le* Bruce continua son chant :

« Couchons par terre le fier usurpateur ! — Chaque ennemi qui succombe, un tyran de moins ! — Dans chaque coup une liberté ! — Sachons triompher ou sachons mourir [1] ! »

Et il avait, en déclamant ceci, un pied sur la poitrine du cadavre. Aussi l'air s'emplissait-il de folie; les autres

[1] Lay the proud usurper low,
Tyrants fall in every foe;
Liberty's in every blow; —
Let us do, or die!

insensés rugissaient en chœur le refrain de la ballade.

Ils avaient pris le drame au sérieux, et la mort du docteur leur semblait toute naturelle. C'était bien là l' « orgueilleux Edward. » Il venait de leur laisser entrevoir la liberté après les avoir cruellement tenus sous son joug de fer.

La femme du docteur s'était enfuie en poussant des cris aigus. Les gardiens entrèrent aussitôt, — hésitèrent, épouvantés, — puis vinrent se ranger auprès du cadavre, dont les fous s'étaient écartés, toujours chantant et gesticulant.

Une fois là, ils ne savaient trop que faire.

« Les bâtons ! » dit enfin le gardien-chef ; et trois de ses hommes sortirent pour aller les prendre dans l'antichambre.

Le Bruce, qui maintenant hurlait son chant de guerre avec un redoublement de haineuse emphase, surprit pourtant cet ordre donné à demi-voix, ou plutôt il le devina sur la physionomie des gardiens. Par un bond de tigre, il s'élança sur les pas de ceux qui sortaient...

Juste ciel !... il venait de pousser les verrous massifs de cette porte solidement charpentée. Et il ne restait que trois gardiens dans le salon, — trois gardiens au milieu de quinze fous !

Seul, *le* Bruce était armé. Brandissant sa lourde *claymore*, et le dos appuyé à la porte qu'il venait de fermer, il défiait les Anglais et appelait toute l'Écosse autour de lui. « L'Écosse » accourait se ranger sous son drapeau.

Les femmes avaient sagement battu en retraite, et dans deux petits boudoirs adjacents jouaient aux cartes, ou regardaient d'un air rêveur cette scène tumultueuse, qui ne leur disait absolument rien.

Ce fut pour les gardiens un moment de terrible angoisse.

« Brisez la porte ! » cria leur chef.

A cet ordre répondirent des coups violents, en vain frappés sur cette porte aux ais robustes, et un autre cri, parti de l'antichambre :

« Ouvrez donc, vous autres !... »

Ici les chants cessèrent tout à coup.

Le Bruce comprenait parfaitement ses devoirs et sa responsabilité comme général en chef. Il était redevenu calme et presque sérieux. Un des fous, — un vieillard, — grimpa sur une chaise, et on le vit s'emparer d'un bâton de rideaux. La seconde d'après, trois piques étaient ainsi improvisées. *Le* Bruce, du doigt, indiqua la cheminée; en un clin d'œil une demi-douzaine de barreaux de fer passèrent entre les mains des « Écossais. »

Déconcertés et stupéfaits, les gardiens n'osaient plus bouger. L'ennemi prenait sur eux un ascendant bien marqué.

Cependant le vacarme, dans l'antichambre, devenait de plus en plus effrayant. On battait la porte, maintenant, avec quelque objet plus lourd que des bâtons plombés.

Le Bruce reprit sa chanson; le chœur lui répondit de plus belle. On se jeta sur les trois gardiens. Ils mou-

rurent comme des hommes... — ou comme des rats.

La porte enfin céda. Deux domestiques étaient bien accourus à l'appel des trois gardiens isolés à l'extérieur du salon, mais les fous avaient la tête montée. Leurs antagonistes manquaient d'armes à feu, et ils avaient encore, eux, une grande supériorité de nombre. Les gardiens en avaient assommé deux, pas davantage, et ces deux étaient déjà vengés. Chaque gardien tombé à terre y restait, foulé aux pieds, rompu à coups de bâtons ou de barre.

L'un des survenants prit la fuite; et *le* Bruce de courir après lui. Le malheureux descendit jusque dans la cour, espérant de là gagner la lande; mais il fut rejoint. Une lutte s'engagea. *Le* Bruce le traîna jusqu'à l'orifice d'un puits, où il l'introduisit, plié en deux, puis il le poussa,... et de celui-là on n'entendit plus parler.

Bref, en cette soirée de Noël, le grand bâtiment perché sur les collines du Surrey fut assiégé et pris par une petite armée de fous qui en demeurèrent les maîtres absolus.

II

Le Bruce prit le commandement de la forteresse. Il fit tout d'abord clouer les portes et les fenêtres; et les servantes, qu'on avait trouvées dans les cuisines, à moitié mortes de peur autour de leur maîtresse évanouie, furent emmenées prisonnières dans la salle de bal.

Les folles les y accueillirent fort poliment, et quelques-unes de ces dames, entrant de plain-pied dans la fiction du moment, se constituèrent en cour écossaise du moyen âge. Celles qui avaient tout simplement « l'esprit un peu faible » étaient trop effrayées pour accepter un rôle dans cette parade. Les imbéciles n'éprouvaient pas la moindre peur. Quelques-unes riaient aux éclats.

« Qu'on serve le festin ! » s'écria *le* Bruce, et on s'empressa de mettre le couvert. Les éléments d'un souper étaient réunis déjà dans une des pièces attenantes au salon.

« Qui connaît le chemin des caves?

— Moi! moi!

— Partez donc, rapportez du vin à votre monarque, et nous boirons à notre victoire... Prenez place, mesdames!... La beauté, dans nos banquets, a droit de cité, comme le courage... »

On traîna dehors, sans autre cérémonie, les cadavres du docteur et des gardiens.

Sa majesté *le roi* Bruce fit garder à vue les femmes attachées au service de l'établissement, et par son ordre elles donnèrent quelques soins aux blessés.

Environ trente fous ou folles siégeaient au banquet royal. Si quelques-unes de ces dames négligèrent l'étiquette quand les bouteilles eurent plusieurs fois circulé, personne n'en sera surpris, et on leur trouvera aisément des excuses. Jamais, je crois, pareil *symposium* ne s'était vu depuis que le monde est monde.

Dans ce qui n'était auparavant qu'une foule, les individualités commencèrent à se faire jour. Il y eut d'autres rois que Robert Bruce, et on se mit en besogne d'alliances diplomatiques entre les divers souverains.

Nous savons, du reste, comment se passent les choses dans toute maison de fous. Ainsi allaient-elles en cette soirée.

Tous les convives n'étaient pas très-versés dans les anciennes chroniques d'Écosse, et *le roi* Bruce avait grand'-peine à inculquer leurs noms historiques dans la tête de ses « chevaliers. » A mesure qu'il buvait, ses ordres devenaient trop péremptoires. Il y eut des protestations,

car les autres buvaient aussi. La conversation s'échauffait à faire peur. Les femmes chantaient, riaient, et parfois poussaient des cris féroces.

Un vieillard, assis en face de Bruce, à l'autre bout de la table, se leva et demanda la parole au *speaker*. Le malheureux avait toujours eu pour idée fixe de prononcer un discours à la Chambre des communes.

Il obtint un succès d'étonnement et quelques secondes de silence.

Tous les regards se tournèrent vers lui, et les fous qui l'écoutaient, discernant fort bien sa folie, voulurent s'en égayer.

« *Hear! hear!* murmurait-on de tous côtés.

« Monsieur le *speaker*, reprit gravement l'orateur, je ne crois pas abuser des moments de la Chambre en lui répétant ce que le docteur m'a dit bien des fois, — et nullement sous le sceau du secret, car il avait, Dieu merci! la voix assez haute, — à savoir que les trois Pouvoirs sont représentés en cet établissement...

— *Hear! hear!* reprirent les fous.

— .... Eh bien, monsieur, sans provoquer à ce sujet un vote en forme, je demanderai pourquoi les trois Pouvoirs ne sont pas représentés à ce souper... »

La question porta; elle souleva des applaudissements unanimes. Hommes et femmes se ruèrent à l'envi hors de la salle et se répandirent sur l'escalier. Ils allaient ouvrir les donjons, ils allaient déchaîner les animaux féroces!...

Les sentinelles y coururent comme les autres, de telle

sorte que les servantes captives purent s'échapper par un escalier dérobé ; elles s'enfuirent, la tête à peu près perdue, à travers les landes désertes.

Le roi Bruce avait été le dernier à se lever de table. Il était couronné de houx, et l'ivresse doublait sa folie.

« Laissez-moi me mettre à votre tête ! » criait-il, agitant sa claymore ; — mais personne ne l'écoutait.

On entendait, dans les appartements inférieurs, les hurlements des convives, mêlés de chansons et de rires bruyants. Bruce n'avait plus qu'à les suivre, et il les suivait.

Comme il longeait le corridor d'un pas incertain et vacillant, les veines en feu, le regard ébloui, une jeune fille posa la main sur son bras. C'était justement celle dont, au moment de chanter, il avait revêtu l'écharpe.

Des parents qui se disaient « fort malheureux d'en arriver là » l'avaient placée à l'hospice comme tout à fait idiote. Elle ne l'était qu'à demi, et les soins éclairés du docteur l'avaient presque rendue à la raison.

Bien qu'elle n'eût pas compris grand'chose à tout ce qui venait de se passer, une horreur instinctive l'avait fait se tenir à l'écart. Personne ne l'ayant appelée à prendre part au banquet, elle en était restée simple spectatrice. Le docteur, cependant, lui avait quelquefois parlé des « donjons, » et ses discours lui avaient laissé l'impression qu'ils étaient habités par des êtres immondes et redoutables. Aussi avait-elle pris peur en voyant qu'on se précipitait ainsi de ce côté.

Maintenant elle tremblait comme la feuille.

D'un autre côté, la belle physionomie du « Capitaine, » ses chants, sa royauté d'un quart d'heure, l'avaient vivement émue : elle se sentait attirée vers lui plus que vers tout autre, et venait affectueusement lui offrir quelques conseils.

Il la reconnut immédiatement, et dans les grands yeux noirs qu'il tenait arrêtés sur elle une singulière expression de plaisir se peignit bientôt de plus en plus vive.

Elle n'avait pas compté là-dessus ; mais aussi le savait-elle fou à ce point?

Une idée bizarre venait de traverser la cervelle du *roi* Bruce : *Sa Majesté* songeait à se marier.

Or il y avait justement un ecclésiastique dans la maison. Son évêque et sa femme l'y avaient fait enfermer, de bon accord, sous prétexte que ses vues sur la « régénération par le baptême » (vues qu'on a depuis lors appelées *puseyites*) prouvaient clairement son infirmité cérébrale. Il est à propos d'ajouter que ses façons d'agir et sa conduite venaient à l'appui de cette assertion hasardée et justifiaient presque la *lettre de cachet* médicale. Cet homme avait toute la mine d'un franc imbécile.

Le Bruce réunit à la hâte une petite assemblée de gentilshommes et de dames d'honneur que l'idée d'une noce charma tout à coup et mit hors d'eux-mêmes, — ceci se voit parfois chez les gens raisonnables, — et la jeune fille, plus tremblante que jamais, lui fut donnée pour femme, selon tous les rites de la religion anglicane.

On se remit à table pour le festin des noces.

Les magistrats, cependant, rassemblaient tout leur courage et toutes les troupes disponibles pour marcher contre la forteresse gardée par les fous. Deux journées entières leur suffirent à peine pour les préparatifs de l'entrée en campagne; mais, dès le second jour, il y avait eu grande bataille au sein de la garnison. Les démons des donjons, une fois déchaînés, déclarèrent la guerre au Bruce. La grande maison fut incendiée pendant le conflit, et beaucoup de ceux qui s'y trouvaient enfermés périrent dans les flammes.

Le Bruce, s'étant échappé à temps avec sa femme, erra trois jours durant de colline en colline; mais il avait reçu de graves blessures, et s'alla réfugier dans une ferme où une hémorragie que l'on ne sut pas arrêter le fit mourir peu à peu. On dut appeler un médecin pour la combattre, et ceci fit découvrir le « Capitaine, » ainsi que la jeune fille ou femme qui, brûlée elle-même, couverte de meurtrissures — et, pour le coup, à peu près folle, — le soignait cependant avec un dévouement infatigable.

Il paraît qu'au moment d'expirer — et, comme on dit, la mort entre les dents, — *le* Bruce appela près de lui cette malheureuse enfant pour murmurer à son oreille, d'une voix enrouée qui donnait la chair de poule, ce vers de la ballade écossaise :

Welcome to your gory bed.

« Bienvenu dans votre couche ensanglantée. »

Ce qu'il y eut de bizarre et d'imprévu, c'est que la jeune victime de cet hymen monstrueux, au lieu de l'exaspération qu'on pouvait redouter pour son état mental, se montra dès lors parfaitement calme et facile à conduire. Elle fut soignée et guérie, dans la ferme en question, par une belle dame venue tout exprès de Londres, qui semblait lui être passionnément attachée, et la crut toujours, en dépit de tout, moins malade qu'on ne la disait.

Cette *lady*, — une mignonne « brunette, » disait le fermier, — était miss Dasert, de Beechton (Staffordshire), alors orpheline jeune et charmante, mais qui portait le deuil depuis le jour où notre fameux Bruce, son fiancé, avait perdu la raison.

Elle finit par adopter la « veuve » de l'amant qu'elle avait ainsi perdu. Et, quand l'infortunée jeune personne mourut en donnant le jour à une fille, cette enfant fut adoptée par miss Dasert, qui l'a laissée depuis, — vingt-cinq ans plus tard, — en possession du beau domaine de Beechton et de cinquante mille livres sterling placées dans les fonds publics.

Le testament la désignait simplement sous le nom de « Mary Dasert, ma fille adoptive, » et ne mentionnait aucun des faits relatifs à sa naissance; mais, comme vous allez voir, *magna est veritas, et prævalebit*. La lumière finit toujours — non, pas toujours, mais très-souvent, — par se dégager des ténèbres, et quelquefois fort mal à propos.

Au fait, j'anticipe sur les événements.

J'aurais dû vous dire tout simplement que miss Dasert, se condamnant à jamais au célibat et se vouant à l'éducation de l'orpheline, — de la fille de ce *roi* Bruce qu'elle avait tant aimé, —l'éleva, jusqu'à sa dix-huitième année, dans l'ignorance la plus absolue des circonstances tragiques auxquelles cette enfant devait d'être au monde.

Aux personnes qui, dans des vues matrimoniales, venaient s'enquérir de la jeune *lady*, elle répondait invariablement :

« Mary est la fille d'une de mes amies les plus chères. Son père et sa mère sont morts pendant qu'elle était encore au berceau... »

Puis elle donnait de faux noms, et déroutait ainsi toute recherche ultérieure.

A coup sûr, tout ceci n'était pas conforme aux règles strictes de l'honnêteté. Miss Dasert, cependant, honnête jusqu'au bout des ongles, — et qui plus est très-sincèrement religieuse, — ne se faisait à cet égard aucun scrupule, et n'éprouvait aucun remords de conscience. Et, quand elle apprit que bien des gens, à bout de suppositions, lui attribuaient sur la jeune Mary des droits maternels incompatibles avec le chaste célibat qu'elle avait toujours gardé :

« Voilà, s'écria-t-elle, la justice du monde; heureusement il y en a une autre... »

III

Et, maintenant, transportons-nous, si vous le permettez, dans une cité allemande que nous appellerons du premier nom venu, — Footunder, par exemple; — dans celle de toutes les villes germaniques où on parle le plus pur tudesque, et où se sont le mieux impatronisées les traditions de la cuisine anglaise, grâce à feu son Altesse royale le duc de C..., jadis vice-roi de ce pays charmant, lequel se chargea de les inculquer aux marmitons de la couronne[1].

Pour l'une ou l'autre de ces raisons, — peut-être pour toutes deux à la fois, — la *mère*, la tutrice de Mary Dasert, y avait conduit cette pupille bien-aimée, alors âgée de dix-huit à dix-neuf ans. Elles habitaient tout simple-

[1] Il n'est pas malaisé de reconnaître le Hanovre (*Hann-over* ou *Hand-over*) sous cette appellation satirique de *Foot-under*. Le nom du roi Ernest, qu'on trouvera plus bas, ne laisse aucun doute à ce sujet

ment une maison meublée, la plus élégante de la ville, et pourvue d'un magnifique jardin.

Là vint débarquer, pendant leur séjour, un beau jeune Anglais, blond, mince, poétique, — tel qu'on représente Milton à vingt ans, — et qui, arrivant de Londres, se rendait à l'université de Bierberg. Il voulait, avant d'affronter les railleries de ses futurs camarades, se prémunir de quelques phrases bien rédigées et le moins mal prononcées qu'il lui fût possible. C'est à cette fin qu'il faisait halte, pour quelques jours, dans la capitale du royaume.

Sa chambre arrêtée, et quand il eut distribué des coups de chapeau à tous ceux que le hasard amena sur sa route, il descendit pour flâner une demi-heure dans ce beau jardin dont les ombrages tentaient sa tristesse et son ennui solitaires.

Il n'y était pas depuis dix minutes, quand un fort joli spectacle attira ses regards.

C'était, perchée comme un oiseau sur une branche de cerisier, la plus adorable petite blonde que jamais il eût eu la chance de rencontrer. Elle croquait des cerises avec un zèle, une assiduité admirables, sans remarquer assez qu'elle laissait voir, de la façon du monde la plus choquante, les fines attaches de son pied, même la naissance de sa jambe et la couleur rose-thé de ses bas de soie. Sa chevelure tombait en ondes épaisses et passablement en désordre sur la blanche mousseline qui recouvrait ses épaules, et que tigraient çà et là quelques gouttes de jus de cerises. Les branches de l'arbre avaient accro-

ché plusieurs mèches de ses beaux cheveux, qu'elle cherchait de temps en temps à dégager par des mouvements empreints d'une grâce mutine.

Quand elle aperçut à son tour l'étranger, elle le dévisagea tranquillement, hardiment, laissant de ses yeux gris partir deux rayons purs et joyeux.

Saxon Wornton, — celui que vous appelez maintenant lord Slumberton, — en me racontant cette matinée mémorable, me disait qu'il s'était cru un moment devant quelque toile splendide enlevée à un musée d'Italie. Il pensait à mille autres choses plus impossibles encore.

« *Wollen Sie*[1]? » lui dit en allemand la jeune fille, après un long examen qu'aucun embarras n'avait paru contrarier. Et elle lui tendait, du haut de son arbre, un bouquet de cerises vermeilles, pensant que lui aussi les trouverait excellentes.

Elle le croyait Allemand, tout comme il la croyait Allemande.

« *Can't speak german* (je ne parle pas allemand), répondit-il en secouant la tête.

— Bonté divine! s'écria-t-elle, un Anglais!... Quelle ravissante aventure!... »

Puis, cessant de manger et s'assurant sur son perchoir:

« Excepté le desservant de la chapelle royale (ceci se passait du temps d'Ernest-Auguste, fidèle adhérent au culte professé par son père George III, et qui ne mettait

[1] « Voulez-vous? »

jamais le pied dans les églises luthériennes hantées par ses fidèles sujets),... excepté le chapelain et la chapelaine, voici tantôt six mois que je n'avais adressé la parole à un Anglais... »

Saxon Wornton ne savait trop que dire. A l'âge qu'il avait alors, les *gentlemen* sont peu à leur aise avec les *ladies*. Plus tard on s'y fait; mais l'épouvante qu'un jeune homme éprouve, tout d'abord, à l'aspect d'une jolie femme devrait bien, quand il arrive à maturité, le protéger contre la tentation.

Tout en renouant sa chevelure, la belle enfant continuait à dévisager le *bursch* britannique.

« Çà, reprit-elle quand elle eut fini, vous m'allez descendre... Minna ne saurait tarder à venir; mais je ne veux pas rester ici plus longtemps... C'est Minna qui m'a aidée à monter... »

Aucune timidité, aucune gêne.

Pour la mettre à terre, il dut l'entourer de ses bras, comme Paul, jadis, quand il aidait Virginie à traverser le ruisseau; mais dès que ses pantoufles brodées touchèrent le sol :

« Merci! lui dit-elle simplement. Vous êtes plus fort que Minna... Suis-je bien lourde?... »

Lourde? allons donc! N'était-il pas trop heureux de rencontrer une compatriote?... Et si belle, encore!...

« Oui, reprit-elle, on dit que je suis jolie. Vous voir de cet avis m'est un vrai plaisir... Comment vous trouvez-vous ici?... »

Il s'expliqua. Il ne faisait que d'arriver. Le commissionnaire du *British Hotel* l'avait amené. Quelle bonne chance!...

« C'est vrai... J'en suis aussi très-contente... Maman le sera tout comme moi... Rentrons... Voulez-vous?

— Comment donc!... Vous offrirai-je le bras?

— Oh!... à Footunder, ceci n'est pas de mise. On nous prendrait pour deux amoureux *engagés* l'un à l'autre.

— Ma foi! s'écria le jeune homme dans un élan de franchise,... je donnerais gros pour que cela fût!...

— En vérité?... comme c'est singulier!... Moi aussi, je ne demanderais pas mieux... Allons voir ce qu'en pense maman... »

Saxon demeura tout étourdi, et sentit le sang lui monter aux joues.

Au fait, voyez-le d'ici en face d'une jeune personne qu'il ne connaît que depuis cinq minutes, et qui reçoit, qui accepte comme proposition de mariage un compliment lancé à la volée.

De plus, — circonstance fort aggravante, — il fallait immédiatement comparaître par-devant la maman de cette jeune personne.

Sa première impulsion fut de quitter l'hôtel, et à toutes jambes; mais il était aventureux par caractère, et résolut de voir où cette affaire aboutirait... Peut-être bien, après tout, ne résolut-il rien de pareil. Toute initiative lui manquait. Nous parlons toujours de « résolutions pri-

ses, » quand il n'y a, au fond, qu'événements subis par nous.

Elle marchait à côté de lui par les longues allées, regardant beaucoup le sable jaune, mais beaucoup aussi le visage du jeune *gentleman*. Cette belle figure anglaise aux fins linéaments, aux riches couleurs, était une nouveauté pour elle. Avant qu'ils fussent arrivés au perron de l'hôtel, elle lui avait pris le bras.

« Voyons, lui chuchotait-il à l'oreille, ne vaudrait-il pas mieux ajourner cette démarche auprès de votre maman?... Elle sera fort étonnée, savez-vous?

— Oh! certainement,... très-étonnée, lui répondit-on avec beaucoup de calme et sans aucun sourire... Mais naturellement je lui dirai tout... »

Jamais M. Wornton n'avait rien vu de pareil à l'assurance de cette demoiselle. Il en était de plus en plus abasourdi.

Nos jeunes gens entrèrent à l'hôtel, montèrent au premier étage, et arrivèrent ensemble dans un salon où se tenait une dame, déjà d'un certain âge, en rigoureux demi-deuil.

Il y a des femmes qu'on ne se figure pas autrement que dans ce costume, tant il est approprié à leur tournure : elle était de ce nombre, avec sa petite taille un peu courbée, ses yeux d'un noir brillant, son abondante chevelure mi-partie ébène et argent que surmontait un bonnet orné de rubans d'un bleu d'ardoises. Avec cela, de longues mains blanches.

Elle tenait une plume, et copiait de la musique.

La jeune personne alla droit à elle et la baisa au front.

« Maman, dit-elle ensuite, voici un jeune *gentleman* qui arrive d'Angleterre, et qui est descendu ici. J'ai eu grand plaisir à le voir, et j'ai pensé qu'il en serait de même pour vous... Il prétend qu'il voudrait bien *s'engager* à moi... »

Après ce beau discours, elle s'assit sur un tabouret aux pieds de sa maman.

« S'engager à vous?... Que signifie?... Veuillez, monsieur, m'apprendre qui vous êtes et ce que vous avez dit à ma fille... »

La *maman* s'était levée dans un premier mouvement de surprise, et, quand les dames sont déconcertées, elles ont aussitôt l'air de personnes qui vont prendre la mouche.

Saxon était tout à fait tenté, cette fois, de dégringoler au rez-de-chaussée. Il comprenait qu'il avait tout l'air d'un sot, et ceci l'humiliait profondément. Jamais il n'avait affronté une petite dame si imposante,... imposante par son air tout à fait comme il faut.

« Vraiment, madame,... je ne sais comment cela est arrivé... Je ne songeais point à mal, je vous assure... J'ai prêté assistance à mademoiselle votre fille, qui voulait descendre d'un arbre... Et son extrême franchise,... charmante d'ailleurs, .. m'a peut-être rendu indiscret.

— Mais enfin, monsieur, qui êtes-vous?

— Mon nom, madame, est Saxon Wornton... Mon père est M. Wornton, de Wornton-Hall, Staffordshire. J'arrive

justement de Hambourg et me rendais à Bierberg... Voici, madame, les lettres qui m'accréditent auprès de M. Blind, notre ministre plénipotentiaire.

— Votre parole à cet égard me suffit, reprit la petite dame sur un ton beaucoup moins sévère. Puisque vous êtes le fils de M. Wornton, votre grand-père a été un des *trustees*[1] de ma fortune. Nous sommes par conséquent amis intimes. Il est bien étrange que nous nous soyons ainsi rencontrés...Maintenant, expliquez-moi ce qui vous a pris de vous proposer ainsi à ma fille... Il ne se peut point que vous la connaissiez depuis plus d'une demi-heure... Il n'y a pas ce temps-là qu'elle a quitté ce salon pour descendre dans le jardin... C'est véritablement la chose la plus inouïe!... Comment donc tout cela s'est-il passé?

— Je... je ne sais pas... Il me semble que je n'ai pas cru... Certainement je n'aurais pas eu l'impertinence,... de but en blanc, à première vue... C'était un compliment, et pas autre chose... »

La jeune personne, ici, quitta des yeux le visage de sa nouvelle connaissance, et, se tournant du côté de sa mère, lui répéta mot pour mot ce que Saxon avait dit, ce qu'elle lui avait répondu.

« Mais, chère petite, c'est très-mal!... Quel absurde

[1] Les *trustees* sont des « curateurs aux biens » très-fréquemment employés en Angleterre à veiller sur la fortune des mineurs, des femmes mariées, des interdits, etc.

enfantillage!... Et, voyons un peu, monsieur, quel âge avez-vous?

— Bien près de dix-huit ans, madame.

— Miséricorde!... vous êtes plus jeune qu'elle!... »

A ces mots, prononcés avec un sourire, la situation s'éclaircit. La dame âgée était évidemment fort égayée par cet incident inattendu.

« Quelle paire d'innocents!... reprit-elle. Allons, monsieur, asseyez-vous, et causons!... Savez-vous qui nous sommes?

— Je n'ai pas cet honneur, répliqua Saxon, qui prit un fauteuil, et se sentit beaucoup plus à l'aise.

— La bonne folie!... Vous demandez sa main à une jeune personne dont vous ne savez même pas le nom?... Voilà ce qu'on peut bien appeler un « coup de foudre! » Vit-on jamais rien d'aussi absurde?... »

Et la bonne dame riait aux larmes.

Saxon se mit à rire, lui aussi.

La jeune personne était toujours très-sérieuse.

« Ah çà! maman, dit-elle d'un ton fort délibéré, vous m'avez souvent dit que le premier amour était le plus sincère de tous. Vous ne songez qu'à m'établir. Si M. Saxon Wornton... (elle avait fort bien retenu le nom), si M. Saxon Wornton désire m'épouser, et si ce projet m'est agréable, pourquoi donc vous en moquer?... »

Les deux rieurs redevinrent aussitôt fort graves.

« Veuillez, ma chérie, vous retirer quelques instants chez vous...

— Oui, maman... »

Et elle se leva. Il se leva aussi, et elle s'avança vers lui pour lui tendre une main qu'il saisit et serra galamment, mais avec un certain trouble ; — puis elle sortit.

Miss Dasert (je parle de la plus âgée) n'était point ce qu'on appelle une « femme du monde. » La conduite de sa fille, de son élève pour mieux dire, l'étonnait un peu, mais ne la choquait guère. Elle n'y voyait rien qui dût scandaliser personne, et n'avait pas conscience de l'étourdissement dans lequel Saxon était plongé.

Bonne personne, et un peu timbrée, cette chère miss Dasert!

« Vous comprendrez sans peine, dit-elle au jeune homme de plus en plus ébahi, que je ne puis admettre aucun entretien sur ce qui vient de se passer avant que vous vous soyez complétement renseigné à notre sujet. Vous n'avez qu'à demeurer ici pour en savoir long sur nos façons de vivre, et vous trouverez toujours bon accueil dans cette partie de la maison, sur laquelle j'ai des droits exclusifs... Les mariages précoces, ajouta-t-elle d'un air rêveur, sont, je crois, les plus heureux... Enfin nous verrons... »

Puis ils bavardèrent de mille sujets, de la maison, de ceux qui l'habitaient, de Footunder, de l'Angleterre, des Allemands en général et des étudiants en particulier, de la cuisine germanique, etc. En moins d'une demi-heure, le grand enfant avait fait la conquête de l'aimable vieille dame, et il était aux anges de lui avoir plu si vite.

Lorsque ces dames, après qu'il fut rentré dans sa chambre, s'expliquèrent ensemble sur son compte, miss Dasert l'aînée, avec une admiration toute juvénile, se déclara « très-enchantée » de la rencontre dans le jardin, et ne dissimula ni l'admiration qu'elle éprouvait pour ce beau jeune homme, ni la confiance parfaite qu'elle avait en lui, en sa moralité, en ce qu'il avait dit de sa position sociale.

Tout naturellement l'imagination de l'innocente jeune fille s'exalta de plus en plus, et, quand elle descendit à la table d'hôte, se regardant déjà comme *verlobte* (fiancée), elle réfléchissait sur ce grand événement qui allait désormais changer sa vie.

A ses yeux, du reste, cette transition, prévue, inévitable, n'avait rien de plus extraordinaire que tout autre développement de son existence physique et morale.

Saxon prit place à table entre ses deux nouvelles amies, qui s'occupèrent tout le temps de le servir, et que sa conversation intéressait au plus haut degré. Il avait des manières de voir si hardies, des façons de parler si originales et si piquantes! C'était comme une langue nouvelle à laquelle s'initiait la jeune fille émerveillée... Avoir un amoureux si intrépide et si beau, quelle satisfaction, quel bonheur complet!... Cette félicité se reflétait dans les regards caressants de ses grands yeux limpides, sans cesse fixés sur lui.

En son bonheur, cependant, elle mangeait à peine, et n'était guère polie pour le demeurant des convives.

Saxon ne s'expliquait pas ce sourire concentré dans le regard, et qui ne dérangeait aucun des muscles du visage; mais il était forcé de convenir que jamais il n'avait vu de si grands yeux.

A l'issue du repas, ils s'assirent à une table « sous les tilleuls, » et prirent là leur café. Saxon, sous cette ombre douce et par ce beau soir d'été, auprès d'une charmante fille vivement éprise de lui, rendit hommage, intérieurement, à la divine Bonté. Il voyait la vie en rose, et c'était tout simple.

Puis ils se dérobèrent sous les feuillages touffus; un bras frémissant vint, comme le serpent d'Éden, s'enrouler autour de la taille fine et souple qui se prêtait à ses étreintes. Le jeune homme pressa la jeune fille contre son cœur; il baisa ses grands yeux et ses lèvres roses, et, le regard levé vers le ciel, où se mouraient quelques vagues clartés, il lui jura « qu'elle pouvait avoir foi dans sa parole, qu'il lutterait pour l'obtenir et consacrerait sa vie à la rendre heureuse. »

En disant ceci, le brave garçon avait les yeux pleins de larmes. Elle le contemplait avec surprise, mais en même temps avec adoration, et, tout à fait calme, se sentait pourtant bien heureuse.

Pour que ce récit, naïvement vrai, ne paraisse pas trop invraisemblable, il faut se tenir pour dit, — si incroyable que cela paraisse, — que Mary Dasert, à près de vingt ans, n'avait jamais rien su du *métier* des coquettes ni des statistiques d'amour. Elle n'avait pour l'instruire ni sœur

aînée ni amies intimes. En tête-à-tête continuel avec une femme étrangère à toute sentimentalité, elle manquait absolument de théories romanesques, et marchait au bord de l'abîme avec tout l'aplomb, toute la témérité d'une complète ignorance.

Minna, qu'on envoya chercher sa jeune maîtresse, la trouva tout au fond du jardin, assise sur un banc rustique, et la tête appuyée à l'épaule de son amoureux. La pauvre femme de chambre en faillit tomber à la renverse, mais prit soin de n'ajouter aucun commentaire au message dont elle était chargée.

Au fond, Minna était ravie que sa maîtresse eût un *Schatz* (un chéri); mais comme, en des temps plus heureux, Minna se souvenait d'en avoir eu plusieurs, elle savait à merveille que les opérations du siége marchaient, cette fois, un peu trop grand train.

Lorsque Mary, la tête sur les genoux de sa « mère, » eut achevé la prière du soir, et au moment où elle posait sur l'oreiller cette tête charmante :

« Ah! maman, dit-elle, que je suis donc heureuse!... Il est si beau, si bon, si raisonnable surtout!... Je voudrais, savez-vous, dormir toutes les nuits la tête sur son épaule.

— Dispensez-vous de le lui dire avant que vous soyez mariés... D'ailleurs, ma chère Mary, je ne suis pas encore bien sûre de pouvoir vous donner à lui... En tout cas, il faut attendre... Songez donc qu'il est bien jeune.

— A la bonne heure; mais, comme toujours, souffrez

que je vous dise tout ce qui me passe par la tête... Eh bien, je ne demande qu'à l'avoir près de moi... Être ce qu'on appelle *mariés*, habiter une maison à nous, ce n'est point là ce dont je me soucie... Pour cela, j'attendrai tant que vous voudrez... Mais il faut que je l'aie avec moi, toujours, comme je vous ai : lui et vous, toujours avec moi... Tenez, maman, depuis que je l'aime, lui, je crois que je vous chéris encore davantage... »

Là-dessus, la vieille demoiselle entreprit une dissertation philosophique, la meilleure dont elle put s'aviser, sur la tendre passion d'amour et les devoirs imposés aux jeunes personnes qui en sont atteintes ; mais, à dire vrai, la pauvre fille n'y entendait pas grand'chose, et dès lors elle ne procura aucun soulagement à l'aimable « malade. »

Elles étaient innocentes presque à l'égal l'une de l'autre, et, en somme, la plus âgée des deux était de beaucoup la plus agitée, la plus déconcertée par ce nouveau développement de leur double existence.

IV

Beechton, je vous l'ai dit, est une fort jolie résidence au milieu d'un assez vilain pays. Il y a bien six cents acres de domaines, y compris le parc, qui est boisé à ravir, — trop boisé, disent certains épilogueurs, — et où les hêtres surabondent. Autour de la petite maison est un vrai jardin anglais, aux cultures variées, aux riches parfums.

C'est à Beechton que nous conduit le *rail-way*, et que nous trouverons très-probablement, au débarquer, une dame d'une trentaine d'années, petite, mince et comme *réduite* par une combustion intérieure dont personne que moi n'a le secret. Elle aura sur la tête un vieux chapeau de paille qui protége mal contre les taches de rousseur son col blanc et frêle. Et ce n'est pas pour les défendre du soleil, mais des épines, que vous lui verrez aux mains des gantelets de jardinage.

La porte du parc nous sera ouverte par la bonne Minna, mariée au cocher John, et entourée d'une nombreuse

progéniture, dont le *Muttersprach* (l'accent national) trahit l'origine semi-allemande.

Peut-être un *gentleman* du voisinage arrivera-t-il, en même temps que nous, sur un beau cheval bai frémissant sous la double action de l'éperon et du mors. Vous aurez peine à reconnaître, avec cette carrure athlétique, ce teint un peu rubicond, ces épais favoris blonds, ces façons de *sportsman*, l'amoureux presque idéal de Mary Dasert.

Et pourtant c'est lui. C'est M. Saxon Wornton, que le cours des années a fait le propriétaire de Wornton-Hall, une magnifique propriété.

Il compte pour beaucoup dans le pays. Il y est presque l'égal de lord Linchpin ou de lord Ploughby. Ne le sait-on pas désigné pour la pairie? Ne sera-t-il pas, à un jour donné, le baron Slumberton de Slumberton?

Depuis l'époque de sa vie où je vous l'ai fait connaître, il a commis plus d'une extravagance. Il a « semé ses folles avoines, » comme nous disons, et les usuriers juifs en ont prélevé mieux que la dîme. Il a eu ses velléités d'ambition et s'est fait nommer au parlement comme représentant d'une *country town*; puis, n'étant pas né orateur, il s'est dégoûté du gouvernement parlementaire, et après une ou deux sessions s'est voué tout entier à l'existence patriarcale du gentilhomme campagnard.

A présent, sa gourme jetée, il est excellent agriculteur, magistrat fort populaire, et dépense l'énergie qu'il a de trop pour ce rôle pacifique, dans les rudes exercices du

sport. Ce sont eux qui l'ont hâlé, rougi, épaissi, changé de tout point.

De tout point? Non vraiment. Pour Mary Dasert, il est toujours le même. Et Mary Dasert l'aime aussi comme au premier jour.

« Bon, dites-vous, que n'ont-ils légitimé par le mariage ces amours si durables?... »

Comment, maladroit, vous ne devinez pas? Feue miss Dasert, miss Dasert l'*aînée*, venant à décéder avant que le mariage projeté par les deux jeunes gens eût pu s'accomplir sous ses auspices, avait laissé, outre le testament qui instituait Mary sa légataire uuiverselle, un exposé parfaitement exact de la naissance et de la filiation de cette enfant adoptive. Huit jours avant la célébration des noces, — retardées par le refus de M. Wornton père, qui avait rêvé pour son fils un mariage plus avantageux, — Mary prit connaissance de ce terrible document, et, le mettant sous les yeux de Saxon Wornton :

« Jamais, lui dit-elle, *jamais*, entendez ceci, je ne serai votre femme!... »

Il la connaissait assez pour savoir que cette décision était irrévocable. Aussi ne lui répondit-il pas un seul mot. Tous les préparatifs nuptiaux furent décommandés, et ils n'en partirent pas moins ensemble pour le Staffordshire, qu'ils n'ont plus quitté depuis lors.

Leur arrivée y fit scandale, comme vous pouvez le penser; mais quatre ans après, — lorsque je les y ai vus pour la première fois, — la position équivoque des deux jeunes

gens était tacitement acceptée, sinon tout à fait établie.

Ils faisaient tous deux tant de bien ! Saxon était un propriétaire modèle; ses tenanciers l'auraient suivi à la guerre, comme autrefois, s'il avait fait appel à leur dévouement. Et Mary était devenue ce qu'on appelle une « renommée de comté, » tant elle s'occupait avec zèle de toute sorte d'améliorations sociales. Écoles, hôpitaux, établissements de correction, souscriptions au profit des émigrants, elle était à la tête de tout, et se faisait adorer de tous,... si ce n'est peut-être de certains *clergymen*, sur les attributions desquels elle empiétait un peu trop audacieusement.

Ajoutons qu'elle leur déplaisait par son indépendance d'esprit, qu'elle était abonnée à maint journal « mal pensant, » et qu'elle lisait, soit en allemand, soit en français, des ouvrages censurés par la Haute-Église.

En somme, Saxon et elle menaient une vie sans doute irrégulière, mais au fond parfaitement irréprochable, et, au point de vue purement humain, inoffensive tout à fait, car personne ne perdait rien, que je sache, à ce qui empêchait la félicité de ce couple bizarre d'être en même temps légitime et complète.

Tel il m'apparut il y a trois ans, tel je l'ai revu depuis à chaque visite qu'il me demande, et tel vous le trouverez d'ici à une demi-heure.

Ainsi avait parlé le docteur Paul E..., et pendant les sept ou huit heures que nous passâmes ensemble à Beech-

ton, je pus vérifier de point en point l'exactitude du tableau qu'il m'avait tracé. Rien de plus ordonné, de plus correct, de plus riant, de plus calme, que ce séjour où deux bienfaisants « parias » menaient une existence condamnée.

Seulement, à deux ou trois reprises, soit avant, soit pendant le dîner, le visage du Docteur prit une expression que je connaissais bien et que je n'aimais pas à lui voir; mais tout aussitôt il semblait chasser un souci importun, et redoublait alors de gaieté, d'entrain, de saillies originales.

« Voilà, lui dis-je une fois repartis, voilà un véritable paradis sur terre... Voilà ce qu'on peut appeler des gens heureux.

— Vous trouvez ! » répondit-il après un silence; et pour le coup je ne pouvais me tromper à l'accent ironique de sa voix.

Un triste pressentiment me glaça le cœur; mais, jugeant toute question indiscrète, je n'ajoutai pas un mot.

Ce fut spontanément que le Docteur, péniblement affecté lui-même, et cédant à ce besoin d'épanchement qui trahit une extrême préoccupation, se laissa entraîner à me faire part de ses motifs de crainte.

D'imperceptibles symptômes qu'il avait notés au passage, — et que l'œil et l'oreille d'un praticien expérimenté peuvent seuls rattacher à tout un système d'observations antérieurement recueillies, — lui révélaient, me dit-il, la marche lente et graduelle de la maladie mentale à la-

quelle miss Dasert, la fille du *roi* Bruce, se savait, par malheur, héréditairement vouée. Lors de l'avant-dernière visite du Docteur, l'incertitude de ces menaçants pronostics l'avait encore laissé dans le doute. Maintenant il voyait clairement le danger, et se demandait par quel artifice il pourrait, sans donner l'éveil à ses deux intéressants clients, risquer des prescriptions devenues indispensables, — bien que le résultat de ces prescriptions demeurât à ses yeux fort peu assuré.

« Au premier mot, me disait-il, elle me devinera... C'est avec une fermeté stoïque qu'elle attend le jour fatal... mais elle l'attend, et je crains bien d'avoir pressenti ce qu'elle compte faire à cette heure décisive... Pour lui, je le tromperai sans peine, et jusqu'au dernier moment; je sais qu'elle m'y aidera de son mieux... Mais elle!... mais elle! » répétait-il avec une véritable angoisse.

Cette angoisse, je la partageais, je dois le dire.

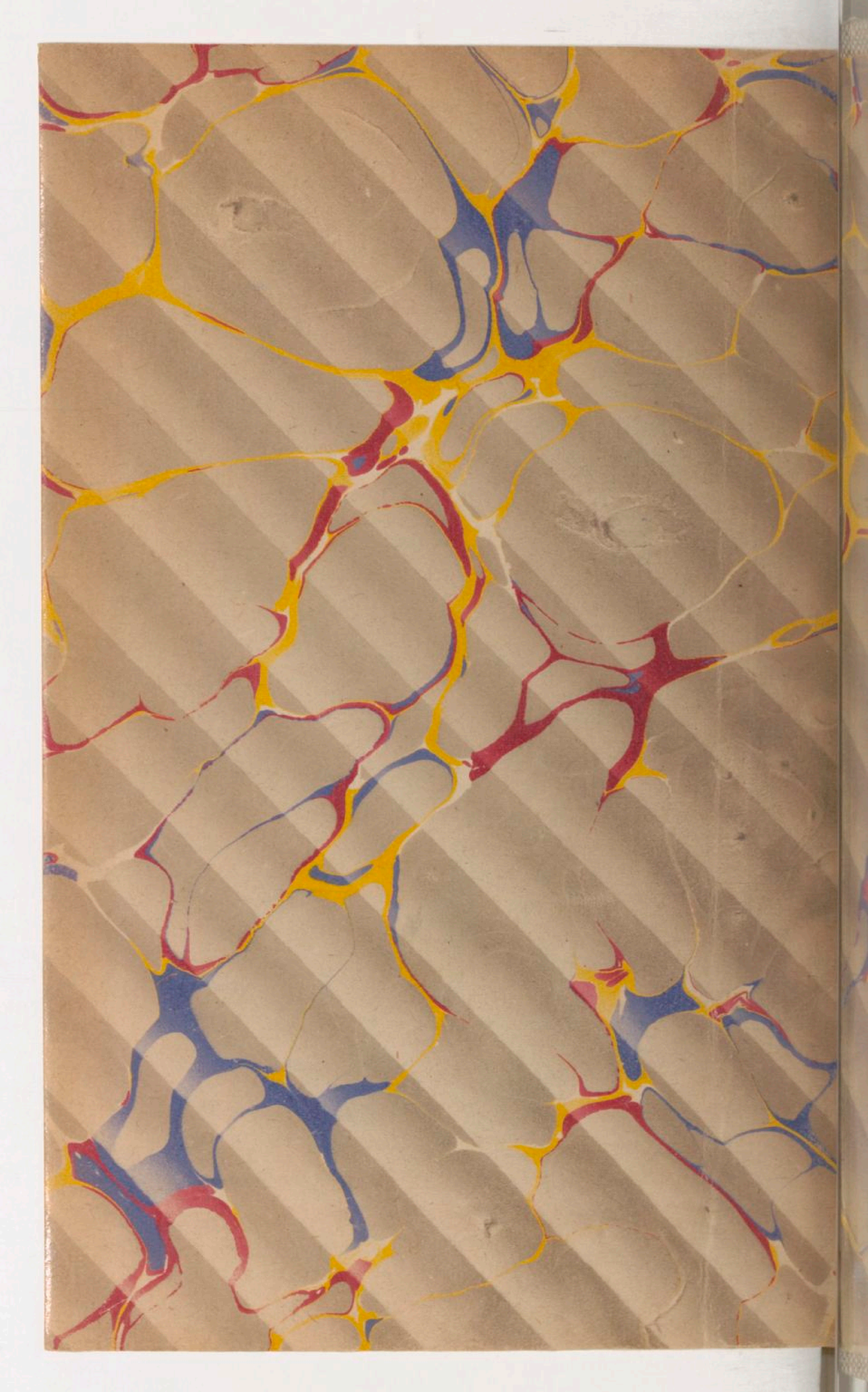
Nous arrivâmes à Londres, et, une fois entraînés chacun de notre côté dans ce vaste tourbillon, nous demeurâmes près de quinze jours sans nous rencontrer.

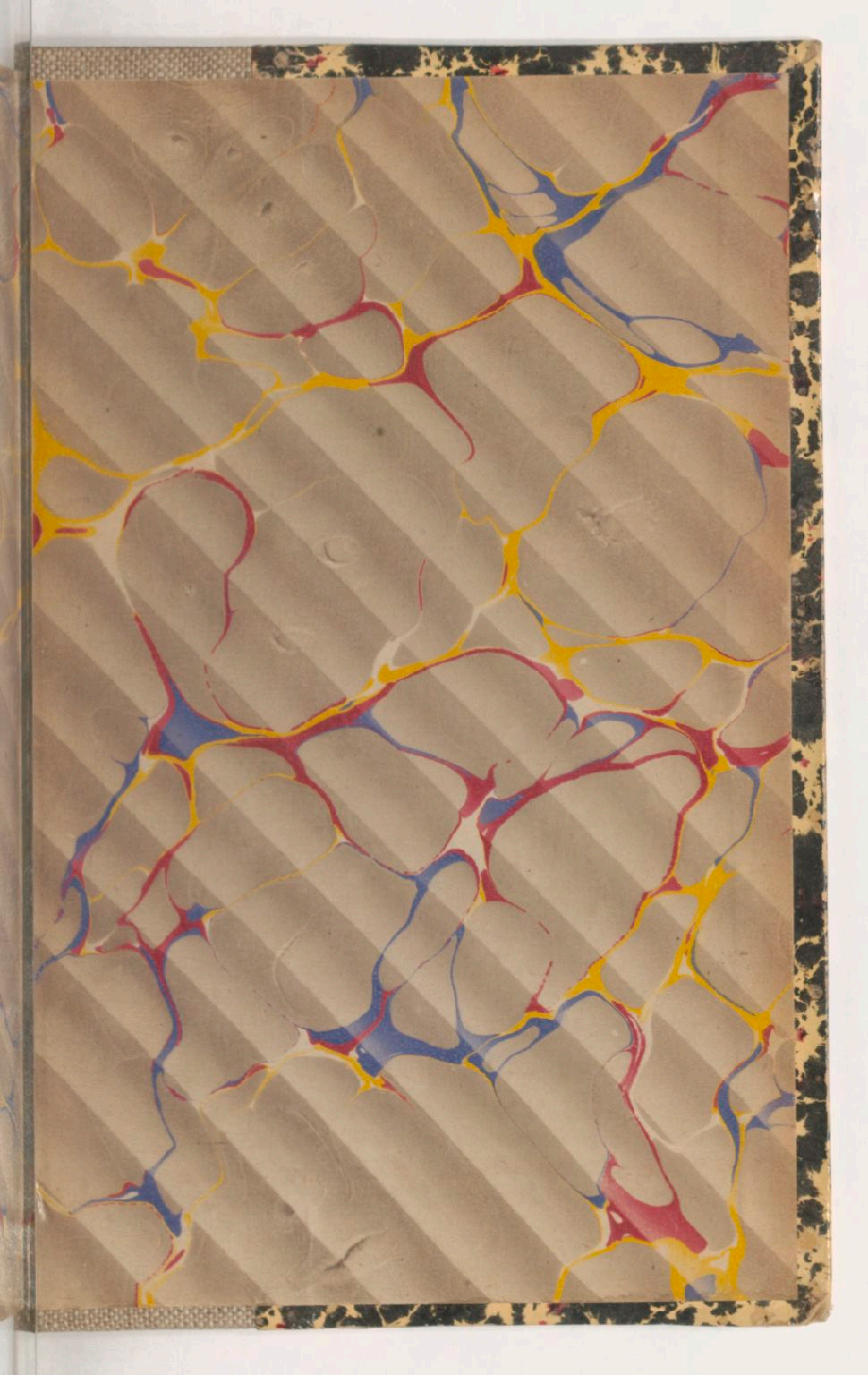
Quand je le revis, je me hâtai de lui demander s'il avait quelques nouvelles de Beechton.

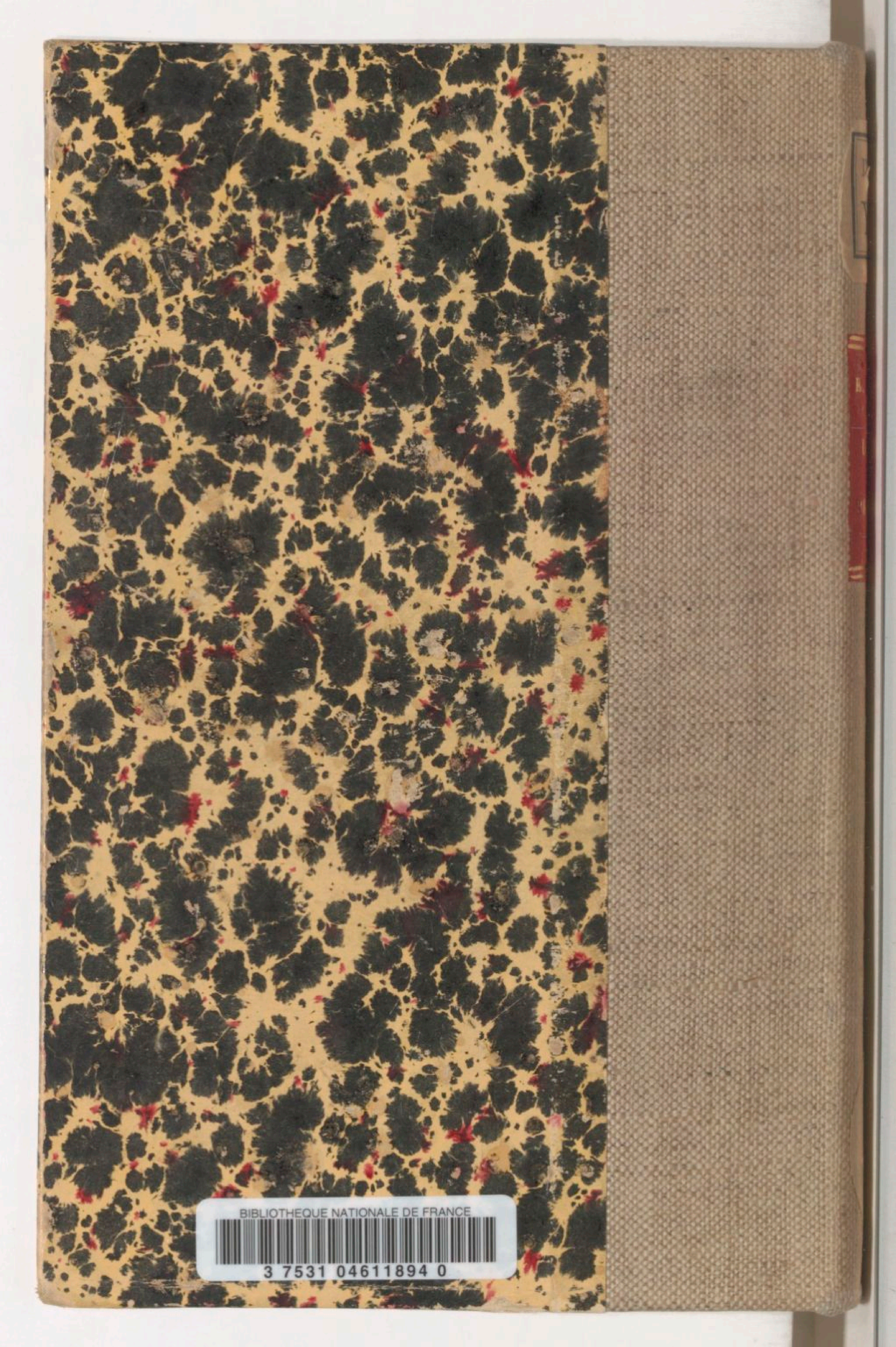
« J'en ai, reprit-il d'un air contraint. Au moment où je cherchais à n'être pas deviné, j'aurais dû me dire que déjà je l'étais... Ils sont partis pour le continent trois jours après ma visite.

— Savez-vous s'ils comptent y rester longtemps? »

Le Docteur, ici, haussa légèrement les épaules.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 04611894 0